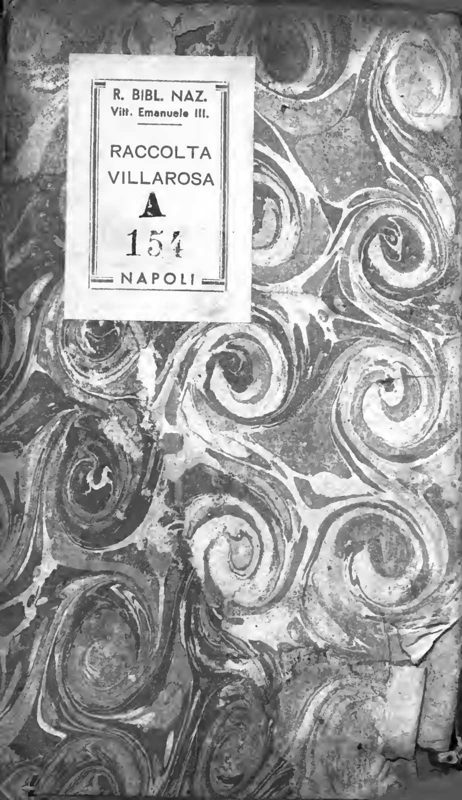



R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.
RACCOLTA
VILLAROSA
A
154
NAPOLI





TRAITÉ
DU CHOIX
ET
DE LA METHODE
DES ETUDES.

TRAITÉ DU CHOIX ET DE LA METHODE DES ETUDES.

Par Mr CLAUDE FLEURY, *prêtre, abbé du Loc-Dieu, ci-devant précepteur de Messeigneurs les princes de Conty.*

NOUVELLE EDITION CORRIGE'E.





A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez
- GABRIEL MARTIN, à l'Etoile d'or.
- JEAN-BAPTISTE COIGNARD, à la Bible d'or.
- PIERRE-JEAN MARIETTE, aux Colonnes d'Hercules.
- HYPPOLITE-LOUIS GUERIN, à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

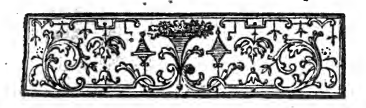
AVIS.

CE discours a été retouché plusieurs fois ; & je n'ai pû empêcher qu'il ne s'en répandît plusieurs copies, qui se trouveront en quelques endroits, differentes de celle-ci. Il fut composé d'abord en 1675. par l'ordre d'une personne, à qui je devois obéïr, pour servir à l'éducation d'un jeune enfant qu'elle faisoit élever. Je le corrigeai en 1677. & en laissai prendre quelques copies : j'y

travaillai encore en 1684. & je le laiſſois meurir, en attendant que j'euſſe éclairci quelques points d'hiſtoire, que j'y traite. Mais comme j'ai appris que les copies manuſcrites ſe multiplioient, ſuivant l'exemplaire le moins correct ; je me ſuis enfin réſolu à le donner ; & l'ai encore retouché en cette année 1686. Je prie ceux qui prendront la peine de le lire, de ne s'arrêter qu'à cet imprimé, & de ne compter pour rien les autres copies, que je déſavouë. J'ai crû y devoir join-

dre quatre piéces trop petites, pour être imprimées à part. Les deux premieres ſont des lettres en vers latins, écrites il y a vingt ans. Dans l'une, je montre que les vrais ſavans ſont toujours eſtimez ; & dans l'autre, je repréſente les inconvéniens des études mal réglées. La troiſiéme piéce eſt un diſcours ſur Platon, que je fis en 1670. chez M. le premier préſident de Lamoignon ; & que j'adreſſai depuis à M. de Baſville ſon fils, à préſent conſeiller d'état, & intendant en Langue-

doc. La derniere eſt une traduction du même auteur, qui peut ſervir de preuve au diſcours, & montrer un échantillon de ſa doctrine & de ſon ſtile. Elle étoit faite cinq ou ſix ans auparavant. La lecture de Platon m'ayant fourni une bonne partie des réfléxions, qui compoſent ce traité des études, j'ai crû en devoir indiquer la ſource : ne doutant pas que pluſieurs n'en profitent mieux que moi.



DU CHOIX ET DE LA CONDUITE DES ETUDES.

ENcore que je prétende ne traiter que des études qui se font en particulier, & ne donner des avis qu'à ceux qui instruisent les enfans dans les maisons, & sont libres de suivre la méthode qui leur paroît la meilleure : j'ai crû toutefois necessaire de considerer d'abord le cours d'études que nous trouvons établi dans les écoles publiques, afin de nous y conformer le plus qu'il sera possible. Mais pour bien connoître cet ordre de nos études publiques, I. Dessein de ce Traité.

il eſt bon, ce me ſemble, de remonter juſques à la ſource : de voir d'où chaque partie nous eſt venuë, & comment le corps entier s'eſt formé dans la ſuite de pluſieurs ſiécles.

II. Premiere Partie. Hiſtoire des Etudes. Etudes des Grecs.

LA grammaire, la rhetorique & la philoſophie viennent des Grecs : les noms mêmes de ces études le font voir. Des Grecs elles ont paſſé aux Romains, & des Romains juſques à nous. Or les Grecs avoient grande raiſon de s'appliquer à ces trois ſortes d'études, de la maniere qu'ils les prenoient. Par la grammaire ils entendoient premierement la connoiſſance des lettres, c'eſt-à-dire, l'art de bien lire & de bien écrire, & par conſéquent de bien parler. Il étoit fort à propos de ſçavoir lire, écrire & parler correctement en leur langue, & c'eſt où ils ſe bornoient ; car ils n'en apprenoient point d'étrangeres. Sous le nom de grammaire ils comprenoient encore la connoiſſance des poëtes, des hiſtoriens & des autres bons auteurs, que leurs grammairiens fai-

Ariſt. 8. Pol. c. 3.

Plat. 7. leg. p. 809.

foient profeffion d'expliquer : & il eft aifé de voir combien cette étude leur étoit utile. Au commencement ils n'avoient point d'autres livres que leurs poëtes, & ils y trouvoient toutes fortes d'inftructions. Toute leur religion & toute leur hiftoire y étoit contenuë : car ils n'avoient point encore de traditions plus certaines que ces fables qui nous paroiffent aujourd'hui fi ridicules ; & pour la religion, les poëtes étoient leurs prophêtes ; ils les regardoient comme les amis des dieux & comme des hommes infpirez ; & avoient pour leurs ouvrages un refpect approchant, fi j'ofe en faire la comparaifon, de celui que nous avons pour les faintes écritures. De plus, ils y trouvoient des regles pour leur conduite, & des peintures naïves de la vie humaine : & ils avoient cet avantage, que ces livres fi pleins d'inftruction étoient parfaitement bien écrits, en forte qu'ils divertiffoient le lecteur ; & qu'outre le fond des chofes, il y apprenoit à bien parler fa langue, & à exprimer noblement fes penfées. Enfin tous

leurs vers étoient faits pour être chantez, & leur plus ancienne étude étoit la musique, afin d'avoir dequoi se divertir & s'occuper honnêtement dans leur loisir, en chantant & en joüant des instrumens.

Plat. 3. rep. Aristoph. nub.

La rhetorique & la philosophie vinrent plus tard, & commencerent toutes deux à peu près en même tems: selon les differentes applications des hommes d'esprit; dont les uns s'engagerent dans les affaires, les autres s'en retirerent, pour se donner tous entiers à la recherche de la vérité. La maniere dont les républiques grecques se gouvernoient par assemblées dans les théâtres, où tout le peuple décidoit les affaires, obligea ceux qui vouloient se rendre puissans, ou par ambition, ou par interêt, de chercher avec soin les moyens de persuader au peuple ce qu'ils vouloient. Outre les harangues publiques, ils s'appliquerent aussi à plaider devant les juges des causes particulieres, pour se faire des amis, & pour s'exercer à parler. Ainsi l'éloquence devint un moyen plus sûr de s'avancer, que

la valeur & la ſcience de la guerre : parce qu'un grand capitaine, s'il ne parloit bien, avoit peu de pouvoir dans les déliberations ; & un orateur, ſans être brave, formoit ou rompoit les entrepriſes. Les rheteurs furent donc de ces gens actifs, que les Grecs nommoient politiques. Les ſpeculatifs, que l'on nomma ſophiſtes, & puis philoſophes, s'appliquerent d'abord à connoître la nature, tant des choſes celeſtes, que de celles que l'on voit ſur la terre ; c'eſt-à-dire, qu'ils furent aſtronomes & phyſiciens. Mais Socrate s'étant aviſé de laiſſer toutes ces recherches de ce qui eſt hors de nous, & de s'appliquer à ce qui peut rendre l'homme meilleur en lui-même, ſe renferma à cultiver principalement ſon ame, afin de raiſonner le plus juſte qu'il lui ſeroit poſſible, & regler ſa vie ſuivant la plus droite raiſon. Ainſi il ajouta à la philoſophie deux autres parties, la logique, & la morale. De ſon tems & du tems de ſes premiers diſciples, la philoſophie, auſſi-bien que la réthorique étoient des occupations ſe-

Cic. 1. Academ. quaſt. c. 4.

rieuses & continuelles d'hommes, mûrs & formez, & non pas des études passageres de jeunes gens. Les plus nobles & les plus considérables s'en faisoient honneur. Pythagore étoit de race royale. Platon descendoit du roi Codrus par son pere, & de Solon par sa mere. Xenophon fut un des plus grands capitaines de son siécle : & depuis ce tems les lettres furent tellement honorées, & devinrent si bien la marque des gens de qualité, que le nom d'idiot, qui ne signifie en grec qu'un particulier, se prit pour un ignorant & un homme mal élevé ; comme sont la plûpart des gens du commun. Les cours des rois d'Egypte, de Syrie & de Macedoine successeurs d'Alexandre étoient pleines de grammairiens, de poëtes, & de philosophes. Aussi est-il fort raisonnable en quelque païs que ce soit, que ceux-là s'appliquent aux sciences, qui ont le plus d'esprit & de politesse ; que leur fortune délivre du soin des nécessitez de la vie, qui ont le plus de loisir ; ou qui étant appellez aux plus grandes affaires, ont plus d'oc-

casion d'être utiles à tous les autres, & plus de besoin d'étendre leur esprit & leurs connoissances.

III. Etudes des Romains.

LES Romains furent instruits par les Grecs & les imiterent le plus qu'ils pûrent, jusques à apprendre communément leur langue, ce que nous ne voyons pas qui eût été encore pratiqué dans le monde. Ni les Hebreux, ni les Egyptiens, ni les Grecs n'apprenoient point de langue étrangere, pour être comme l'instrument de leurs études. Il est vrai que le grec étoit une langue vivante, & la langue de commerce de la mer Méditerranée & de tout l'Orient, ce qui la rendoit nécessaire pour les voyages, pour le trafic & pour toutes les affaires du dehors. Il étoit même facile aux Romains de l'apprendre, par la quantité de Grecs libres ou esclaves qui étoient répandus par tout, & par le voisinage des colonies grecques d'Italie. Les Romains eurent donc cette étude de plus que les Grecs; & d'abord ils y joignirent la grammaire, qu'ils n'apprenoient que comme les Grecs l'a-

Suet. de ill. Gramm. init.

voient faire ; c'est-à-dire par rapport à la langue grecque. Depuis ils s'appliquerent au latin, qui alors se purifia, se fixa, & vint à sa perfection. Mais quand les Romains commencerent à étudier, les études des Grecs avoient déja fort changé. L'autorité des poëtes étoit fort déchûë, parce que les physiciens avoient détrompé le monde, des fables, & décredité parmi les gens d'esprit leur fausse religion, qui n'avoit point d'autre fondement que des traditions incertaines & des impostures grossieres. Les Grecs avoient commencé d'écrire des histoires véritables depuis les guerres des Perses, & ils avoient acquis une grande connoissance de la géographie depuis les conquêtes d'Alexandre. Enfin les philosophes Socratiques enseignoient une morale bien plus pure que les poëtes. On ne laissoit pas de les estimer encore beaucoup, & de les regarder sinon, comme des hommes divins, au moins comme de grands hommes, & comme les premiers philosophes. On y voyoit toujours des sentimens fort

Lucret.

Plat. 2. rep. inf. & 3.

utiles, & de fort belles images de la nature. Ils étoient toujours agréables à lire, à reciter, à chanter : les cérémonies de la religion en conſervoient l'uſage ; leur antiquité & la coutume de les vanter, ne ſervoient pas peu à les ſoutenir.

La réthorique même & la philoſophie, qui étoient alors les études les plus ſolides, avoient bien dégeneré ſous la domination des Macédoniens. Les villes Grecques, même celles qui étoient demeurées libres, n'avoient plus de grandes affaires à mettre en déliberation comme auparavant. Les orateurs employoient ſouvent leur éloquence à flater les princes, ou à ſe faire admirer eux-mêmes. D'ailleurs comme on avoit vû la grande utilité de cet art, on avoit voulu le faire apprendre aux jeunes gens : & il s'étoit formé pour l'enſeigner, un genre de maîtres, que l'on appella proprement rheteurs : qui n'ayant pas aſſés de génie pour la véritable éloquence, ſe réduiſoient à ce métier, dont ils ſubſiſtoient. Ce ſont ceux qui ont formé cet art, que l'on appelle en-

Cic. 2. de orat. c. 5.

core rhetorique, ou du moins qui l'ont chargé de ce détail infini de petits préceptes que nous voyons dans leurs livres. Ce sont eux qui ont introduit les déclamations sur des sujets inventez à plaisir, & souvent peu vrai-semblables : exerçant les jeunes gens à parler sans rien sçavoir, seulement pour faire paroître de l'esprit ; ce qui a produit enfin la fausse éloquence des siécles suivans, & ces discours généraux si pleins de paroles & si vuides de choses. Ce mal s'étendit principalement en Asie, où les Grecs étoient moins libres & plus éloignez de leur origine : & ce fut à Athenes que le bon goût de l'éloquence & des beaux arts se conserva le plus longtems.

Cic. de opt. gen. orat.

La philosophie étoit devenuë un prétexte de fainéantise, & une guerre continuelle de disputes inutiles. Aristote ne s'étoit pas contenté de ce qui étoit d'usage dans la dialectique, il en avoit poussé la speculation jusques à la derniere exactitude. Il s'étoit aussi fort appliqué à la métaphysique, & aux raisonnemens les plus généraux.

Tant de gens parloient de morale, que comme il y en avoit peu qui la pratiquassent, ils l'avoient renduë ridicule; car plusieurs faisoient servir la profession de philosophie à de petits interêts, comme de faire leur cour aux princes curieux, ou de gagner de l'argent; & ceux qui cherchoient la sagesse le plus sérieusement, se décrioient fort par la multitude de leurs sectes; car ils se traitoient tous d'insensez les uns les autres. Les Romains voyans les Grecs en cet état, mépriserent longtems les études, comme des jeux d'enfans, & des amusemens de gens oisifs; car pour eux ils s'appliquoient uniquement aux affaires. Chacun travailloit à augmenter son patrimoine par l'agriculture, le trafic, & l'épargne: & tous ensemble procuroient l'accroissement de l'état, en s'apliquant à la guerre & à la politique.

Cato de re rust. init.

Or, quoiqu'ils ayent voulu faire croire qu'ils avoient tiré de leur fond cette frugalité, cette discipline militaire, & cette fermeté dans leur conduite qui les ont rendus si puissans; leur propre histoire fait voir qu'ils

avoient déja beaucoup appris des Grecs, avant qu'il y eût en Grece ni orateurs, ni philosophes de profession. Le premier Tarquin étoit Corinthien d'origine, & il avoit instruit Servius Tullus. Pythagore vivoit du tems de ce dernier, & il est bien vraisemblable que quelqu'un de ses disciples eut commerce avec les Romains, tant leur vie sévere & frugale avoit de rapport avec cette philosophie Italique. Enfin il est certain qu'ils apporterent de Grece les loix des douze tables, que Ciceron estimoit plus que tous les livres des philosophes. Comme ils s'appliquoient fort à ces loix, & à leurs affaires domestiques, il se forma chez eux une étude qui leur fut particuliere, & qui dura autant que leur empire : c'est la jurisprudence que nous ne voyons point qu'aucune nation eût encore cultivée. Ce n'est pas que les Grecs ne se fussent fort appliquez à l'étude des loix; mais c'étoit plutôt en orateurs qu'en jurisconsultes. Je voi qu'ils en sçavoient fort bien la disposition, qu'ils en pénétroient même les rai-

V. Æsch. in Ctesiph.

ſons, & qu'ils les appliquoient fort à propos aux affaires publiques & particulieres : mais je ne voi point qu'ils ayent eû de gens qui fiſſent profeſſion de les expliquer aux autres, & de donner des conſeils, ni qu'ils ayent écrit des commentaires ſur leurs loix. Car pour les formules, il eſt certain que les orateurs Grecs en laiſſoient le ſoin à de petites gens, qu'ils appelloient pragmatiques ou praticiens. Il eſt vrai qu'il y avoit eu en Grece des légiſlateurs & des philoſophes, qui avoient étudié les loix d'une maniere bien plus noble & plus étenduë: puis qu'il eſt bien d'un plus grand génie de faire tout un corps de loix, que de les appliquer au détail des moindres affaires ; & ils avoüoient que cette ſcience ſi utile leur étoit venuë d'Egypte & d'Orient, auſſi-bien que toutes les autres. Pour revenir à Rome, juſqu'à la fin du ſixiéme ſiécle depuis ſa fondation, on n'y enſeignoit aux enfans qu'à lire, à écrire & à calculer. Les hommes étudioient les loix & les formules ; ou médiocrement pour leur uſage particulier, ou plus curieu-

Cic. pro Mur.

Horat 2. ep. 1.

ſement pour donner des conſeils aux autres, & acquerir de la réputation & du crédit. Ce ne fut qu'après la ſeconde guerre punique qu'ils commencerent à entrer dans les curioſitez des Grecs, à apprendre communément leur langue, & à lire leurs ouvrages. Encore y eut-il d'abord quelques ordonnances du Sénat contre les rheteurs & les philoſophes de profeſſion, comme contre des gens qui introduiſoient des nouveautez dangereuſes.

Gell. 15. c. 11.

Suet. de illuſt. gramm & de clar. rhetor. init.

Les Romains s'appliquerent aux études des Grecs ſuivant leur génie, c'eſt-à-dire, qu'ils y chercherent ce qu'il y avoit de meilleur, de plus ſolide, & de plus utile pour la conduite de la vie. Le vieux Caton, Scipion, & Lelius n'étoient pas des gens à ſe charger de bagatelles. Ils étudioient les hiſtoriens & les orateurs pour profiter des beaux exemples & des bonnes maximes des anciens Grecs : & apprendre à parler auſſi fortement ſur les affaires de Rome, que Pericles & Demoſthene avoient parlé ſur celles d'Athenes ; ſe gardant

bien d'imiter les Grecs de leur temps, ni de s'arrêter aux vetilles des grammairiens & des rheteurs. Ils craignoient même : Ciceron le dit des plus grands orateurs de son temps ; ils craignoient, dis-je, que l'on ne s'apperçût qu'ils avoient étudié les livres des Grecs, de peur que l'on ne crût qu'ils les estimoient trop ; & que la réputation de savans ne rendît leurs discours suspects d'artifice. *Cic de orat. 2. init.*

Les sages Romains vinrent ensuite à la philosophie, & y prirent les principes & les raisons de la morale & de la politique, dont ils avoient déja beaucoup d'expérience & d'exemples domestiques : enfin ils sçûrent aussi prendre ce qu'il y avoit de meilleur dans les poëtes. De-là vinrent tant de grands orateurs dans le dernier siécle de la république depuis les Gracches jusques à Ciceron : & ceux que l'on peut appeller les philosophes Romains, comme Atticus, Caton d'Utique, & Brutus.

Mais l'établissement de la monarchie ayant ôté à Rome la matiere de *V. Dial. de caus. corr. eloq.*

la grande éloquence, & les motifs qui l'excitoient, puisque ce n'étoit plus le peuple qui décidoit les affaires publiques, & qui donnoit les grands emplois; la poësie prit le dessus, & fleurit sous le regne d'Auguste. Il est vrai qu'elle tomba bien-tôt après, n'ayant plus rien de solide qui la soutînt, & n'étant considerée que comme un jeu & un exercice d'esprit. Ainsi au bout d'environ deux cens ans les études des Romains revinrent au même état où ils les avoient trouvées chez les Grecs. Tout étoit plein de petits grammairiens, de rheteurs, & de déclamateurs fades, de philosophes hableurs, d'historiens & de poëtes qui fatiguoient le monde en
Juven. sat. 1. recitant leurs ouvrages. Il n'y eut que la jurisprudence qui se conserva toujours, parce qu'elle étoit toujours nécessaire, & qu'elle dépendoit moins de la forme du gouvernement, ou des mœurs des particuliers. Il y eut aussi quelques véritables philosophes, quand on ne compteroit que l'empereur Marc Aurele, & plusieurs particuliers dont il est parlé dans les épîtres

de Pline. Mais ces philosophes passoient plus pour Grecs que pour Romains : la plûpart même portoient l'habit grec, en quelque païs qu'ils demeurassent, & de quelque nation qu'ils fussent.

CEpendant s'établissoit une philosophie bien plus sublime, je veux dire la religion chrétienne, qui fit bien-tôt évanoüir cette philosophie purement humaine, & décria encore plus les autres études moins sérieuses. La principale étude des Chrétiens étoit la méditation de la loi de Dieu, & de toutes les saintes écritures, suivant la tradition des pasteurs, qui avoient fidélement conservé la doctrine des apôtres. Ils appelloient tout le reste, études étrangeres ou extérieures, & les rejettoient, comme faisant partie des mœurs des payens. En effet, la plûpart de leurs livres étoient inutiles ou dangereux. Les poëtes étoient les prophêtes du diable, qui ne respiroient que l'idolâtrie & la débauche, & faisoient des peintures agréables de toutes sortes de passions

IV. Etudes des Chrétiens.

Const Apost. 1. c. 6.

V Tertull. idol. c. 10. &c.

V. Aug. ep. 131. ad memorium.

& de crimes. Plusieurs philosophes méprisoient toute religion en général, & nioient qu'il pût y avoir des miracles & des prophéties; d'autres s'efforçoient d'appuyer l'idolâtrie par des allégories sur des choses naturelles, & par les secrets de la magie. De plus, leur morale étoit remplie d'erreurs, & rouloit toute sur ce principe d'orgueil; que l'homme peut se rendre bon lui-même. Les orateurs étoient pleins d'artifices, de mensonges, d'injures ou de flateries; & les sujets les plus solides de leurs discours étoient les affaires dont les Chrétiens ne cherchoient qu'à se retirer : ils auroient crû perdre le temps qui leur étoit donné pour acquerir l'éternité, s'ils l'eussent employé à la lecture des histoires étrangeres, à des speculations de mathematique, ou à d'autres curiositez : & toujours ils y voyoient le péril de la vanité, inséparable des études les plus innocentes. Ainsi la plûpart des Chrétiens s'appliquoient au travail des mains & aux œuvres de charité envers leurs freres. Leurs écoles étoient les églises où les évê-

Ep. 56. ad Dusc.

ques expliquoient assiduëment les saintes écritures. Il y avoit aussi des prêtres & des diacres occupez particulierement à l'instruction des catéchuménes, & aux disputes contre les payens; & chaque évêque prenoit un soin particulier de l'instruction de son clergé, principalement des jeunes clercs qui étoient continuellement attachez à sa personne pour lui servir de lecteurs & de sécretaires, le suivre & porter ses lettres & ses ordres. Ils apprenoient ainsi la doctrine & la discipline de l'église, plutôt par une instruction domestique & un long usage, que par des leçons reglées.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y eût plusieurs Chrétiens très sçavans dans les livres des payens, & dans les sciences profanes: Mais si l'on veut bien l'examiner, on trouvera que la plûpart avoient fait ces études avant que d'être Chrétiens. Ils sçavoient les employer utilement pour la religion. Tout ce qu'ils y trouvoient de bon, ils le revendiquoient comme leur propre bien, parce que toute

Basil. de leg. gentil. lib.

vérité vient de Dieu. Ils se servoient de bonnes maximes de morale, qui se trouvent répanduës dans les poëtes & dans les philosophes; & des beaux exemples de l'histoire, pour préparer la voie à la morale chrétienne. Au contraire, ils prenoient avantage de l'absurdité des fables, & de l'impiété de la théologie payenne, pour la combattre par ses propres armes: & employoient aussi la connoissance de l'histoire, pour les controverses contre les payens. C'étoit dans cette vûë qu'Africain avoit composé cette célébre chronologie, dont Eusebe a pris la sienne; c'est dans ce dessein, que le même Eusebe a fait sa préparation évangelique; & S. Clement Alexandrin, son avis aux gentils & ses stromates. Depuis, les Ariens & les autres hérétiques, qui se servirent de la philosophie pour combattre la foi, obligerent aussi les saints peres de l'employer, pour renverser leurs sophismes. Ainsi ils usoient des livres prophanes avec une grande discrétion; mais avec une sainte liberté. D'où vient qu'ils regarderent comme

une nouvelle espece de persécution, la défense que Julien l'Apostat fit aux Chrétiens d'enseigner & d'étudier les livres des Grecs, c'est-à-dire, des payens. On voit qu'il y avoit dès-lors des Chrétiens qui faisoient profession d'enseigner les lettres humaines. Ce qui n'étoit pas permis dans les premiers temps, si nous en croyons Tertullien. Mais les raisons qu'il allégue, avoient cessé depuis la conversion des empereurs & la liberté entiere du christianisme. Cet heureux changement fit tomber dans le mépris les philosophes mêmes. S. Augustin témoigne que de son temps on ne les entendoit plus discourir dans les gymnases, qui étoient leurs écoles propres; que dans celles des rheteurs on racontoit encore quelles avoient été leurs opinions; mais sans les enseigner & sans expliquer leurs livres, dont même les exemplaires étoient rares: que personne n'osoit plus combattre la vérité sous le nom de Stoïcien ou d'Epicurien; & que pour être écouté il falloit se couvrir du nom de Chrétien, & se ranger sous quelque

Greg. naz. orat. 3. p. 96. &c.

Tertull. de idol. c. 10.

Ep. ad Diosc.

secte d'hérétiques. Ce n'est pas que S. Augustin lui-même n'eût très-bien étudié tous les philosophes dans sa jeunesse; & on peut dire qu'il étoit un philosophe parfait, puisque jamais il n'y a eu un homme d'un esprit plus pénétrant, d'une méditation plus profonde, d'un raisonnement plus suivi. La plûpart aussi des peres Grecs étoient grands philosophes. Mais ce qu'il y a de remarquable, est, qu'entre les philosophes fameux de l'antiquité, celui dont ils se servoient le moins étoit Aristote. Ils trouvoient qu'il ne parloit pas dignement de la providence divine, ni de la nature de l'ame; que sa logique étoit trop embarrassée, & sa morale trop humaine: car c'est le jugement
Greg. or. 33. qu'en fait S. Gregoire de Nazianze. Quoique Platon ait aussi ses défauts, les peres s'en accommodoient mieux, parce qu'ils y trouvoient plus de traces de la vérité, & de meilleurs moyens pour la persuader. Au reste, il est évident, que s'ils méprisoient Aristote, ce n'étoit pas qu'ils ne pussent le bien entendre, & mieux sans

doute que ceux qui l'ont tant élevé depuis.

Ce qui avoit le plus décrié la philosophie profane, c'est que l'on voyoit par tout de vrais philosophes; c'etoit les bons Chrétiens, particulierement les moines. Ce mépris des honneurs, de l'opinion des hommes, des richesses & des plaisirs; cette patience dans la pauvreté & dans le travail, que Socrate & Zenon avoient tant cherchée, & dont ils avoient tant discouru : les solitaires la pratiquoient, & beaucoup plus excellemment, sans disputer & sans discourir. Ils vivoient dans une tranquillité parfaite, vainqueurs de leurs passions, & continuellement unis à Dieu. Ils n'étoient à charge à personne; & sans écrire, sans presque parler, sans se montrer que rarement, ils instruisoient tout le monde par leur exemple & par l'odeur de leurs vertus. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande vénération qu'ils s'attirerent; ni juger de ces anciens moines, par ceux que l'on voyoit avant les dernieres réformes, dont le relâchement avoit rendu mépris-

ble ce nom si honoré des anciens. Il faut songer que c'étoient de vrais disciples de S. Antoine, de S. Basile, de S. Martin, & des autres saints dont ils pratiquoient les regles, & dont ils imitoient les vertus. Car les monasteres étoient de véritables écoles, où l'on apprenoit, non pas les lettres humaines, & les sciences curieuses; mais la morale & la perfection Chrétienne: & on l'apprenoit moins par la lecture que par l'oraison & la pratique effective, par les exemples vivans des freres, & par les corrections des supérieurs. Cette perfection des monasteres y attiroit les hommes les plus sages & les plus raisonnables: & souvent on étoit obligé de les y aller chercher, pour le service & le gouvernement des églises. Ceux que l'on tiroit ainsi des monasteres gardoient ordinairement les exercices de la vie monastique dans l'état du sacerdoce, & les enseignoient à leurs disciples; & de-là vint l'alliance de la vie monastique avec la cléricature, qui fut si ordinaire depuis le cinquiéme siécle. Plusieurs évêques vivoient en

Thomass. disc. 2 p. l. 1. c. 30. 34. 35. &c.

en commun avec leurs prêtres : ce qui leur donnoit plus de facilité de les instruire dans la science ecclesiastique : & pour les jeunes clercs, ceux qui n'étoient pas auprès de l'évêque, vivoient avec quelque saint prêtre, qui veilloit particulierement à leur éducation. Il y avoit encore des écoles profanes où l'on enseignoit la grammaire, pour la nécessité d'écrire & de parler correctement; la réthorique, qui devenoit de jour en jour plus forcée & plus puérile; l'histoire, que l'on commençoit à réduire toute en abregez; la jurisprudence, qui demeuroit toujours, ne dépendant non plus de la religion que du reste, & les mathematiques qui sont les fondemés de plusieurs arts nécessaires à la vie.

Les études souffrirent une grande diminution par la ruine de l'empire d'occident, & l'établissement des peuples du nort : & il n'en resta presque plus que chez les ecclesiastiques & les moines. En effet, il n'étoit guére demeuré de Romains hors le clergé, que des païsans & des artisans serfs pour la plûpart : les Francs & les au-

tres barbares n'étudioient point ; & s'ils avoient quelque uſage des lettres pour le commerce de la vie, ce n'étoit qu'en latin ; car ils ne ſçavoient point écrire en leur langue. Les études profanes, comme les humanitez & l'hiſtoire, furent les plus négligées. Il n'étoit pas bien ſéant à des eccleſiaſtiques de s'y occuper ; & l'on ſçait avec quelle vigueur S. Gregoire reprit Didier évêque de Vienne, de ce qu'il enſeignoit la grammaire. D'ailleurs ayant moins de livres & moins de commoditez pour étudier, que dans les ſiécles précedens, ils s'appliquoient au plus néceſſaire, c'eſt-à-dire, à ce qui regardoit immédiatement la religion.

Mœurs des Chrétiens, num. 46.

Greg. 9. ep. 48.

V. Etudes des Francs.

CHARLEMAGNE véritablement grand en toutes choſes, travailla de tout ſon pouvoir au rétabliſſement des études. Il attiroit de tous côtez les plus ſavans hommes par l'honneur & par les récompenſes. Il étudioit lui-même. Il établit des écoles dans les principales villes de ſon empire, & même dans ſon palais, qui étoit comme une ville am-

bulatoire. On voit par plusieurs articles des capitulaires, ce que l'on y enseignoit; car il est recommandé aux évêques, que l'instruction de la jeunesse regarde par le devoir de leur charge, d'avoir soin que les enfans apprennent la grammaire, le chant & le calcul, ou l'arithmetique. On voit dans les œuvres de Bede, qui vivoit soixante ans auparavant, en quoi l'on faisoit consister ces études & tous les arts libéraux.

La grammaire étoit alors nécessaire, parce que le latin étoit déja tout-à-fait corrompu, & la langue romaine, rustique; c'est ainsi que l'on nommoit la langue vulgaire dont est venu notre françois; cette langue, dis-je, n'étoit qu'un jargon informe & incertain, que l'on avoit honte d'écrire ou d'employer en quelque affaire sérieuse. Pour la langue Tudesque, qui étoit celle du prince & de tous les Francs, on commençoit à l'écrire, on l'avoit employée à quelques versions de l'écriture sainte, & Charlemagne en faisoit lui-même une grammaire. Le chant que l'on enseignoit, étoit celui

de l'office eccleſiaſtique, qui fut réformé dans ce temps ſur l'uſage de Rome, & l'on y joignoit quelques regles de muſique. Le calcul ou compute, ſervoit à trouver en quel jour on devoit célébrer la pâque, & à regler l'année; & comprenoit auſſi les regles d'arithmétique les plus néceſſaires. Tout cela fait voir que ces études n'étoient que pour ceux que l'on deſtinoit à la cléricature : auſſi tous les laïques étoient, ou des nobles qui ne ſe mêloient que de la guerre, ou des ſerfs occupez à l'agriculture & aux métiers. Charlemagne avoit eu ſoin de répandre par tous ſes états le code des canons, qu'il avoit reçû du pape Adrien, la loi romaine, & les autres loix de tous les peuples de ſon obéïſſance, dont il avoit fait de nouvelles éditions. On avoit beaucoup d'hiſtoires antiques; & il avoit eu la curioſité de faire écrire & recueillir les vers, qui conſervoient les belles actions des anciens Germains. Ainſi avec l'écriture ſainte & les peres de l'égliſe, qui étoient encore fort connus, il ne manquoit rien pour

l'instruction de ses sujets. Si l'on avoit continué d'étudier sur ce plan, & si les laïques avoient pris plus de part aux études, les François auroient pû facilement acquerir & perfectionner les connoissances les plus utiles, pour la religion, pour la politique, & pour la conduite particuliere de la vie, qui devroit ce semble être le but des études.

Mais la curiosité qui les a toujours gâtées, s'y mêloit dès-lors. Plusieurs étudioient l'astronomie, & plusieurs croyoient aux prédictions des astrologues. Il y en avoit, qui pour bien écrire en latin, s'attachoient scrupuleusement aux mots & aux phrases des anciens auteurs. Le plus grand mal fut que les moines entrerent dans ces curiositez, & commencerent à se piquer de science, au préjudice du travail des mains & du silence, qui leur avoient été jusques-là si salutaires. La cour de Loüis le Débonnaire en étoit pleine, & il n'y avoit point d'affaires où ils n'eussent part. Ensuite l'état étant tombé dans la plus grande confusion qui fût jamais, par la chûte

subite de la maison de Charlemagne, les études tomberent aussi tout d'un coup. Du temps de Charles le Chauve on voit des actes publics, même des capitulaires, écrits d'un latin tout-à-fait barbare, sans regle & sans construction : & les livres étoient si rares, que Loup abbé de Ferriéres envoyoit jusques à Rome pour emprunter du pape & faire copier des ouvrages de Ciceron, qui sont à présent très-communs. De sorte que quand les petites guerres particulieres, & les ravages des Normands eurent ôté la liberté des voyages & rompu le commerce, les études devinrent très-difficiles: je dis aux moines mêmes & aux clercs, car les autres n'y songeoient pas. Encore ceux-ci avoient-ils des affaires bien plus pressantes. Il falloit souvent déloger en tumulte, & emporter les reliques, pour les dérober à la fureur de ces barbares, leur abandonnant les maisons & les églises : ou bien il falloit que les moines & les clercs prissent eux-mêmes les armes pour défendre leur vie, & empêcher la profanation des lieux saints. En de

Mœurs Chrétiens, 48.

ſi grandes extrêmitez il étoit aiſé de perdre les livres ; & difficile de les étudier & d'en écrire de nouveaux. Il s'en conſerva toutefois, & il y eut toujours quelque évêque ou quelque moine, qui ſe diſtingua par ſa doctrine. Mais comme ils manquoient & de livres & de maîtres, ils étudioient ſans choix, & ſans autre conduite que l'exemple de ceux qui les avoient précedez. Ainſi l'on remarque de ſaint Abbon abbé de S. Benoît ſur Loire du temps de Hugues Capet, qu'il avoit étudié la dialectique, l'arithmétique & l'aſtronomie : qu'il ſe mit enſuite à etudier l'écriture ſainte & les canons, à recueillir des paſſages des peres. *Vita S. Abbon.*

Depuis ce temps, à meſure que l'autorité royale ſe rétabliſſoit, & que les hoſtilitez diminuoient, les études ſe réveilloient auſſi : & dès le regne de Philippe I. vers l'an 1060. on voit des hommes renommez pour leur ſçavoir en pluſieurs égliſes de France. On y voit même quelques écoles dans les cathedrales : on en voit dans les monaſteres, où il y avoit des écoles intérieures pour les moines, &

des extérieures pour les séculiers. On étudioit comme auparavant la théologie dans les peres de l'église, les canons, la dialectique, les mathematiques. Ils continuerent pendant le siécle suivant, avançant & se perfectionnant toujours, comme nous voyons par les écrits d'Yves de Chartres, du Maître des sentences, de Gratien, de S. Bernard, & des autres auteurs du même temps, dont le stile & la méthode est si differente des nouveaux scolastiques.

Cependant les premiers de ces scolastiques les suivent de si près, qu'il faut que le changement soit arrivé du temps même de ces grands hommes, c'est-à-dire vers la fin du douziéme siécle; & je n'en puis trouver d'autres causes, que la connoissance des Arabes, & l'imitation de leurs études. Ce furent les Juifs qui les imiterent les premiers. Ils traduisirent leurs livres en hébreu: & comme il y avoit alors des Juifs en France & par toute la chrétienté, on traduisit en latin ces livres, qu'ils avoient traduit de l'arabe. On en reçût des Arabes même,

avec qui la communication étoit facile, par le voisinage de l'Espagne, dont ils tenoient encore plus de la moitié, & par les voyages des croisades.

VI. Etudes des Arabes.

IL faut se désabuser de cette opinion vulgaire, que tous les Mahometans sans distinction ayent toujours fait profession d'ignorance. Ils ont eu un nombre incroyable de gens renommez pour leur savoir, particulierement des Arabes & des Persans: & ils ont écrit de quoi remplir de grandes bibliotheques. Dès le douziéme siécle dont je parle, il y avoit plus de quatre cens ans qu'ils étudioient avec application: & jamais les études n'ont été si fortes chez eux, que lorsqu'elles étoient les plus foibles chez nous, c'est-à-dire, dans le dixiéme & l'onziéme siécle. Ces Arabes, je veux dire tous ceux qui se nommoient Musulmans, de quelque nation & en quelque païs qu'ils fussent, avoient deux sortes d'études, les unes qui leur étoient propres, les autres qu'ils avoient empruntées des Grecs, sujets des empereurs de Constantinople.

Leurs études particulieres étoient premierement leur religion, c'est-à-dire l'Alcoran : les traditions qu'ils attribuoient à Mahomet & à ses premiers disciples : les vies de leurs prétendus saints, & les fables qu'ils en racontoient : les cas de conscience sur leurs pratiques de religion ; comme la priere, les purifications, le jeûne, le pelerinage : & leur théologie scolastique qui contient tant de questions sur les attributs de Dieu, sur la prédestination, le jugement, la succession du prophête ; d'où viennent entr'eux tant de sectes qui se traitent mutuellement d'hérétiques. D'autres étudoient l'Alcoran & ses commentaires, plutôt en jurisconsultes qu'en théologiens, pour y trouver les regles des affaires, & la décision des differends. Car ce livre est leur unique loi, même pour le temporel. D'autres s'appliquoient encore à leur histoire, qui avoit été écrite avec grand soin dès le commencement de leur religion & de leur empire, & qui a toujours été continuée depuis. Mais ils étoient fort ignorans des histoires

plus anciennes, méprisant tous les hommes qui avoient été avant Mahomet; & appellant tout ce temps, le temps d'ignorance; parce que l'on avoit ignoré leur religion. Ils se contentoient des antiquitez des Arabes, contenuës dans les ouvrages de leurs anciens poëtes, qui leur tenoient lieu d'histoire pour tous ces temps-là. En quoi on ne peut désavouer qu'ils n'ayent suivi le même principe que les anciens Grecs, de cultiver leurs propres traditions toutes fabuleuses qu'elles étoient. Mais il faut reconnoître aussi, que leur poësie n'a jamais eu que des beautez fort superficielles, comme le brillant des pensées & la hardiesse des expressions. Ils ne se sont point appliquez à ce genre de poësie qui consiste en imitation, & qui est le plus propre à émouvoir les passions: & ce qui les en a éloignez, a peut-être été le mépris des arts, qui y ont du rapport, comme la peinture & la sculpture, que la haine de l'idolâtrie leur faisoit abhorrer. Leurs poëtes étoient encore utiles pour l'étude de la langue arabique; c'étoit alors la

langue des maîtres & de la plûpart des peuples dans tout ce grand empire ; & encore aujourd'hui, c'eſt la langue vulgaire de la plus grande partie, & partout la langue de la religion. Ils l'étudioient principalement dans l'Alcoran ; & pour l'apprendre par l'uſage vivant, les plus curieux alloient de toutes parts à la province d'Irac, & particulierement à la ville de Baſſora, qui étoit pour eux, ce qu'étoit Athenes pour les anciens Grecs. Comme il y avoit dès-lors des princes puiſſans en Perſe, on écrivoit auſſi en leur langue, & elle a été beaucoup plus cultivée depuis. Voilà les études qui étoient propres aux Muſulmans, & qui étoient auſſi anciennes que leur religion.

Celles qu'ils avoient empruntées des Grecs, étoient plus nouvelles de deux cens ans. Car ce fut vers l'an 820. que le Calife Almamon demanda à l'empereur de Conſtantinople les meilleurs livres grecs, & les fit traduire en arabe. On ne voit pas toutefois qu'ils ſe ſoient jamais appliquez à la langue grecque. Il ſuffiſoit pour

la leur faire mépriser, que ce fût la langue de leurs ennemis. D'ailleurs ils avoient en Syrie & en Egypte tant de Chrétiens qui sçavoient l'arabe & le grec, qu'ils ne manquoient pas d'interprêtes; & ce furent ces Chrétiens qui traduisirent les livres grecs, en syriaque & en arabe, pour eux & pour les Musulmans. Entre les livres des Grecs, il y en eut grand nombre qui ne furent pas à l'usage des Arabes. Ils ne pouvoient connoître la beauté des poëtes, dans une langue étrangere & d'un génie tout different. Joint que leur religion les détournoit de les lire. Ils avoient une telle horreur de l'idolâtrie, qu'ils ne se croyoient pas permis de prononcer seulement les noms des faux dieux: & entre tant de milliers de volumes, qu'ils ont écrits, à peine en trouvera-t'on quelqu'un, qui les nomme. Ils étoient donc bien éloignez d'étudier toutes ces fables dont nos poëtes modernes ont été si curieux: & la même superstition les pouvoit détourner de lire les historiens, outre qu'ils méprisent, comme j'ai dit, tout

ce qui eſt plus ancien que Mahomet. Pour l'éloquence & la politique qui ſont nées dans les républiques les plus libres, la forme du gouvernement des Muſulmans ne leur donnoit pas lieu d'en profiter. Ils vivoient ſous un empire abſolument deſpotique, où il ne falloit ouvrir la bouche que pour flater ſon prince & applaudir à toutes ſes penſées, & où l'on n'étoit pas en peine de chercher ce qui étoit le plus avantageux à l'état, & les manieres de perſuader, mais les moyens d'obéïr à la volonté du maître.

Il n'y eut donc point d'autres livres des anciens qui fuſſent à leur uſage, que ceux des mathematiciens, des medecins & des philoſophes. Mais comme ils ne cherchoient ni politique, ni éloquence, Platon ne leur convenoit pas; joint que pour l'entendre, la connoiſſance des poëtes, de la religion & de l'hiſtoire des Grecs, eſt néceſſaire. Ariſtote leur fut bien plus propre avec ſa dialectique & ſa métaphyſique; auſſi l'étudierent-ils d'une ardeur & d'une aſſiduité in-

croyable. Ils s'appliquerent encore à sa physique, principalement aux huit livres qui ne contiennent que le général: car la physique particuliere qui a besoin d'observations & d'expériences ne les accommodoit pas tant. Ils ne laissoient pas d'étudier fort la medecine : mais ils la fondoient principalement sur des raisonnemens généraux des quatre qualitez & du tempérammenr des quatre humeurs; & sur les traditions des remédes, qu'ils n'examinoient point, & qu'ils mêloient d'une infinité de superstitions. Au reste ils n'ont point cultivé l'anatomie, qu'ils avoient reçûë des Grecs fort imparfaite. Il est vrai qu'on leur doit la chimie, & ils l'ont poussée fort loin, s'ils ne l'ont même inventée. Mais ils y ont mêlé tous les vices que l'on a tant de peine à en séparer encore à présent, la vanité des promesses, l'extravagance des raisonnemens, la superstition des opérations, & tout ce qui a produit les charlatans & les imposteurs. De-là ils passoient aisément à la magie & à toutes les sortes de divinations, où les

hommes donnent naturellement ; quand ils ignorent la physique, l'histoire, & la véritable religion ; comme on a vû par l'exemple des anciens Grecs. Ce qui les aida fort dans ces illusions, fut l'astrologie qui étoit le but principal de leurs études de mathématique. En effet, on a tant cultivé cette prétenduë science sous l'empire des Musulmans, que les princes en faisoient leurs délices, & regloient sur ce fondement leurs plus grandes entreprises. Le Calife Almamon calcula lui-même les tables astronomiques, qui furent fort célébres ; & il faut avouer qu'ils ont beaucoup servi pour ses observations, & pour les autres parties utiles des mathématiques, comme la géométrie & l'arithmétique. On leur doit l'algébre & le zéro pour multiplier par dix, qui a rendu les opérations d'arithmétique si faciles. Pour l'astronomie ils avoient les mêmes avantages qui avoient excité les anciens Egyptiens & les Chaldéens à s'y appliquer, puisqu'ils habitoient les mêmes païs ; & ils avoient de plus toutes les observations de ces anciens,

& toutes celles que les Grecs y avoient ajoutées.

Les Arabes qui s'appliquoient à étudier leur religion, non-seulement n'étoient point philosophes, mais étoient leurs ennemis déclarez, les décrioient & les faisoient passer pour des impies. En effet, il n'étoit pas difficile, pour peu que l'on raisonnât, de sapper par le fondement une religion qui n'est établie ni sur la raison, ni sur aucune marque de mission divine. Les philosophes étant donc exclus des fonctions de la religion & des autres emplois utiles, cherchoient plus la réputation. Ils la tiroient, ou du nom des maîtres sous qui ils avoient étudié, ou de leurs grands voyages, ou de la singularité de leurs opinions. Un savant d'Espagne étoit toujours bien plus savant en Perse ou en Corasan, & il y avoit entr'eux une émulation merveilleuse; chacun s'efforçoit de se distinguer par quelque nouvelle subtilité de logique ou de métaphysique. Ce même esprit passa à toutes leurs études & à tous leurs ouvrages; ils ne

s'appliquoient qu'à ce qui étoit le plus merveilleux, le plus rare, le plus difficile, aux dépens de l'agrément, de la commodité, & de l'utilité même.

Les François & les autres Chrétiens Latins n'emprunterent des Arabes, que ce que les Arabes avoient emprunté des Grecs, c'est-à-dire la philosophie d'Aristote, la medecine, & les mathematiques; méprisant leur langues, leurs poësies, leurs histoires, & leur religion, comme les Arabes avoient méprisé celles des Grecs. Ce qui est de plus étonnant, c'est que nos savans ne négligerent guére moins que les Arabes, la langue Grecque si utile pour l'étude de la religion. Car ce n'a été qu'au commencement du quatorziéme siécle, que l'on a reconnu que les langues y pouvoient beaucoup servir, principalement pour travailler à la conversion des infidéles & des schismatiques: & ce fut dans cette vûë que le concile de Vienne tenu en 1315. ordonna que l'on établiroit des professeurs pour le grec, l'arabe & l'hébreu; ce qui n'a eu

son exécution, que longtems après. On n'a commencé à étudier le grec que sur la fin du quinziéme siécle; l'hébreu au commencement du seiziéme, & l'arabe dans notre siécle. Encore n'y a-t'il que quelque peu de curieux qui s'y soient appliquez; & ils n'ont guéres travaillé sur les livres d'histoires, qui seroient les plus utiles.

VII. Etudes scolastiques.

POUR revenir au douziéme siécle, ceux qui étudioient alors n'avoient garde d'être curieux de langues étrangeres, puisqu'ils ne l'étoient pas même du latin, dont ils se servoient pour les études & pour toutes les affaires sérieuses. Mais je ne puis en accuser que le malheur de leur temps: les courses des Normands, & les guerres particulieres qui duroient encore, avoient rendu les livres si rares & les études si difficiles, qu'ils travailloient à ce qui pressoit le plus: on n'imprimoit point encore, & il n'y avoit guére que des moines qui écrivissent. Ils étoient fort occupez à écrire des bibles, des psautiers & d'autres livres semblables

pour l'uſage des égliſes. Ils écrivoient quelques ouvrages des peres, ſelon qu'ils leur tomboient entre les mains ; quelque recueil de canons, quelques formules des actes les plus ordinaires dans le commerce des affaires ; car c'étoit à eux que l'on s'adreſſoit pour les faire écrire, & c'étoit d'entr'eux ou d'entre les clercs, que les princes tiroient leurs notaires & leurs chanceliers. Il ne leur reſtoit guére de temps pour tránſcrire des hiſtoriens prophanes & des poëtes. Il eſt vrai que la connoiſſance des langues & de l'hiſtoire, eſt néceſſaire pour entendre bien les peres & l'écriture même ; mais ils ne s'en apperçevoient pas, ou bien la difficulté incroyable d'acquerir ces connoiſſances par le manque de dictionnaires, de gloſſaires, de commentaires, & par la rareté des textes mêmes, leur en faiſoit perdre l'eſperance.

De-là vient, que ceux qui voulurent ajouter quelque choſe à la ſimple lecture de l'écriture & des peres, donnerent dans le raiſonnement & la dialectique, comme Jean le ſophiſ-

te premier auteur des Nominaux, qui vivoit dès le temps du roi Henri premier, & ses sectateurs, Arnoul de Laon, & Roscelin de Compiégne, maître d'Abailard. Cette maniere de philosopher sur les mots & sur les pensées, sans examiner les choses en elles-mêmes, étoit assurément commode pour se passer de la connoissance des faits, qui ne s'acquiert que par la lecture; & c'étoit un moyen facile d'éblouïr les laïques ignorans, par un langage singulier & par de vaines subtilitez. Mais ces subtilitez étoient dangereuses, comme il parut par les erreurs de Berenger, d'Abailard, & de Gilbert de la Poirée. C'est pourquoi les plus sages, comme saint Anselme, Pierre de Blois & saint Bernard, se tinrent fermes à suivre l'exemple des peres, rejettant ces nouvelles curiositez; & le Maître des sentences qui se donna plus de liberté, fit quelques fausses démarches.

Cependant les livres d'Aristote vinrent à être connus, comme j'ai dit; & soit pour les disputes contre les Juifs & contre les Arabes, soit par

quelqu'autre raiſon que j'ignore, les théologiens crurent en avoir beſoin, & l'accommoderent à notre religion, dont ils expliquerent, & les dogmes & la morale, ſuivant les principes de ce philoſophe. C'eſt ce qu'ont fait Albert le grand, Alexandre de Ales, ſaint Thomas, & tant d'autres après eux. Leur méthode de théologie peut être comptée pour la troiſiéme; car il y en a deux plus anciennes. La premiere, celle des peres de l'égliſe qui étudioient l'écriture ſainte immédiatement, y puiſant principalement les connoiſſances néceſſaires pour inſtruire les fidéles, & pour réfuter les hérétiques: cette théologie dura juſques vers le huitiéme ſiécle. La ſeconde fut celle de Bede, de Raban & des autres du même temps, qui ne pouvant rien ajouter aux lumieres des peres, ſe contenterent de les copier, d'en faire des recueils & des extraits, & d'en tirer des gloſes & des commentaires ſur l'écriture: cette théologie dura juſques au douziéme ſiécle. La troiſiéme fut celle des ſcolaſtiques, qui traiterent la doctrine

de l'écriture & des peres par la forme & les organes de la dialectique & de la métaphysique, tirées des écrits d'Aristote ; c'est ainsi que la définit le Cardinal du Perron. *Perr. euchar. l. 3. c. 20.*

Dans le même temps se renouvellerent les études de jurisprudence & de medecine ; mais il étoit impossible alors de bien étudier la jurisprudence, puisque l'on manquoit de loix. La loi Romaine & les loix barbares qui avoient été observées sous les deux premieres races de nos rois, étoient abolies par des usages contraires, ou par l'oubli & l'ignorance. *V. Hist. du droit Franc.* On n'étoit pas en état de faire de nouvelles loix, puisque l'on n'avoit pas encore rétabli les fondemens de la société civile, la liberté des chemins, la sûreté du commerce & du labourage, l'union des citoyens. Les roturiers étoient ou serfs, ou confondus avec les serfs. Les nobles vivoient dispersez & cantonnez chacun dans son château, toujours les armes à la main. Il n'y avoit autre droit en France que des coutumes non écrites, très-incertaines & très-diffé-

rentes par la prodigieuſe quantité des ſeigneurs qui étoient en poſſeſſion de rendre juſtice. Il eſt vrai que l'on venoit de retrouver en Italie les livres du droit de Juſtinien, & que l'on commençoit à l'enſeigner publiquement à Montpellier & à Toulouſe; mais ces loix n'étoient point des loix pour nous, puiſque les Gaules étoient affranchies du joug des Romains, avant que Juſtinien fût au monde. De plus, on ne pouvoit les bien entendre, dans l'ignorance où l'on étoit des langues & de l'hiſtoire; ne s'en étant conſervé chez nous aucune tradition, par la pratique des affaires, depuis ſix cens ans qu'elles étoient écrites. On ne laiſſa pas de les étudier & de les appliquer comme l'on pût aux affaires préſentes, & elles acquirent beaucoup d'autorité par ce grand nom de droit Romain, & par le beſoin extrême que l'on avoit de regles dans les jugemens.

Le droit eccleſiaſtique n'étoit pas en ſi mauvais état : la pratique des canons s'étoit conſervée, quoique la diſcipline commençât à ſe relâcher.

On

On avoit plusieurs recueils des anciens canons, entr'autres celui de Gratien, qui vivoit au milieu du douziéme siécle. Il est vrai qu'ils étoient peu correcʇs, & qu'ils étoient mêlez avec quantité de passages des peres, qui ne devoient point avoir force de loix, & avec ces décretales attribuées aux premiers papes, que l'on a enfin reconnu être supposées. Cet exemple fait bien voir de quelle importance il est, pour conserver la tradition dans sa pureté, qu'il y ait toujours dans l'église des personnes qui sçachent les langues & l'histoire, & qui soient exercez dans la critique des auteurs.

La medecine fut encore plus maltraitée, que la jurisprudence. Jusques-là elle avoit été entre les mains des Juifs, hors quelques secrets de vieilles femmes & quelques traditions de remedes, qui se conservoient dans les familles. Les premiers livres que l'on étudia, furent ceux des Arabes, entre autres ceux de Mesué & d'Avicenne: on emprunta leurs galimatias & leurs superstitions, on négligea comme

eux l'anatomie, & on s'en rapporta à eux pour la connoissance des plantes. Comme il n'y avoit que des clercs & des moines qui étudiassent, il n'y avoit qu'eux aussi qui fussent physiciens, c'est-à-dire, medecins. Fulbert, évêque de Chartres, & le Maître des sentences, évêque de Paris, étoient medecins; Obizo religieux de S. Victor étoit medecin de Loüis le Gros: Rigord, moine de S. Denis, qui a écrit la vie de Philippe Auguste, l'étoit aussi. Un concile de Latran tenu sous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja inveteré, que des moines & des chanoines réguliers pour gagner de l'argent, faisoient profession d'avocats & de medecins. Ce concile ne parle que des religieux profés, & la medecine n'a pas laissé de demeurer entre les mains des clercs encore trois cens ans. Mais comme on n'a jamais permis aux clercs de répandre le sang, ni de tenir boutique de marchandise; ce pourroit bien être la cause de la distinction des medecins d'avec les chirurgiens & les apoticaires. Cette distinction a long-

tems entretenu les medecins dans la ſpéculation, ſans s'appliquer aux expériences.

VIII. Univerſitez & leurs quatre facultez.

AINSI toutes les études ſe réduiſirent à quatre genres ou facultez. Il y en avoit trois principales, la théologie, le droit, la medecine ; la troiſiéme comprenoit toutes les études préliminaires, que l'on eſtimoit néceſſaires pour arriver à ces hautes études, & que l'on appelloit d'un nom général, les arts. Le bon ſens vouloit aſſurément que l'on étudiât ce qui eſt de plus utile ; premierement pour l'ame, & puis pour le corps & pour les biens. Ce fut ſur ce plan que ſe formerent les univerſitez, principalement celle de Paris, qui ne peut guére avoir commencé plus tard que vers l'an 1200. Depuis longtems il y avoit auprès des évêques deux ſortes d'écoles ; l'une, pour les jeunes clercs à qui l'on enſeignoit la grammaire, le chant & l'arithmétique ; & leur maître étoit, ou le chantre de la cathedrale, ou l'écolâtre nommé ailleurs capiſcol, com-

me qui diroit chef de l'école. L'autre école étoit pour les prêtres & les clercs plus avancez, à qui l'évêque lui-même, ou quelque prêtre commis de sa part, expliquoit l'écriture sainte & les canons. On érigea depuis le théologal exprès pour cette fonction. Pierre Lombard évêque de Paris, plus connu sous le nom de maître des sentences, avoit rendu son école très-célébre pour la théologie : & il y avoit à saint Victor des religieux en grande réputation pour les arts libéraux. Ainsi les études de Paris devinrent illustres. On y enseigna aussi le decret, c'est-à-dire, la compilation de Gratien, que l'on regardoit alors comme le corps entier du droit canonique. On y enseigna la medecine ; & joignant ces quatre études principales, que l'on nomma facultez, on appella le composé, université des études ; & enfin, simplement université, pour marquer qu'en une seule ville on enseignoit tout ce qu'il étoit utile de sçavoir. Cet établissement parut si beau, que les papes & les rois le favoriserent de grands privileges.

On vint étudier à Paris de toute la France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, en un mot, de toutes les parties de l'Europe latine; & les écoles particulieres des cathedrales ou des monasteres, cesserent d'être fréquentées. Voyons un peu plus en détail ce que l'on enseignoit en chaque faculté.

IX. Faculté des arts.

SOus le nom des arts on comprenoit la grammaire, & les humanitez, les mathématiques, & la philosophie. Mais à proprement parler, ce nom devoit comprendre seulement les sept arts libéraux, dont nous voyons des traitez dans Cassiodore & dans Bede; sçavoir: la grammaire, la rhétorique, la dialectique: l'arithmétique, la musique, la géométrie, & l'astronomie. Un maître ès arts devoit être un homme capable de les enseigner tous. Pour la grammaire on lisoit Priscien, Donat, ou quelqu'autre de ces anciens, qui ont écrit sur la langue latine, plutôt pour en faire connoître les dernieres finesses aux Romains de

leur temps, à qui elle étoit naturelle, que pour en apprendre les élémens à des étrangers.

Dans le treiziéme siécle, le latin n'étoit plus dans l'usage commun du peuple, en aucun lieu du monde: & en France la langue vulgaire étoit celle que nous voyons dans Ville-Hardoüin, dans Joinville, & dans les romanciers du même temps. C'étoit, ce semble, à cette langue qu'il falloit appliquer l'art de la grammaire: choisir les mots les plus propres, & les frases les plus naturelles, fixer les infléxions, & donner des regles de construction & d'ortographe. Les Italiens le firent; & dès la fin du même siécle, il y eut des Florentins, qui s'appliquerent à bien écrire en leur langue vulgaire, comme Brunetto Latini, Jean Villani, & le poëte Dante. Pour notre langue, elle ne s'est épurée que par le temps: & ce n'a été que plus de quatre cens ans après l'institution des Universitez, que l'on a commencé à y travailler par ordre public, dans l'académie françoise. Il est vrai que le latin étoit

encore très-néceſſaire pour la lecture des bons livres & pour l'exercice de la religion ; & ceux qui étudioient alors, étoient tous eccleſiaſtiques. Le latin étoit néceſſaire pour les affaires & pour les actes publics ; il l'étoit pour les voyages, & on appelloit les interprêtes, Latiniers. Il étoit donc impoſſible de ſe paſſer du latin : mais il étoit impoſſible auſſi d'en rétablir l'ancienne pureté, par la rareté des livres, & par les autres raiſons que j'ai marquées. Il fallut ſe contenter de le parler & de l'écrire groſſiérement. On ne fit point de difficulté d'y mêler pluſieurs mots barbares, & de ſuivre la fraſe des langues vulgaires : on ſe contenta d'obſerver les cas, les nombres, les genres, les conjugaiſons, & les principales regles de la ſyntaxe. C'eſt à quoi l'on réduiſit l'étude de la grammaire, conſidérant le reſte comme une curioſité inutile, puiſqu'on ne parle que pour ſe faire entendre, & qu'un latin plus élégant eût été plus difficilement entendu. Ainſi ſe forma ce latin barbare qui a été ſi longtems en

usage dans le palais, dont on a peine à se défaire dans les écoles : & que l'on parle encore en Allemagne & en Pologne pour le commerce des voyages. De-là vint la nécessité des gloses & des commentaires, pour expliquer les livres anciens, écrits purement.

La poëtique se réduisoit à sçavoir la mesure des vers latins, & à la quantité des sillabes ; car ils n'alloient pas jusques à distinguer les caracteres des ouvrages & la difference des stiles. On le voit par les poëmes de Guntherus & de Guillaume le Breton : qui ne sont que de simples histoires, d'un stile aussi plat & d'un latin aussi grossier, que celui dont on écrivoit en prose. A la contrainte de la quantité & des césures, ils ajoutoient celle des rimes, qui firent les vers léonins ; & souvent même négligeans la quantité, ils se contentoient de faire en latin de simples rimes comme en françois, & c'est ce qu'on appella des proses. Voilà toute la poësie des hommes sérieux. Pour la poësie vulgaire, qui commen-

çoit à regner dès le douziéme siécle, comme on voit par tant de romans & tant de chansons, elle devint bientôt le partage des débauchez & des libertins, tels qu'étoient pour la plûpart les Troubadours Provençaux & les autres poëtes de ce temps-là, qui couroient par les cours des princes. Cependant il faut avouer qu'il se trouvoit entr'eux des gens d'esprit, & qui pour le temps avoient de la politesse; mais leurs ouvrages sont pleins de sales amours & de fictions extravagantes. Depuis ce temps on alla toujours séparant de plus en plus l'agrément du discours d'avec le raisonnement & les études solides; & c'est ce qui fit négliger la réthorique dans les écoles; car on n'y cherchoit ni à plaire, ni à émouvoir les passions.

On s'attacha principalement à la philosophie, & on crut qu'elle n'avoit besoin d'aucun ornement de langage, ni d'aucune figure de discours. Ainsi à force de la vouloir rendre solide & méthodique, on la rendit extrêmement séche & ennuyeuse: ne

confidérant pas que le difcours naturel & figuré, épargne beaucoup de paroles, & foulage fort la mémoire, par les images vives qu'il imprime dans l'efprit. Cependant comme il n'y a point d'étude fans curiofité & fans émulation, nos favans firent la même chofe que les Arabes, foit à leur imitation, foit par le même principe; & chargerent leur philofophie d'une infinité de queftions plus fubtiles que folides, s'éloignant extrêmement de l'idée des anciens Grecs.

La logique de Socrate que nous voyons dans Platon & dans Xénophon, étoit l'art de chercher férieufement la vérité, & il le nommoit dialectique, parce que cette recherche ne fe peut bien faire qu'en converfation particuliere entre deux hommes attentifs à bien raifonner. Cet art confiftoit donc à répondre jufte fur chaque queftion, à faire des divifions exactes, à bien définir les mots & les chofes,& à pefer attentivement chaque conféquence avant que de l'accorder : fans fe preffer, fans craindre de revenir fur fes pas, & d'a-

vouer ses erreurs; sans vouloir qu'une proposition fût vraie plutôt que l'autre. Ainsi dans cette logique il entroit de la morale. Il y entroit aussi de l'éloquence. Car comme les hommes sont d'ordinaire passionnés ou prévenus de quelque erreur, il faut commencer par calmer leurs passions & lever leurs préjugez, avant que de leur proposer la vérité, qui sans cette préparation ne feroit que les choquer. Or cette méthode demande une discrétion & une adresse merveilleuse, pour s'accommoder à la variété infinie des esprits & de leurs maladies : & c'est ce que nous admirons dans Platon. C'est sur ce fondement, qu'Aristote met la dialectique en paralléle avec la réthorique, & dit que l'une & l'autre a le même but, qui est de persuader par le discours. La dialectique emploie des raisons plus solides & plus convaincantes : parce qu'en conversation particuliere, on connoît mieux la disposition de celui à qui l'on parle, & l'on a le loisir de lui faire faire tout le chemin qui est nécessaire pour le conduire jusqu'à la

Arist. rethor. 1.

connoissance de la vérité. Au lieu que la réthorique, qui est l'art des discours publics, est obligée de se servir des préjugez de ses auditeurs; & d'appuyer ses raisonnemens sur les principes dont ils conviennent, parce qu'il est impossible de leur en faire changer, en parlant peu de temps, & à une grande assemblée; c'est ce qui a fait dire à Aristote, que la réthorique n'use que d'enthymêmes; c'est-à-dire, de raisonnemens, dont l'auditeur a déja une partie dans son esprit, & qu'il n'est pas nécessaire de développer. Telle étoit la dialectique chez les Grecs; l'art de trouver la vérité autant qu'il est possible naturellement.

1. Rethor. c. 2.

Nos philosophes semblent n'avoir consideré que les vérités en elles-mêmes, & l'ordre qu'elles ont entre elles indépendamment de nous. Il est vrai que l'on en a toujours usé ainsi dans les mathématiques, parce que leur objet n'émeut point en nous de passions. Personne ne s'interresse à faire passer pour droite une ligne courbe, ni à élargir un angle aigu. Mais comme la logique est l'instru-

ment de toutes les ſciences, & principalement de la morale, elle doit comprendre ce qui eſt néceſſaire pour faire entrer dans les eſprits toutes ſortes de véritez, & plus celles où nos paſſions réſiſtent, que les autres. Cependant il ne paroît pas que nos philoſophes ayent eu aſſez d'égard aux diſpoſitions de leurs diſciples. Ils ont appliqué à toutes ſortes de ſujets la méthode ſéche des géométres : & comme les premiers avoient à faire à des diſciples fort groſſiers, car on ſçait quelle étoit la politeſſe en France il y a 500. ans ; ils prirent grand ſoin de ſéparer toutes leurs propoſitions, de mettre tous leurs argumens en forme, & de diſtinguer toujours la concluſion, les preuves & les objections : en ſorte qu'il fût impoſſible, même aux plus ſtupides, de s'y tromper. Ils croyoient abreger beaucoup en retranchant tous les ornemens du diſcours, & toutes les figures de réthorique ; mais peut-être ne conſidéroient-ils pas, que ces figures qui rendent le diſcours vif & animé, ne ſont que des ſuites natu-

relles de l'effort que nous faiſons pour perſuader les autres. D'ailleurs ces figures abregent fort le diſcours : ſouvent on écarte une objection d'un ſeul mot : ſouvent on prouve mieux par un tour délicat, que par un argument en forme : & toujours on évite les répétitions ennuyeuſes des termes de l'art. Que l'on en faſſe l'expérience, une page de diſcours ſcolaſtique ſe réduira au quart, ſi on le change en un diſcours ordinaire & naturel : & toutefois ceux qui y ſont accoutumez croyent que les diſcours figurez ne contiennent que des paroles, & ne reconnoiſſent plus les raiſonnemens, s'ils ne ſont diſtinguez par articles, & intitulez. Je ſçai bien qu'il eſt quelquefois néceſſaire d'argumenter en forme, ou d'uſer des termes de l'art, & nommer la majeure ou la mineure ; pour mettre en évidence une raiſon importante, ou pour démêler un ſophiſme : mais il ne s'enſuit pas qu'il faille en uſer toujours ainſi. On ne s'exprime pas ordinairement par des formules, ſous prétexte qu'elles ſont néceſſaires dans les contrats & dans

les sermens : il faut laisser quelque chose à faire au disciple, & ne lui pas faire l'injure de croire qu'il ne puisse reconnoître une raison, si on ne la lui montre au doigt.

L'étude de la philosophie consistoit principalement à étudier Aristote, que les professeurs lisoient & interprêtoient publiquement : mais comme la plûpart des commentateurs se donnent carriére sur les commencemens des ouvrages, avec le temps on traita fort au long tous les préliminaires de la logique. Des catégories d'Aristote, qui ne sont qu'une explication succinte de tous les termes simples, qui peuvent entrer dans les propositions, ils en ont fait un traité fort étendu, & y ont mêlé beaucoup de métaphysique, & même de théologie. Car à l'occasion de la relation, il y en a qui entrent bien avant dans le mystere de la Trinité. Ils ont encore commenté fort au long l'introduction de Porphyre, d'où est venu le fameux traité des universels. On y a ajouté les questions sur le nom & l'essence de la logique même,

ſi c'eſt un art ou une ſcience : & on s'eſt ſi fort étendu ſur ces préfaces, que l'on a été contraint de traiter ſuccintement les regles des ſyllogiſmes, & tout le reſte de ce qui fait le principal corps de la logique d'Ariſtote.

On a fait à peu près de même dans la morale. On s'eſt étendu ſur les queſtions générales de la fin, du ſouverain bien, de la liberté ; en ſorte que l'on a manqué de temps, pour traiter les vertus en détail, & donner des regles particulieres pour la conduite de la vie, qui ſemble toutefois être le but de la morale. C'eſt en quoi Ariſtote devoit être de grand uſage ; car il a parfaitement bien connu les mœurs des hommes ; & s'il n'a pas toujours eu des vûës auſſi hautes que Platon, il a raiſonné d'une maniere plus conforme au commerce de la vie, & à ce qui peut humainement ſe pratiquer. Mais après tout, c'eſt peu pour des Chrétiens, qui doivent avoir appris dès l'enfance une doctrine infiniment au-deſſus de celle de Platon même.

DE toutes les sciences, la physique étoit la plus imparfaite, dans le temps où les universitez se formerent. On l'emprunta toute entiere des Arabes : & au lieu de la fonder sur l'expérience, & de commencer par se bien assurer de ce que les choses sont en effet, on la fonda sur l'autorité d'Aristote & de ses commentateurs, & sur des raisonnemens généraux. Et véritablement il n'étoit pas facile aux savans de ce temps-là de faire des expériences. Ils étoient tous moines ou clercs enfermez dans des monasteres & dans des colleges: pauvres la plûpart, ou par leur profession, ou par leur fortune. Les arts étoient fort déchûs, on avoit perdu quantité d'inventions ; & on en avoit peu trouvé ; les artisans étoient encore serfs pour la plûpart, & dans un grand mépris ; il étoit difficile de croire qu'il y eût rien à apprendre d'eux. Quoi qu'il en soit, les esprits n'étoient point tournez à s'assurer des faits & à consulter l'expérience. On s'en rapportoit à l'autorité des livres, & on tenoit pour constant tout ce qu'ils disoient des

X. Physique ou medecine.

effets de la nature & de leurs causes. Bien loin de se défier de ce qui étoit extraordinaire, le plus merveilleux sembloit toujours le plus beau. De-là vint la créance d'une infinité de fables, dont le monde est encore infecté, quoique l'on travaille tous les jours à l'en détromper : tant de vertus occultes, tant de sympathies & d'antipathies, tant de propriétez imaginaires de plantes ou d'animaux. C'est aussi ce qui augmenta le crédit de la magie & de l'astrologie, qui n'étoit déja que trop grand. On supposa la doctrine des influences des astres, comme une vérité incontestable : & les gens de bien s'estimerent assez heureux de prouver qu'elles ne pouvoient agir sur les volontez libres : leur abandonnant le reste de la nature, même les organes du corps humain. On crut qu'il pouvoit y avoir une magie naturelle, & on attribua à la surnaturelle, c'est-à-dire au pouvoir des esprits malins, tout ce dont on ne connoissoit pas la cause. Car étant certain par la religion qu'il y a de tels esprits, & que Dieu leur per-

V. S. Tho. 1. 2. q. 9. art. 5. ad. 1. & 3.

met quelquefois de tromper les hommes, rien n'est plus commode pour couvrir l'ignorance, que de leur attribuer ce dont on ne peut rendre raison. Ainsi les fictions des poëtes de ce temps-là, étoient beaucoup moins absurdes, qu'elles nous paroissent. Il étoit vrai-semblable, même aux savans, qu'il y eût eu souvent, & qu'il y eût encore en divers endroits du monde, des devins ou des enchanteurs: & que la nature produisît des dragons volans & des monstres de diverses sortes. Cette créance des fables dans l'histoire naturelle, apporta quantité de pratiques superstitieuses; particulierement dans la medecine, où l'on aime toujours mieux faire quelque chose d'inutile, que d'omettre ce qui peut être utile. Ce que l'on appelloit donc étudier la physique, & l'on y comprenoit la medecine, c'étoit lire des livres, & raisonner: comme s'il n'y eût point eu d'animaux pour faire des anatomies, ni de plantes ou de minéraux pour en éprouver les effets; comme si les hommes n'eussent point eu l'usage des sens

pour reconnoître la vérité de ce que les autres avoient dit. En un mot, comme si la nature n'eût plus été au monde pour la consulter elle-même. Ce fut à peu près ainsi que les arts & la medecine furent traitez dans les universitez.

XI. Droit civil & canonique.

ON suivit la même méthode pour le droit. Comme l'ignorance du latin & de l'histoire empêchoit d'entendre les textes, on s'en rapporta aux sommaires & aux gloses, de ceux qui passoient pour les mieux entendre : & qui n'ayant pas eux-mêmes le secours des autres livres, ne faisoient qu'expliquer un endroit du digeste ou du decret, par un autre ; les conférant le plus exactement qu'ils pouvoient. Les fautes de ces maîtres tromperent aisément les disciples, & quelques-uns abuserent de leur crédulité, en mêlant à leurs gloses des étymologies ridicules & des fables absurdes. Soit qu'ils ne comprissent pas que l'on ne peut pratiquer les loix, si on ne les entend, soit qu'ils désesperassent de les entendre mieux, leur plus grande application fut à les réduire en prati-

V. glos. in c. 1. extra de summa trin. verb. diabolus. Item in instit. de jure nat. &c. §. 4. 5. 6.

que, à traiter des queſtions ſur les conſéquences qu'ils tiroient des textes, à donner des conſeils & des déciſions. Mais quand on voulut appliquer à nos affaires ce droit romain ſi mal entendu & ſi éloigné de nos mœurs, & conſerver en même temps nos coutumes, qu'il étoit impoſſible de changer, les regles de la juſtice devinrent beaucoup plus incertaines que devant. Toute la juriſprudence ſe réduiſit en diſputes d'écoles & en opinions de docteurs, qui n'ayant pas aſſez creuſé les principes de la morale & de l'équité naturelle, cherchoient quelquefois leurs interêts particuliers. Ceux mêmes qui cherchoient la juſtice, ne ſçavoient pas d'autres moyens de la procurer, que des remedes particuliers contre l'injuſtice : ce qui leur fit inventer tant de nouvelles clauſes pour les contrats, & tant de formalitez pour les jugemens. Ils ne travailloient non plus que les medecins, qu'à guérir les maux préſens, ſans ſonger à les prévenir & en arrêter les ſources ; ou plutôt ils ne le pouvoient pas. Car

pour ôter les causes générales des procès & de l'injustice ; il faut que la puissance souveraine s'en mêle, qu'il y ait des loix certaines & connuës de tout le monde, & des officiers publics bien autorisez. Il faut ôter aux particuliers plusieurs moyens de s'enrichir & de se ruiner, & les réduire autant qu'il est possible à la vie la plus simple & la plus naturelle : comme nous voyons dans cette loi, que Dieu même donna à son peuple, & qui le rendit si heureux, tant qu'il l'observa. Mais alors l'Europe étoit si divisée, & les princes si peu puissans, ou si peu éclairez, que l'on ne songeoit pas à faire de telles loix.

XII. Théologie. ON étudioit la théologie plus purement ; & nous voyons dans tous les temps une protection sensible de Dieu sur son église, pour y conserver la saine doctrine. Mais quoique la doctrine fût la même que dans les siécles précedens, la maniere d'enseigner étoit differente. Les peres de l'église étant la plûpart des évêques fort occupez, n'écrivoient guére que par

néceſſité, pour défendre la religion par des combats ſérieux contre les hérétiques & contre les payens, & ne traitoient que des queſtions qui étoient effectivement propoſées. Une bonne partie de leurs ouvrages, ſont les ſermons qu'ils faiſoient au peuple, en expliquant l'écriture ſainte. Les docteurs des univerſitez, occupez à étudier & à enſeigner, ſéparérent même toutes les parties des études eccléſiaſtiques. Les uns s'attacherent à l'explication de l'écriture qu'ils appellerent théologie poſitive : d'autres aux myſteres & aux vérités ſpéculatives, ce qui a conſervé le nom général de ſcolaſtique : d'autres à la morale & à la déciſion des cas de conſcience. Ayant donc pour but d'enſeigner dans les écoles, ils s'appliquerent à traiter le plus de queſtions qu'ils pûrent, & à les ranger avec méthode. Ils crurent que pour exercer leurs diſciples & les préparer aux diſputes ſérieuſes contre les ennemis de la foi, il falloit examiner toutes les ſubtilitez que la raiſon humaine pouvoit fournir ſur ces matieres, & prévenir toutes les

Perron. Euchar. liv. 3. ch. 10.

objections des esprits curieux & inquiets. Ils en avoient le loisir, & en trouvoient les moyens dans la dialectique & la métaphysique d'Aristote, avec les commentaires des Arabes. Ainsi ils firent, à peu près, ce que l'on suit dans les sales d'escrime & dans les académies de manége, où pour donner aux jeunes gens de la force & de l'adresse, on leur apprend bien des choses, qui sont rarement d'usage dans les vrais combats. En expliquant le Maître des sentences dont le livre étoit regardé comme le corps de la théologie scolastique, on formoit tous les jours de nouvelles questions sur celles qu'il avoit proposées : & depuis on a fait de même sur la somme de saint Thomas. Mais il faut avouer que cette application à former & à résoudre des questions, & en général à exercer le pur raisonnement, a diminué pendant longtems l'application aux études positives, qui consistent plus en lecture & en critique : comme le sens littéral de l'écriture, les sentimens des Peres & les faits de l'histoire ecclésiastique. Il est vrai que

ces études étoient très-difficiles par la rareté des livres, & le peu de connoissance des langues antiques. Il n'y avoit que les grandes bibliothéques où l'on pût trouver une bible avec la glose ordinaire complette. Un particulier étoit riche quand il avoit le decret de Gratien, & la plûpart ne connoissoient les peres que par ce recueil.

XIII. Renouvellement des humanitez.

TELLES étoient à peu près les études en France & dans l'Europe, quand on recommença de s'appliquer aux humanitez, je veux dire principalement à la grammaire & à l'histoire. On peut compter ce renouvellement depuis l'an 1450. & la prise de Constantinople, qui fit que tant de savans Grecs se retirerent en Italie avec leurs livres. Car bien que Petrarque & Bocace eussent relevé ces sortes d'études dès le siécle précedent, ils n'avoient encore guére avancé. Mais en Grece les études s'étoient assez bien conservées. Le seul commentaire d'Eustathe sur Homere, montre que jusques aux derniers siécles, il y étoit resté une infinité de livres & des hom-

mes d'une grande érudition. Ainsi depuis le milieu du quinziéme siécle on vit tout d'un coup paroître une foule de savans, premierement en Italie, puis en France, & dans le reste de l'Europe à proportion; qui s'appliquerent avec une ardeur incroyable à lire tous les livres des anciens qu'ils purent trouver, à écrire en latin le plus purement qu'il étoit possible, & à traduire les auteurs Grecs. L'art de l'imprimerie qui fut trouvé en même-temps, leur fut d'un très-grand secours pour avoir aisément des livres, & les avoir corrects. Aussi plusieurs s'appliquerent ensuite à faire d'excellentes éditions de tous les bons auteurs sur les meilleurs manuscrits, recherchant les plus anciens, & en comparant plusieurs ensemble. D'autres ont fait des dictionnaires & des grammaires très-exactes: d'autres des commentaires sur les auteurs difficiles: d'autres des traités de tout ce qui peut servir à les entendre, comme leurs fables, leur religion, leur gouvernement, leur milice, & jusques aux moindres particularitez de leurs mœurs, leurs habits, leurs repas,

leurs divertiſſemens. Enſorte qu'ils ont fait tous les travaux néceſſaires, pour nous faire entendre, autant qu'il eſt poſſible après un ſi long intervalle, tout ce qui reſte de livres antiques, grecs ou latins.

Mais quelques-uns ſe ſont trop arrêtez à ces études, qui ne ſont que des inſtrumens pour d'autres études plus ſérieuſes. Car il y a eu des curieux qui ont paſſé leur vie à étudier le latin & le grec, & à lire tous les auteurs ſeulement pour la langue : où même à entendre les auteurs & en expliquer les paſſages difficiles ; ſans aller plus loin ni en faire aucun uſage. Il y en a qui ſe ſont arrêtez à la mythologie, & aux autres antiquitez que j'ai marquées : qui ont recherché des inſcriptions, des médailles & tout ce qui pouvoit éclaircir les auteurs, ſe bornant au plaiſir que donnent ces curioſitez. Quelques-uns, paſſant plus avant, ont étudié ſur les anciens les regles des beaux arts, comme l'éloquence & la poëſie, ſans toutefois les pratiquer : d'où vient que nous avons tant de traitez modernes

de poëtique & de rethorique, quoiqu'il y ait eu si peu de véritables poëtes & de véritables orateurs: & tant de traitez de politiques faits par des particuliers qui n'ont jamais eu de part aux affaires. Enfin l'application à lire les livres des anciens, a produit en plusieurs un respect si aveugle, qu'ils ont suivi leurs erreurs plutôt que de se donner la liberté d'en juger. Ainsi l'on a crû que la nature étoit telle que Pline l'a décrite, & qu'elle ne pouvoit agir que suivant les principes d'Aristote. Le pis est, que plusieurs ont trop admiré leur morale, & n'ont pas vû combien elle est au-dessous de la religion qu'ils avoient apprise dès le berceau. D'autres, quoi qu'en petit nombre, ont donné dans l'excès opposé, & ont affecté de contredire les anciens & de s'éloigner de leurs principes. Mais entre ceux qui les ont admirez, le défaut le plus ordinaire a été la mauvaise imitation. On a crû que pour écrire comme eux, il falloit écrire en leur langue; sans considérer que les Romains écrivoient en latin & non

pas en grec ; & que les Grecs écrivoient en grec, & non pas en égyptien ou en syriaque. On s'est piqué de faire de bons vers en latin, & même on en a fait en grec, au hasard de n'être entendus de personne : & ceux qui, comme Ronsard & ses sectateurs, ont commencé à en faire de françois après la lecture des anciens, les ont remplis de leurs mots, de leurs phrases poëtiques, de leurs fables, de leur religion, sans se mettre en peine si de telles poësies pourroient plaire à ceux qui n'auroient point étudié : il suffisoit qu'elles fissent admirer la profonde érudition des auteurs. On a imité de même les orateurs : on a harangué en latin, & on a farci des discours françois de passages latins. En un mot, on a crû que se servir des anciens, c'étoit les sçavoir par cœur, parler des choses dont ils ont parlé, & redire leurs propres paroles : au lieu, que pour les bien imiter, il falloit choisir les sujets qui nous conviennent, comme ils se sont appliquez à ceux qui leur convenoient ; les traiter comme eux d'une maniere so-

lide & agréable ; & les expliquer aussi bien en notre langue, qu'ils les expliquoient en la leur.

Cette nouvelle espece d'étude excita une maniere de guerre entre les savans. Les humanistes charmez de la beauté des auteurs antiques, & entêtez de leurs nouvelles découvertes, méprisoient le commun des docteurs qui suivoient la tradition des écoles, négligeant le style pour s'attacher aux choses, & préférant l'utile à l'agréable. Les docteurs de leur côté, je dis les théologiens & les canonistes, regardoient ces nouveaux savans comme des grammairiens & des poëtes, qui s'amusoient à des jeux d'enfans & à de vaines curiositez. Mais les humanistes se faisoient écouter, parce qu'ils écrivoient poliment, & qu'ils avoient appris par la lecture des anciens, à railler de bonne grace. L'hérésie de Luther, qui s'éleva peu de temps après, échauffa ces querelles, & les rendit plus sérieuses. Luther vouloit réformer les études aussi bien que la religion. Il ne falloit ni philosophie, ni sciences prophanes. Il fal-

V. Epist. obscur. viror. Erasm.

loit brûler Platon, Ariſtote, Ciceron, & tous les livres des anciens, pour n'étudier que l'écriture, & donner tout le reſte du temps au travail des mains. C'eſt ainſi que, pouſſant tout à l'excès, il rendoit odieuſes les plus ſaintes maximes de l'antiquité. La réſiſtance qu'il trouva dans les docteurs de théologie, & les cenſures de la faculté de Paris & des autres univerſitez, le rendirent leur ennemi irréconciliable. Il les traita avec le dernier mépris, & Mélancton ſon fidéle diſciple employa tout ſon eſprit & toutes ſes belles lettres, pour les tourner en ridicule. Mais les prétendus réformateurs ne durerent pas longtemps dans cette premiere ſéverité contre les études prophanes. Ils furent bien-tôt les plus ardens à étudier les humanitez, voyant que l'éloquence & l'opinion d'une érudition ſinguliere leur attiroit grand nombre de ſectateurs. Ils regarderent ces études comme des moyens néceſſaires à la réformation de l'Egliſe; & voulurent faire paſſer le renouvellement des lettres pour le premier ſigne que

Epiſt. ad nob. Genn. an. 1520.

Hiſt. Eccleſ. de Beze, comm.

Dieu eût donné de sa volonté sur ce point. Il sembloit, à les entendre, que cette connoissance des langues & de l'histoire, qu'ils acqueroient par un travail assidu, fût une marque assûrée d'une mission extraordinaire ; & se faisant admirer des ignorans, ils leur persuadoient aisément que les docteurs catholiques ne sçavoient non plus la religion que les belles lettres. Mais ils n'eurent pas longtems ce foible avantage. Les catholiques les combattirent bien-tôt par leurs propres armes, & se servirent très-utilement contr'eux de la connoissance des langues originales & des auteurs anciens, suivant leurs propres éditions. On a donc recommencé à étudier les peres grecs & latins, trop peu connus dans les siécles précédens : on a étudié l'histoire ecclésiastique, les conciles, les anciens canons ; on a remonté jusques à l'origine de la tradition, & on a puisé la doctrine dans les sources. Le sens littéral de l'écriture a été recherché par le secours des langues & de la critique. Je sçai bien que plusieurs

même des catholiques, ont poussé ces recherches à de vaines curiositez; & que plusieurs aussi sont demeurez trop attachez à l'ancien style des écoles : tant il est difficile aux hommes de se tenir dans une juste médiocrité.

Le langage de la philosophie scolastique qui nous est venuë des Arabes, n'est digne par lui-même d'aucun respect particulier. Il en est comme de l'architecture de nos anciennes églises. Cette architecture que nous nommons gothique, & qui est effectivement arabesque, n'en est ni plus vénérable, ni plus sainte, pour avoir été appliquée à des usages saints, dans les temps où l'on n'en connoissoit pas de meilleure. Ce seroit une délicatesse ridicule, de ne vouloir pas entrer dans les églises qui sont bâties de la sorte : mais ce seroit un aussi vain scrupule, de n'oser en bâtir d'une meilleure architecture. C'est par hasard que ces idées se trouvent en nous jointes à celles de la religion : & il faut sçavoir distinguer ce qui vient des mœurs & de l'institution des

hommes, d'avec ce que les choses sont en elles-mêmes.

Si d'un côté le renouvellement des humanitez a rendu nos études plus solides & plus agréables qu'auparavant; il les a renduës d'ailleurs plus difficiles. Car on a plutôt augmenté que changé, & l'on a voulu tout conserver. Ainsi s'est formé peu à peu & par une longue tradition, ce cours d'études qui est en usage dans les écoles publiques. D'abord la grammaire avec la langue latine, la poëtique, c'est-à-dire, la structure des vers latins, la réthorique & par occasion l'histoire & la géographie, puis la philosophie, & ensuite la théologie, le droit ou la medecine suivant les différentes professions. Je laisse à ceux qui y ont passé, à juger si dans les écoles on n'enseigne rien que d'utile, & si on y enseigne tout ce qui est nécessaire. Mon dessein, comme j'ai dit d'abord, n'est que de parler des études domestiques. C'est pourquoi j'ai crû qu'il me seroit permis de mettre à part l'autorité de la coutume, pour raisonner librement sur la matie-

re des études, comme les philosophes les plus soûmis aux loix de leur païs, ne laissent pas de raisonner sur la politique. Je parlerai des études en général, quoique mon principal dessein, soit de me réduire à celles qui sont le plus à l'usage des jeunes gens que l'on instruit en particulier: & je proposerai simplement mes réfléxions fondées sur l'experience.

XIV. Seconde partie. Du choix des Etudes.

IL me semble qu'il faut premierement examiner ce que c'est que l'étude, & quel but on se doit proposer en étudiant. Amasser beaucoup de connoissances, même avec un grand travail, & se distinguer du commun en sçachant ce que les autres ne sçavent point; tout cela ne suffit pas pour dire que l'on étudie: autrement ce seroit étudier, que de conter toutes les lettres d'un livre, ou toutes les feüilles d'un arbre; puisque ce seroit une occupation fort pénible qui se termineroit à une connoissance fort singuliere. Mais pourquoi cette application seroit-elle ridicule, sinon, parce qu'elle ne seroit ni utile, ni agréable?

Il faut donc, que ce que l'on doit nommer étude, ait pour but au moins le plaisir de la connoissance. Encore le plaisir ne suffit pas, pour justifier les études qui nuisent à de meilleures études, ou à d'autres occupations plus utiles. On auroit pitié d'un malade qui ne chercheroit qu'à s'habiller proprement, & manger tout ce qui flateroit son goût, au lieu de s'appliquer sérieusement à se guérir. On se mocqueroit d'un jeune artisan, qui pendant son apprentissage s'amuseroit à dessigner ou à joüer des instrumens, au lieu d'apprendre son métier. Il auroit beau dire qu'il y prend plaisir, & que la peinture & la musique, sont des arts plus nobles que la menuiserie, ou la serrurerie. Laissez tout cela, lui diroit-on, aux musiciens & aux peintres, le temps que vous donneriez à leur métier, vous empêcheroit d'apprendre le vôtre. Tout ce que l'on peut vous permettre, c'est de vous y divertir les jours de fêtes, au lieu de faire la débauche. On pourroit en dire de même à la plûpart des jeunes gens. Votre édu-

cation doit être l'apprentiſſage de votre vie : vous devez y apprendre à devenir honnête homme, & habile homme ſelon la profeſſion que vous embraſſerez : appliquez-vous uniquement à ce qui vous peut rendre tel. Mais la grammaire, la poëtique, la logique me divertiſſent : je trouve un grand plaiſir à ſçavoir pluſieurs langues, à tirer des étymologies, & faire differentes réflexions ſur le langage des hommes : j'aime à juger des ſtyles, & à examiner les regles de la poëſie : j'aime ces doctes ſpéculations ſur la nature du raiſonnement, & ces énumérations exactes de tous ceux qui peuvent former une concluſion. Vous avez raiſon : toutes ces connoiſſances ſont agréables : elles ſont même fort honnêtes, & vous peuvent ſervir juſques à un certain point. Mais prenez garde que le plaiſir ne vous emporte, & que vous n'y donniez trop de temps. La phyſique a encore de grands charmes. Si vous vous abandonnez aux mathématiques, vous en avez pour votre vie. Il y a

des gens qui la trouvent trop courte pour l'étude de l'hiſtoire : & il y en a qui la paſſent à de pures curioſitez de voyages ; d'intelligence dans les beaux arts, comme la peinture & la muſique ; de recherches de choſes rares. Cependant, quand apprendrez-vous à vivre, & quand vous inſtruirez-vous des choſes particulieres à votre profeſſion ? Il faut retrancher ces plaiſirs, ſi vous ne ſçavez pas les modérer ; & ſi vous y pouvez garder une meſure raiſonnable, à la bonne heure : donnez-y le temps que les autres donnent à la bonne chere, au jeu, & à des viſites inutiles. Mais ayez ſoin toutefois de garder du temps pour exercer votre corps, & pour relâcher entierement votre eſprit ; car la ſanté & la liberté d'eſprit eſt préférable à toute la curioſité. Outre le plaiſir, il y a encore une grande tentation à éviter ; c'eſt celle de la vanité. Combien y a-t'il d'études que l'on ne fait que pour paroître, pour ſe diſtinguer, pour étonner les ignorans ? Le moyen de les reconnoî-

tre, eſt de penſer à ce que l'on étudieroit, ſi l'on devoit vivre en ſolitude, & ne parler jamais à perſonne.

On ne doit donc nommer étude, que l'application aux connoiſſances qui ſont utiles dans la vie. Il y en a de deux ſortes : les unes ſont utiles pour agir & pour s'acquitter dignement des devoirs communs à tous les hommes, ou de ceux qui ſont propres à chaque profeſſion ; les autres ſont utiles pour s'occuper honnêtement dans le repos, & profiter du loiſir, évitant l'oiſiveté & la débauche. Le premier but doit être l'action de l'homme comme homme, dont la perfection eſt la vertu morale : enſuite on le regarde comme membre de la ſociété civile. Il eſt encore très-important de bien employer les intervalles de l'action. Toutes les actions des hommes ne tendent qu'au repos & au loiſir ; & cet état eſt le plus dangereux pour ceux qui ne ſçavent en bien uſer. Mais ceux qui en profitent, acquierent les connoiſſances qui peu-

V. Ariſt. polit. liv. 8. c. 5.

vent servir à conduire, & leurs actions & celles des autres; & goûtent en les acquerant, les plaisirs les plus purs de cette vie. Ainsi comme par le travail du corps, on se procure la nourriture, que le corps reçoit avec plaisir, & qui lui redonne des forces, pour travailler de nouveau : de même par les affaires & par les actions de la vie, on se procure le repos, où l'on apprend à se conduire dans les actions suivantes : & on l'apprend avec plaisir. La providence a tellement disposé le corps des enfans, que lorsqu'ils ne sont point encore capables de travail, ils demandent une grande quantité de nourriture qui les fait croître & les fortifie. Il en est de même de l'ame : il n'y a point d'âge où l'on apprenne si facilement, & où l'on desire tant d'apprendre, que la premiere jeunesse encore incapable d'agir ; au lieu que la vieillesse qui n'en est plus capable, est très-capable d'instruire, & y a grande inclination. En sorte, qu'il n'y a aucun état de la vie qui ne soit

fort utile, si l'on sçait répondre aux intentions du créateur.

La jeunesse est donc un temps fort précieux : jamais la curiosité ni la docilité ne sont si grandes : Les enfans veulent tout sçavoir, tous les objets leur sont nouveaux, & ils les regardent avec attention & admiration ; ils font sans cesse des questions, ils veulent essayer de tout, & imiter tout ce qu'ils voyent faire. D'ailleurs, ils sont crédules & simples ; ils prennent les paroles pour ce qu'elles signifient, jusques à ce qu'ils ayent appris à se défier, en éprouvant que l'on ment, & que l'on trompe. Ils prennent telle impression que l'on veut, n'ayant encore ni expérience, ni raisonnement qui y résiste : jamais la mémoire n'est plus facile ni plus sûre ; & selon qu'en cet âge on s'accoutume à penser à certaines choses, plutôt qu'à d'autres, on s'y applique dans tout le reste de sa vie avec plus de facilité & de plaisir. Il est évident que Dieu a donné toutes ces qualitez aux enfans, afin qu'ils puf-

sent apprendre ce qui leur doit servir dans le reste de la vie : & il est de la même providence, de ne leur avoir pas donné ces qualitez en vain : mais de leur avoir donné en même-temps la capacité de retenir tout ce qui leur est nécessaire, & les moyens extérieurs de l'apprendre. C'est la faute de ceux qui nous ont instruit, & la nôtre ensuite, s'il nous manque quelqu'une de ces connoissances nécessaires : de-là vient que l'ignorance de nos devoirs nous rend coupables. Or, la capacité que nous avons de connoître & de retenir, n'est pas petite ; & il n'y a point d'homme si peu instruit & d'un esprit si grossier, pourvû qu'il ne soit pas tout-à-fait stupide, qui n'ait une quantité prodigieuse de connoissances. Prenez un païsan qui ne sçait point lire, & qui n'a point appris de métier : il sçait comment se font les choses les plus nécessaires pour la vie, quel en est le prix, quels sont les moyens de les avoir : il connoît les arbres & les plantes de son terroir, la qualité des terres,

les differentes façons qu'elles demandent, & les saisons du travail; la chasse ou la pêche selon le païs, & une infinité de choses semblables, utiles & solides, ignorées pour l'ordinaire de ceux que l'on appelle savans. Les ignorans ne sont donc pas des gens qui ne pensent à rien, & qui n'ayent rien dans la mémoire; ils y ont moins de choses, & pensent souvent aux mêmes, sans ordre & sans suite: ou bien ils pensent à quantité de choses, mais petites, basses, vulgaires, & inutiles. Les premiers sont plus grossiers, ceux-ci plus legers. Les savans, au contraire, & les habiles gens, ne sont pas toujours des gens qui ayent le cerveau mieux disposé que les autres; ils l'exercent plus, ils pensent à plus d'objets, plus grands, plus nobles, plus utiles.

Mais quelque grande que soit, même dans les naturels les plus heureux, cette capacité d'apprendre & de retenir, il est clair qu'elle est bornée; puisqu'elle dépend, du moins en partie, du corps & de la

diſpoſition du cerveau, & que l'ame même eſt une créature dont la vertu eſt finie. D'ailleurs, la vie eſt courte ; la plus grande partie s'employe aux beſoins du corps, & le reſte nous eſt plus donné pour agir, que pour apprendre. Enfin, ſans parler de ce qui eſt au-deſſus de notre portée, il ne faut pas croire qu'aucun homme en particulier, puiſſe ſçavoir tout ce qui eſt de la portée de l'eſprit humain. Quiconque aura la vanité d'y prétendre, laiſſera quantité de connoiſſances utiles, pour ſe charger de quantité de ſuperfluës, & dans celles-là même, il trouvera toujours des païs qui lui ſeront inconnus. Il faut donc ménager le temps, & choiſir avec un grand ſoin ce que nous devons aprendre : d'autant plus que l'on n'oublie pas comme l'on veut : & que les connoiſſances ne ſont pas chez nous, comme des tableaux ou des médailles, que l'on met dans un cabinet, pour ne les regarder que quand on veut, & s'en défaire quand on n'en veut plus. Nous

n'avons point d'autre lieu où mettre nos connoiſſances, que notre mémoire & notre ame même : elles y demeurent malgré nous, ſouvent toute notre vie ; & celles dont nous voudrions le plus nous délivrer, ſont celles qui ſe préſentent le plus à nous. De plus, ce ſont nos penſées, bonnes ou mauvaiſes, qui forment nos mœurs ; de ſorte qu'une erreur que nous avons embraſſée, eſt comme un poiſon que nous aurions avalé, & dont il ne ſeroit plus en notre pouvoir d'empêcher l'effet. Que ſi nous ſommes obligez à bien choiſir ce que nous étudions nous-mêmes, nous devons y regarder de bien plus près pour inſtruire les autres, principalement les enfans : il y a plus d'injuſtice à prodiguer le bien d'autrui que le nôtre ; & c'eſt une eſpece de cruauté, de faire égarer ceux que l'on nous donne à conduire. On ne croit pas d'ordinaire, que ce choix ſoit d'aucune importance pour les petits enfans. Lorſque les premieres pointes de lumiere commencent à paroître en eux, on

leur laiſſe prendre quantité de mauvaiſes impreſſions qu'il faut détruire dans la ſuite. Au lieu de les aider, on fortifie leurs défauts : ils ſont crédules, on leur conte Peau d'âne, & cent autres fables impertinentes, qui occupent leur mémoire dans ſa premiere fraîcheur. Ils ſont timides, on leur parle de loups garoux & de bêtes cornuës : on les en menace à tous momens. On flate toutes leurs petites paſſions, la gourmandiſe, la colere, la vanité ; & quand on les a fait tomber dans les piéges, quand ils diſent une ſottiſe, tirant droit une conſéquence d'un principe impertinent qu'on leur a donné, on s'éclate de rire, on triomphe de les avoir trompez, on les baiſe, & on les careſſe, comme s'ils avoient bien rencontré. Il ſemble que les pauvres enfans ne ſoient faits que pour divertir les grandes perſonnes ; comme de petits chiens ou de petits ſinges. Cependant ce ſont des créatures raiſonnables, que l'évangile nous défend de mépriſer, par cette haute conſidération, qu'ils ont des

anges bienheureux pour les garder. Mat. XVIII. 10.
Combien les hommes, & ſur tout les parens, ſont-ils donc obligez d'en prendre ſoin, pour cultiver leur eſprit, & former leurs mœurs? Mais quoi, dira-t'on, faut-il élever les enfans triſtement, ne leur parlant que de choſes ſérieuſes & relevées? Point du tout : il faut ſeulement ſe donner la peine de s'accommoder à leur portée, pour les aider doucement.

XV. Méthode pour donner de l'attention.

IL ne manque aux enfans que deux choſes pour bien raiſonner; l'attention & l'expérience. La mobilité de leur cerveau, qui fait qu'ils s'agitent ſans ceſſe, & ne peuvent durer en place, fait auſſi qu'ils ne peuvent conſidérer longtems un même objet, & encore moins remarquer l'ordre & la liaiſon de pluſieurs choſes. Le peu de connoiſſances qu'ils ont des choſes particulieres, fait qu'ils manquent des principes de raiſonnemens, qui ſe tirent des faits, des loix de la nature, & de l'inſtitution des hommes.

Car pour les principes qui ſont purement de lumiere naturelle, ils les ont dès-lors, tels qu'ils les auront toute leur vie. Ils peuvent donc errer, quand ils mettent un principe poſitif, ou quand ils ne font pas aſſez d'attention aux principes naturels; mais ils tirent droit leurs concluſions: & s'ils n'avoient dès-lors la notion des grands principes, & la notion des bonnes conſéquences, ils ne l'auroient jamais. Les hommes ne ſe donnent point les uns aux autres ces lumieres: elles ne viennent que du créateur, puiſqu'elles ſont le fond de la raiſon même.

Le défaut d'expérience, eſt le premier auquel on peut remédier, répondant à toutes leurs queſtions avec la même ſimplicité qu'ils les propoſent: leur diſant la vérité de tout ce qui leur eſt utile de ſçavoir, & s'expliquant très-clairement. On ne ſe contentera pas de ſatisfaire leur curioſité ſur tous les objets ſenſibles, qui les font parler: on leur contera des hiſtoires utiles, comme celles de la religion, & celle

celle de leur païs : mais on aura ſoin de leur expliquer, tout ce dont ils n'ont point encore d'expérience : afin qu'ils ne diſent rien, s'il eſt poſſible, dont ils n'ayent une idée nette dans l'eſprit. On peut auſſi leur apprendre quelques fables, comme celles des faux dieux de l'antiquité & les fables d'Eſope, qui ſerviront pour la morale. Ces badineries les divertiſſent : & ne leur feront point de mal, quand on ne les leur donnera que pour ce qu'elles ſont. Mais il ne faut jamais les tromper. Pour l'attention, il faut la procurer aux enfans doucement & avec beaucoup de patience, elle viendra avec le temps ; & quand ils commenceront à en être plus capables, on pourra l'exciter d'abord par le plaiſir de quelque connoiſſance qui les attache : enſuite par la crainte, par les menaces, & même par les châtimens ; mais il en faut venir à ces derniers moyens, le plus tard qu'il eſt poſſible.

Quant aux premieres inſtructions, je voudrois qu'on les leur donnât, ſans qu'ils s'apperçuſſent, que l'on eût deſſein de les inſtruire. Que l'on pro-

fitât des intervalles du jeu, & quand l'enfant ſeroit las de courir & de s'agiter, on lui contât tantôt l'hiſtoire du paradis terreſtre, tantôt le ſacrifice d'Abraham, où les avantures du patriarche Joſeph: une autrefois quelque fable comme j'ai marqué, ſans l'obliger à redire ce qu'il auroit appris; mais lui laiſſant redire de lui-même quand il ſeroit en belle humeur. Il y a auſſi diverſes induſtries pour exercer la curioſité des enfans en ce premier âge. Des peintures & des images, que l'on leur préſente, afin qu'ils en demandent l'explication. Des entretiens, que l'on fait devant eux, comme ſans ſonger à eux: & que l'on continuë, quand ils s'y appliquent, leur adreſſant même la parole. Quand on en a pluſieurs enſemble, l'émulation peut beaucoup ſervir: on peut conter à l'un devant l'autre, ce que l'on veut que l'autre apprenne; on peut propoſer pour récompenſe, à celui qui ſera le plus obéïſſant dans les autres choſes, de lui conter une belle hiſtoire. Il faut loüer ſouvent devant eux la ſcience & l'étude, ſans

qu'il paroisse que ce soit pour eux. Enfin il faut étudier le naturel & l'inclination particuliere de chaque enfant, pour le faire appliquer de luimême, par le plaisir ou par quelqu'autre motif qui le touche. C'est pour cela qu'il leur faut tendre des piéges de tous côtez, & les tromper autant que l'on peut : & non pas pour les rendre défians & malicieux, qui est ce que l'on appelle les déniaiser. Sur tout il se faut bien garder dans les premieres années où les impressions qu'ils reçoivent sont très-fortes, de joindre tellement l'idée des verges à celle d'un livre, qu'ils ne pensent à l'étude qu'avec frayeur. Ils ont peine à en revenir ; & il y en a qui n'en reviennent jamais. Il faut, au contraire, les entretenir dans la joye, qui est si naturelle à cet âge, rire & badiner quelquefois avec eux, pourvû que l'autorité n'en souffre pas : & attendre plutôt quelques années de plus, à commencer les instructions sérieuses & l'étude réglée.

Comme le cerveau des enfans est fort tendre, & que tout leur est nou-

veau, ils ſont vivement frappez des objets ſenſibles qui les environnent, & y ſont continuellement attentifs. De-là vient qu'ils joignent facilement ce qui les frappe en même-temps : un certain ſon avec une certaine figure & une certaine odeur, qui n'ont aucune liaiſon naturelle. C'eſt par-là qu'ils apprennent ſi facilement à parler, & c'eſt par-là que les châtimens font leur effet. Mais c'eſt auſſi ce qui cauſe leurs erreurs : car ils prennent pour bon tout ce qui eſt agréable aux ſens, ou qui eſt joint à quelque objet agréable ; & pour mauvais tout ce qui eſt contraire. Ces premieres impreſſions ſont ſi fortes, qu'elles forment ſouvent les mœurs pour tout le reſte de la vie, & c'eſt apparemment une des cauſes des coutumes differentes des nations entieres. De ſorte, que qui ſeroit aſſez heureux pour joindre des ſenſations agréables aux premieres inſtructions, que l'on donne des choſes utiles, pour les mœurs, ou pour la conduite de la vie ; en un mot, de joindre le bien véritable avec le plaiſir, auroit trouvé le ſecret de la meil-

leûre éducation. Je ſai bien que par ce principe on donne aux enfans des friandiſes, des images, de l'argent, ou des beaux habits, pour les récompenſer & les exciter à bien faire; mais on leur nuit ſouvent par-là, plûs qu'on ne leur ſert. On fomente en eux des ſémences de gourmandiſe, d'avarice & de vanité. Il faudroit les toucher par des plaiſirs plûs innocens, que ceux de manger, de poſſeder quelque choſe, & de ſe faire regarder: & je n'en voi point qui y conviennent mieux, que ceux de la vûë: les beautez naturelles, les ouvrages de la peintu.e & de l'architecture, la ſymétrie, les figures & les couleurs. Comme la vûë nous fait rapporter au dehors toutes ſes impreſſions, ſes plaiſirs ne nous portent qu'à admirer & aimer les objets, & non pas à nous eſtimer nous-mêmes. Les ſons agréables & les bonnes odeurs, font le même effet à proportion, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi dans l'office ſolemnel de l'égliſe, on a jugé à propos d'accorder quelque choſe à ces trois ſens. Je voudrois donc que

la premiere église où l'on porte un enfant, fût la plus belle, la plus claire, la plus magnifique : qu'on l'instruisît plus volontiers dans un beau jardin, ou à la vûë d'une belle campagne, par un beau temps, & quand il seroit lui-même dans la plus belle humeur. Je voudrois que les premiers livres dont il se serviroit, fussent bien imprimez & bien reliez : que le maître lui-même, s'il étoit possible, fût bien fait de sa personne, propre, parlant bien d'un beau son de voix, d'un visage ouvert, agréable en toutes ses manieres : & comme il est difficile de rencontrer ces qualitez jointes aux autres plus essentielles, je voudrois du moins qu'il n'eût rien de choquant ni de dégoûtant. Le peu de soin qu'on a de s'accommoder en tout ceci à la foiblesse des enfans, fait qu'il reste à la plûpart de l'aversion & du mépris pour toute leur vie, de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, chagrins ou mausſades : & que le dégoût des écoles publiques, quand ce sont de vieux bâtimens qui manquent de lumiere & de bon air, passe jusques

au latin & aux études. Mais quoi que l'on fasse pour engager les enfans à s'appliquer, il ne faut pas esperer qu'ils le fassent longtems, ni que l'on puisse toujours les conduire par le plaisir. On aura souvent besoin de crainte; la joye dissipe; & se joignant à leur légereté naturelle, elle les fait en un moment passer d'un objet à l'autre. Il est même à craindre qu'ils ne se familiarisent trop avec le maître, s'il est toujours en belle humeur, & qu'en cherchant à les réjoüir, il ne se rende trop p'aisant, & ne leur découvre quelque foiblesse. Il faut donc qu'il reprenne souvent le caractere qui lui convient le plus, qui est le sérieux: & qu'il montre quelquefois de la colere, & par ses regards & par le ton de sa voix, pour arrêter l'épanchement de ces jeunes esprits, & les faire rentrer en eux-mêmes. Que si des menaces il faut passer jusques aux châtimens, on peut y ménager plusieurs degrez, avant que d'en venir aux punitions corporelles: & on doit leur faire sentir, que l'on ne les punit que pour le manque d'application, ou

pour quelque autre faute qui appartient aux mœurs, & non pas précisément pour leur ignorance ou leur peu d'esprit: afin qu'ils ne regardent pas la punition comme un malheur, mais comme une justice. Sur tout il faut faire son possible, pour n'avoir jamais contre eux de véritable colere, quelque mine que l'on en fasse. Je sçai bien que cela n'est pas aisé, la fonction d'enseigner n'est pas agréable : si le disciple s'ennuye, quoiqu'il voie souvent quelque chose de nouveau, le maître doit s'ennuyer encore plus. En cet état, le chagrin prend aisément, & il est à tous momens excité par la badinerie continuelle des enfans, si opposée à l'humeur d'un vieillard ou d'un homme mûr. D'ailleurs, les menaces & les châtimens sont un chemin bien plus court pour donner de l'attention, que cette insinuation & ces artifices si doux, dont j'ai parlé. Mais il ne faut pas regarder ce qui est plus commode au maître, & il est toujours plus utile au disciple, d'être conduit par la douceur & par la raison. Au moins

faut-il éviter avec grand ſoin de maltraiter les enfans injuſtement, ne fuſſe que d'une parole ou d'un regard. Quelque juſte que ſoit la réprimande, elle eſt toujours dure, ſurtout en un âge où les paſſions ſont ſi fortes, & la raiſon ſi foible. C'eſt une eſpece de bleſſure, qui attire toute l'attention de l'ame, & l'occupe de la douleur qu'elle reſſent, ou de l'injuſtice qu'elle s'imagine recevoir. De ſorte que ſi l'injuſtice eſt effective, ſi l'enfant s'apperçoit, ou par ce qui précéde, ou par ce qui ſuit, ou par le jugement des autres, ou par celui de ſon maître même, lorſqu'il lui arrive de ſe démentir tant ſoit peu ; s'il s'apperçoit, dis-je, que ſon maître ſoit paſſionné, ou qu'il ne ſoit pas exactement raiſonnable, il ne manquera point de le haïr, ou de le mépriſer ; & dès-lors ce maître ne pourra plus lui être utile. Il ne faut pas s'imaginer que les enfans ſoient aiſez à tromper là-deſſus : ils ſentent bien s'ils ont tort ou raiſon ; & ils ont le diſcernement très-fin, pour connoître les paſſions, au viſage & à tout l'exté-

rieur : quoiqu'ils ne ſçachent pas encore l'exprimer, & qu'ils ne faſſent pas même réfléxion qu'ils le remarquent. Ils ont cela de bon, que leurs chagrins & leurs coleres ne durent pas longtems, & qu'ils reviennent bien-tôt à la joye qui leur eſt plus naturelle. Gardons-nous bien de nous y oppoſer : de les attriſter en faiſant durer trop longtems la crainte, ou les décourager tout-à-fait, en la pouſſant à l'excès. Il vaut mieux qu'ils ſoient un peu trop gais, que d'être abattus & triſtes contre leur naturel. Au contraire, il ne faut les affliger quelques momens, que pour profiter de l'état plus tranquille, où ils ſe trouveront enſuite. Car il ne faut pas eſperer, que les réprimendes ou les inſtructions faſſent grand effet, tant que la crainte ou la douleur les poſſede. Ils ne voyent rien alors, que le mal dont on les menace, ou qu'on leur fait ſentir : & ſi la punition eſt violente, les ſanglots les étouffent, & ils ſont hors d'eux-mêmes. Mais ſi-tôt que la tempête eſt paſſée, & qu'ils ſont revenus à un ſérieux raiſonnable,

ils s'appliquent tout de nouveau : & c'est alors qu'il fait bon leur donner des instructions, & qu'ils sont en état de les entendre. Non qu'il faille exiger toujours d'eux assez de raison, pour se condamner eux-mêmes. Mais dans le temps qu'ils disent leurs méchantes excuses, ils ne laissent pas de voir qu'ils ont tort, & souvent ils se corrigent ensuite. Quoique je me sois engagé à parler de cette méthode de donner de l'attention, à l'occasion des premieres instructions que l'on donne aux enfans, il est aisé de voir qu'elle s'étend à tout le reste des études, à proportion. Dans les commencemens, il faut les engager autant qu'il est possible par le plaisir, & ensuite les retenir par la crainte. A mesure que la raison se fortifiera, on aura moins besoin de ces artifices.

XVI. Division des Etudes.

REVENONS au choix des études, dont je me suis un peu écarté, pour parler des premieres instructions & de la méthode générale d'enseigner. L'étude est l'apprentissage de la vie. Elle nous doit fournir les moyens

de bien agir & d'uſer honnêtement du repos. La vie eſt courte, la capacité du cerveau eſt bornée, la jeuneſſe eſt le temps le plus propre pour apprendre. Je penſe avoir établi tous ces principes, & avoir eu raiſon d'en conclure, que l'on doit choiſir avec grand ſoin, ce que l'on doit faire apprendre aux jeunes gens. Mais pour bien faire ce choix, il ne faut pas le borner à une certaine eſpece de gens, ou à un certain genre d'études; il faut embraſſer tout d'une vûë, autant qu'il eſt poſſible, toutes les différences des hommes & des connoiſſances qui leur conviennent. Conſidérons tout ce qu'il y a de créatures raiſonnables de l'un & de l'autre ſexe, de toutes conditions, tant de celles que l'on attribuë à la fortune, comme la richeſſe, la pauvreté, la grandeur, & la vie particuliere : que de celles qui viennent du choix, comme l'épée, la robe, le trafic, & les métiers. Et quoi que nous ne les regardions que dans un ſeul âge, qui eſt la jeuneſſe, ne laiſſons pas d'en examiner tous les degrez, depuis la premiere enfance, juſ-

ques à l'âge mûr & à l'état parfait de chacun. Quant aux connoissances, il faut bien distinguer celles qui sont utiles, de celles qui ne donnent que du plaisir; & diviser encore les premieres, suivant les trois sortes de biens, ausquels elles peuvent servir; les biens de l'ame comme l'esprit & la vertu, ceux du corps, comme la santé & la force, & ceux que l'on appelle biens de fortune, & qui sont la matiere des affaires. Entre ces connoissances utiles, on peut distinguer celles qui le sont le plus; & compter pour nécessaires, celles dont personne ne peut être privé sans être fort misérable. Ces distinctions supposées, il sera facile de regler le choix dont il s'agit: car il est évident, pour peu que l'on veüille suivre la raison, qu'il faut préférer ce qui nous sert immédiatement pour nous-mêmes, entant que nous sommes composez de corps & d'ame, à tout ce qui est hors de nous; & qu'entre les choses extérieures, celles qui servent à la subsistance sont préférables à toutes celles qui ne donnent que du plaisir. Il est bien clair

auſſi que les perſonnes qui ont moins de loiſir ou de capacité pour l'étude, comme les pauvres, les artiſans, les gens de guerre & toutes les femmes, doivent être réduites aux connoiſſances les plus généralement utiles : car il n'eſt pas juſte que tant de perſonnes, qui ont de la raiſon comme les autres, demeurent ſans inſtruction. Enfin, pour la diſtinction des âges, on voit bien qu'il faut ménager les enfans, pour ne les pas accabler d'abord: & ne pas auſſi laiſſer paſſer inutilement le temps où ils ſont les plus capables d'apprendre. Je ſuivrai ces diſtinctions dans tout le reſte de cet écrit: & j'examinerai premierement les inſtructions les plus néceſſaires à tout le monde: enſuite celles qui ne ſont à l'uſage que de ceux qui ont le plus de loiſir, comme les riches, & les gens de condition ; ſoit qu'elles leurs ſoient fort utiles, ſoit qu'elles ſoient plus curieuſes. Après je marquerai quel ordre chaque étude pourroit avoir, dans le cours de la jeuneſſe. Enfin, je montrerai celles où chaque homme ſe doit appliquer, dans tout le

reste de sa vie, suivant la profession qu'il embrasse.

XVII. Religion & Morale.

ENTRE les instructions nécessaires à tout le monde, le soin de l'ame est le plus pressant : & il importe plus de bien conduire la volonté, que d'étendre les connoissances. La premiere étude doit donc être celle de la vertu. Tous les hommes ne sont pas obligez d'avoir de l'esprit, d'être savans ou habiles dans les affaires, de réüssir dans quelque profession; mais il n'y a personne, de quelque sexe & de quelque condition que ce soit, qui ne soit obligé à bien vivre. Tous les autres biens sont inutiles sans celui-ci, puisqu'il en montre l'usage : on n'en a jamais assez, & la plûpart des gens en ont si peu, que l'on voit bien la difficulté de l'acquerir. On ne peut donc y travailler de trop bonne heure, & il ne faut pas croire qu'il faille differer la morale, jusques à la fin des études, & ne lui donner qu'un peu de temps, pour passer ensuite à une autre étude. Il faut la commencer dès le berceau, du

moins, dès que l'on vous met un enfant entre les mains; & la continuer tant qu'il est sous votre conduite. Encore n'avez-vous rien fait, s'il ne sort d'avec vous, resolu de s'y appliquer toute sa vie. Je sçai bien que c'est à l'église, que les fidéles doivent apprendre la morale & la religion: & que les véritables professeurs de cette science, sont les évêques & les prêtres. Mais on ne voit que trop, combien le fruit des instructions publiques est petit, à moins qu'elles ne soient préparées & soutenuës par les instructions domestiques.

Il y faut observer diverses méthodes, suivant les divers états du disciple, lui en parler beaucoup moins dans le commencement, que quand la raison commence à se développer; & augmenter toujours à mesure qu'elle se fortifie. D'abord il ne faut que poser des maximes sans en rendre raison, le temps viendra de le faire: & comme je suppose une morale chrétienne, dont les préceptes sont fondez sur les dogmes de la foi; je voudrois commencer par ces dogmes toute l'ins-

truction d'un enfant. J'en ai déja touché un mot, quand j'ai dit qu'il faut commencer par leur apprendre des faits, & marqué les premiers faits qui devroient avoir place dans leur mémoire. Car on doit leur donner les premieres instructions de religion dès le temps où j'ai dit qu'il ne faudroit point encore leur faire de leçon reglée : ayant soin de leur dire à toutes occasions beaucoup de faits & beaucoup de maximes, afin qu'ils eussent des principes pour raisonner, quand la force de s'appliquer & l'habitude de penser de suite leur seroit venuë. Ces discours seroient comme les sémences que l'on jette au hasard, & qui germent & produisent plus ou moins selon que la terre est fertile, & que le ciel est favorable.

Je ne m'étendrai point ici sur la méthode particuliere d'enseigner la religion. On peut voir ce que j'en ai dit, dans la préface du catéchisme historique. Quand les enfans auront appris ce catéchisme ou quelque autre meilleur, & qu'ils seront capables de lire l'écriture sainte, il faut prendre soin de leur en faire

connoître les beautez extérieures, je veux dire l'excellence des differens ſtyles. Qu'ils voyent dans les hiſtoires combien les faits ſont choiſis & arrangez, combien la narration eſt courte, vive & claire toute enſemble. Qu'ils remarquent dans les poëſies la nobleſſe de l'élocution, la varieté des figures, la hauteur des penſées: dans les livres de morale l'élégance & la briéveté des ſentences: dans les prophêtes la véhemence des reproches & des menaces, & la richeſſe des expreſſions. Qu'on leur faſſe connoître tout cela, par la comparaiſon des auteurs prophanes, que les ſavans eſtiment tant: & qu'on ne manque pas de les avertir, que les traductions ne peuvent atteindre à la beauté de la langue originale. Les mêmes auteurs prophanes ſerviront encore à leur apprendre les mœurs de cette premiere antiquité, & à faire qu'ils ne s'étonnent point de quantité de manieres d'agir & de parler, qui ſcandaliſent les ignorans, quand ils liſent l'écriture : qui eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans les mœurs des Iſraëlites.

Je croi qu'il ſeroit bon de leur donner auſſi quelque legere connoiſſance des peres, & des autres auteurs eccléſiaſtiques. Car il me ſemble fâcheux, que la plûpart des Chrétiens, qui ont étudié, connoiſſent mieux Virgile & Ciceron, que ſaint Auguſtin ou ſaint Chryſoſtome. Vous diriez qu'il n'y ait eu de l'eſprit & de la ſcience que chez les payens, & que les auteurs Chrétiens ne ſoient bons, que pour les prêtres ou pour les dévots. Leur titre de ſaint leur nuit, & fait croire ſans doute à la plûpart des gens, que leurs ouvrages ne ſont pleins que d'exhortations ou de méditations ennuyeuſes. On va chercher la philoſophie dans Ariſtote, & on lui donne la torture pour l'ajuſter au Chriſtianiſme malgré qu'il en ait; & on a dans ſaint Auguſtin une philoſophie toute chrétienne, du moins la morale, la métaphyſique, & le plus ſolide de la logique: car pour la phyſique, il ne s'y eſt pas appliqué. Pourquoi ne cherche-t'on pas de l'éloquence dans ſaint Chryſoſtome, dans ſaint Gregoire de Nazianze, & dans

ſaint Cyprien, auſſi bien que dans Demoſthene & dans Ciceron ? & pourquoi n'y cherche-t'on pas la morale, plutôt que dans Plutarque ou dans Sénéque. Prudence eſt véritablement un poëte moindre qu'Horace, mais il n'eſt pas à mépriſer ; puis qu'il a écrit avec beaucoup d'eſprit & d'élégance, ſans emprunter les ornemens des anciens, qui ne convenoient pas à ſon ſujet. En un mot, je voudrois qu'un jeune homme fût averti de bonne heure, que pluſieurs ſaints, même des plus zélez pour la religion & des plus ſéveres dans leurs mœurs, comme S. Baſile, S. Gregoire de Nazianze, S. Athanaſe, ont été de très-beaux eſprits, & des hommes très-polis ; & que s'ils ont mépriſé les lettres & les ſciences humaines, ç'a été avec une entiere connoiſſance.

De plus, pour faire le contrepoids des vertus humaines, que l'on voit dans les grands hommes de l'antiquité grecque ou romaine : je ferois obſerver à mon diſciple, des vertus de meme genre, encore plus grandes, & d'autres entiérement in-

connuës aux païens, ou dans l'écriture sainte, ou dans les histoires ecclésiastiques les plus approuvées. Je leur ferois voir la sagesse & la fermeté des martyrs, par les actes les plus autentiques qui nous restent, comme ceux de saint Pionius, prêtre de Smyrne; de saint Euplius diacre de Catane en Sicile, du pape saint Etienne, & tant d'autres, dont la lecture est délicieuse. Je leur ferois admirer la patience & la pureté angélique des solitaires : par les relations de saint Athanase, de saint Jerôme, de Pallade, de Cassien, & de tant d'autres graves auteurs. Enfin, je leur ferois connoître ceux qui ont vêcu chrétiennement dans les affaires du monde & dans les plus grands emplois, comme l'empereur Theodose, sainte Pulcherie, Charlemagne, saint Loüis. Quoiqu'il soit nécessaire de connoître qu'il n'y a point de siécle où l'église n'ait eû de grands saints, & de remarquer leurs differens caracteres, il importe toutefois, pour prendre une idée grande & sainte du christianisme, de s'arrêter principalement aux premiers

ſiécles, où les vertus étoient plus fréquentes, & la diſcipline plus en vigueur. Il faut donc bien repréſenter les mœurs des Chrétiens, ſoit du tems des perſécutions, ſoit du commencement de la liberté de l'égliſe : leur maniere de vivre dans leur domeſtique, la forme de leurs aſſemblées, les prieres, les jeûnes, l'adminiſtration des ſacremens, particulierement de la pénitence. Tout cela peut être fort agréablement raconté. Un jeune homme, qui auroit ces idées de la religion, auroit de grands principes de morale, ou plutôt il la ſçauroit déja. Car je voudrois pendant ce même temps lui en apprendre les regles, par la lecture de l'écriture ſainte, particulierement des épîtres & des évangiles des dimanches, des principales fêtes, & du carême : & de quelques petits ouvrages des peres ; comme des confeſſions de ſaint Auguſtin, des offices de ſaint Ambroiſe, de la conſidération de ſaint Bernard. Et comme cette étude ſe feroit petit à petit avec les autres études d'humanitez & de philoſophie, j'aurois ſoin en lui

faisant lire les auteurs prophanes, de l'avertir de toutes les erreurs qui s'y rencontrent, & de l'imperfection de leur morale la plus pure, en comparaison de la morale chrétienne : afin qu'il n'estimât ces auteurs, que ce qu'ils valent.

Il est très-utile d'accoutumer les enfans à juger de ce qu'ils lisent, & de leur demander souvent, ce qu'il leur semble, d'une telle maxime ou d'une telle action, & ce qu'ils auroient fait en telle occasion. On voit par-là leurs sentimens; on les redresse s'ils sont mauvais, & s'ils sont droits on les fortifie. Il est bon aussi de les exercer hors des livres, sur tous les sujets dont ils entendent parler, sur les rencontres ordinaires de la vie, & principalement sur leurs petits differens, s'ils sont plusieurs que l'on éleve ensemble : plus la matiere les touchera, & mieux ils retiendront les maximes. Car il ne faut pas s'y tromper, l'étude ne consiste pas seulement à lire des livres. On n'a pas écrit tout ce qu'il est utile de sçavoir : & il n'est pas possible de lire tout ce qui est écrit. Nous

devons compter pour une grande partie de l'étude, la réfléxion & la converſation. Il y a quantité de choſes qui ne s'apprennent que par tradition & de vive voix; & il y en a auſſi que chacun apprend en obſervant ce que font les autres, ou en méditant en ſoi-même. Mais c'eſt principalement la morale qui s'apprend ainſi. Chacun forme ſes maximes, bien moins ſur ce qu'il lit, que ſur ce qu'il entend dire: principalement dans les entretiens familiers, qu'il croit plus ſincéres que les diſcours publics: & ſur ce qu'il voit faire à ceux qu'il eſtime les plus raiſonnables. De-là vient que l'exemple & l'autorité font un ſi grand effet pour les mœurs. Car comme il y a peu de gens qui ayent la force & la patience de raiſonner, ſur tout dans la jeuneſſe, & que toutefois perſonne ne veut être trompé, on ſuit ceux que l'on croit les plus ſages; & on s'arrête bien moins à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font; parce que les actions ſont des preuves plus ſûres de leurs ſentimens, que les paroles.

Et voilà la plus grande difficulté, qui se rencontre dans les instructions de morale ; je veux dire le mauvais exemple & la corruption des mœurs ; non seulement dans le public, mais souvent aussi dans le domestique. Car vous avez beau dire à un jeune homme ce que vous sçavez de meilleur, & le convaincre par de vives raisons, il a toujours, dans le fonds de son ame, un préjugé violent, qui lui rend tous vos raisonnemens suspects ; & c'est l'opinion commune. Il lui semble, que le bon sens veut, qu'il la préfére à la vôtre ; & qu'il est plus vraisemblable que c'est vous qui vous trompez, que tout le reste des hommes. Que si par malheur le maître laisse voir quelque foiblesse ; & qui est l'homme qui n'en montre point ? s'il est fâcheux, s'il a des manieres désagréables ou singulieres : en un mot s'il vient, par sa faute, ou autrement, à être haï ou méprisé ; la présomption devient une conviction, & ses remontrances ne font plus aucun effet ; si ce n'est de nuire à la vérité, & de rendre les bonnes maximes

odieuſes ou ridicules, pour tout le reſte de la vie. On ſuit bien plutôt les maximes de ceux que l'on eſtime & que l'on aime: & comme l'on agit par imagination, principalement dans la jeuneſſe; on eſtime ou l'on aime ceux, qui ſont agréables ou qui paroiſſent heureux; les gens de qualité; les riches, ceux qui ont bonne mine, qui parlent bien, qui ſont adroits, qui ſont propres. Or, ces qualitez éclatantes ſe rencontrent plus ordinairement dans ceux qui ont le moins de vertu; & plus rarement dans ceux qui enſeignent, que dans les autres. D'ailleurs, il ſe trouve quelquefois des gens que la préſomption générale fait croire ſages & vertueux, & qui ne le ſont point en effet. Des peres, des vieillards, des magiſtrats, & peut-être même des eccléſiaſtiques, & des religieux. En ſorte que les jeunes gens, les mieux intentionnez, ont bien de la peine à démêler ceux qu'ils doivent ſuivre. Cependant les paſſions s'élevent, ſe fortifient, & ſont d'intelligence avec tant d'ennemis qui attaquent au dehors.

Il ne faut pas nous rebuter pour toutes ces difficultez. Et quoi que nous ne devions rien esperer, que par le pouvoir de la grace divine, il ne faut pas nous contenter d'implorer ce secours par des prieres continuelles; il faut encore employer tous les moyens humains. Le succès, qui ne dépend point de nous, ne nous sera ni compté, ni reproché : & quoiqu'il arrive du disciple, le maître sera puni de sa négligence, ou récompensé de son travail. Avertissez donc celui que vous instruisez, que pour bien faire il faut se tirer de la foule, & ne pas suivre le plus grand nombre : prouvez-lui, & par l'autorité de l'évangile, & par la raison; puisque quelque principe de morale que l'on suppose, tout ce que l'on nommera bien, se trouvera fort rare dans le monde, en comparaison du mal qui lui est contraire. Il y a peu de riches, une infinité de pauvres; peu de gens dans les plaisirs & dans les honneurs; peu de savans, peu de sages, une infinité de sots & d'ignorans; très-peu de vertu, en quelque sens que l'on

la prenne. Faites-leur remarquer qu'il n'y a presque personne qui agisse conséquemment, & qui suive un même principe bon ou mauvais. Rendez-leur bien sensible, le ridicule de ces contradictions, si ordinaires dans la vie. Ce même pere, qui prêche à son fils en général la sagesse & la vie reglée, tient devant lui des discours licentieux, raconte avec plaisir les folies de sa jeunesse, & l'exhorte à être de belle humeur & galand avec les dames. Cette mere, qui mene sa fille en diverses dévotions, la mene aussi au bal & à la comédie; & tenant d'une main le catéchisme, qu'elle lui fait répéter, de l'autre elle lui met des rubans ou des mouches, pour la parer. On ne peut éviter de tomber dans ces absurditez, qu'en s'attachant à un seul principe avec une fermeté inébranlable.

En effet, il n'y a point de morale, si elle n'est parfaitement une, & bâtie toute entiere sur un même plan. Il ne faut donc point parler de morale humaine, de sagesse mondaine, de politique ou de prudence du siécle,

Il n'entrera pas seulement dans l'esprit de votre disciple, que tout cela doive être balancé tant soit peu avec les maximes de l'évangile : si vous lui faites bien comprendre, qu'il faut être chrétien tout-à-fait, ou ne l'être point du tout : qu'il ne sert de rien de l'être à demi, & qu'à moins d'être assez abandonnez de Dieu pour renoncer à notre baptême, c'est nous démentir nous-mêmes, que de ne pas suivre sans réserve la loi que nous reconnoissons pour divine. Mais il ne sera pas inutile, pour affermir un jeune homme dans cette doctrine, de détruire quelques calomnies assez grossieres, que l'on forme souvent contre la piété chrétienne. Il y en a qui la connoissent assez peu, pour s'imaginer qu'elle autorise, ou que du moins elle excuse la sotise & la lâcheté, & que l'habilité & l'élévation de cœur, ne sont des vertus que selon le monde.

Cependant la prudence & la force de courage, sont des vertus recommandées dans l'écriture, aussi bien que la temperance & la justice ; & les vices

qui leur sont contraires, ne rendent pas moins coupables devant Dieu, que devant les hommes. La difference est, que souvent les hommes ne sont pas assez raisonnables, pour excuser les défauts purement involontaires. On accuse encore la dévotion de rendre les gens tristes ; & si, l'on osoit le dire, malheureux, parce qu'on voit en effet beaucoup de ceux qui passent pour dévots être chagrins, critiques & plaintifs; mais rien n'est plus éloigné de l'esprit du christianisme. C'est un esprit de douceur, de tranquillité & de joye : &
Acedia. la mélancolie est comptée par les plus anciens spirituels, entre les sept ou huit sources de tous les pechez, comme la gourmandise & l'impureté.

Outre ces considérations & plusieurs autres semblables, qui serviront à affoiblir les obstacles de la morale, ou à les lever tout-à-fait, suivant le talent du maître & la docilité du disciple : la méthode est de grande conséquence, car il n'y a point de partie des études qui demande tant d'art & tant de soin. Si on charge d'abord les enfans de trop de préceptes, on les fa-

tigue & on les rebute : où s'ils y prennent plaisir, ils s'accoutument à faire les prudes ; & à moraliser avant le temps. On les admire & on les louë des beaux discours qu'ils répétent, ce qui leur donne beaucoup de vanité. Cependant ils ne laissent pas d'agir en enfans, c'est-à-dire de suivre leurs passions ; de sorte qu'ils s'accoutument de si bonne heure à bien dire & à mal faire, qu'ils deviennent plus incorrigibles que les autres ; parce que les belles maximes qu'ils sçavent par cœur, quoiqu'ils ne les pratiquent pas, ne les touchent plus : & qu'ils croyent en savoir davantage que ceux qui les veulent redresser. Il est encore fort dangereux, de leur faire faire réfléxion sur leurs défauts, sans les faire travailler sérieusement à s'en corriger. Autrement ces réfléxions se termineront à ces vains discours des précieuses, qui rompent la tête à tout le monde de leurs défauts, comme de leurs indispositions : par vanité toute pure, pour se faire admirer ; & se distinguer de tout le genre humain, par leur délicatesse & la

bigearrerie de leurs ſentimens. J'ai diſent-elles, une peur effroyable du tonnerre. J'ai une averſion inconcevable des ſottes gens. Je ne puis avoir de patience avec mes valets. Je m'emporte à tous momens. Et cent autres ſottiſes pareilles, dont elles ſe plaignent, comme de leurs migraines & de leurs vapeurs. Rien n'eſt plus pernicieux à un enfant, que de l'accoutumer à ce langage. Le plus ſûr eſt de le faire agir, autant qu'il dépend de vous: & lui rendre ſenſible, tout ce que vous lui dites, par ſes propres expériences. Tel homme a beaucoup oüi parler de morale, & en a beaucoup parlé lui-même, qui ne s'eſt pas encore aviſé, que ce que l'on appelle paſſions, ſont ces émotions qu'il ſent ſi vivement dans ſon cœur & dans ſes entrailles, quand il craint, quand il deſire, quand il eſt en colere. Il s'eſt accoutumé d'en parler comme du ciel, des aſtres, & de tout ce qui eſt hors de nous. Il faut donc montrer aux jeunes gens, au doigt & à l'œil, pour ainſi dire, ce que c'eſt que chaque vertu, chaque vice, chaque paſſion

& en ceux qui les environnent, & principalement en eux-mêmes. Mais il faut ſurtout, comme j'ai dit, leur faire pratiquer ce qu'ils ſçavent : En quoi l'on a beſoin d'une grande patience & d'une grande diſcrétion. Ils ſont foibles & legers : à tous momens ils tombent & retombent, dans les mêmes fautes. Ils oublient aiſément toute leur morale, à la préſence d'un nouvel objet de plaiſir : quand même ils s'en ſouviennent, ils n'ont pas la force de réſiſter. Vouloir qu'ils acquiérent en peu de jours cette fermeté. c'eſt vouloir qu'une jeune plante ait du jour au lendemain un tronc ſolide & de profondes racines. Il faut eſperer beaucoup du temps, & ne ſe pas ennuyer de labourer ſouvent & d'arroſer tous les jours.

Cette légereté des enfans eſt véritablement difficile à ſupporter; mais ne la haïſſons-nous point plutôt, parce qu'elle nous incommode, que parce qu'elle leur nuit ? Rentrons en nous-mêmes : ſommes-nous à proportion beaucoup plus raiſonnables à l'âge parfait où nous ſommes ? N'avons-

nous pas aussi bien qu'eux nos passions, ne sommes-nous pas attachez à notre plaisir ? & si ce qui nous divertit nous paroît plus solide, peut-être paroît-il encore plus ridicule à des hommes plus sages que nous. Faisons la comparaison juste, remettons-nous à l'âge de notre disciple, & repassons de bonne foi quelles étoient alors nos pensées ; nous trouverons que tous les enfans sont à peu près semblables. Je ne dis pas pour cela, que nous devions négliger dans les autres, les défauts que nous avons ; ni qu'ils doivent en prendre avantage, s'ils viennent à les reconnoître : mais je dis que cette considération, nous doit rendre fort doux & fort patiens ; de peur qu'en pressant trop un jeune homme, de monter tout d'une haleine à la plus haute vertu, par des chemins trop difficiles, nous ne le précipitions dans le désespoir. Il faut donc ménager extrêmement les instructions de morale, & les proportionner à l'ouverture d'esprit du disciple, & encore plus à la force de son ame. Il faut être toujours attentif, pour épier les occasions de les faire

utilement, ſans s'arrêter à l'ordre que l'on s'eſt propoſé dans les études. Souvent à l'occaſion d'une faute, que votre diſciple aura faite, ou d'une réfléxion, qui viendra de lui-même, ou que vous lui ferez faire, en liſant une hiſtoire ou un livre d'humanitez, vous trouverez lieu de l'inſtruire de quelque maxime importante, ou de le tirer de quelque erreur. Ne perdez pas ces conjonctures ſi précieuſes, quittez tout pour la morale; les occaſions de lui enſeigner l'hiſtoire ou les humanitez reviendront aſſez: mais il ne reviendra peut-être pas dans une diſpoſition ſi favorable; & ce que l'on dit ainſi comme hors d'œuvre, & comme ſans deſſein, profite beaucoup plus, pour l'ordinaire, que ce que l'on dit dans une leçon en forme; où l'écolier eſt ſur ſes gardes, parce qu'il voit que vous voulez parler de morale. Il ne faut point craindre les digreſſions, qui vont à quelque choſe de plus utile, que le ſujet que l'on s'étoit propoſé.

XVIII. Civilité. Politesse.

LA civilité fait partie de la morale. Il ne suffit pas de garder les devoirs essentiels de la probité, qui font l'homme de bien ; il faut aussi garder ceux de la société, qui font l'honnête homme. La rudesse & l'incivilité ne se trouveront point dans un homme bien vertueux ; parce qu'elles viennent ou d'orgueil, ou de mépris des autres, ou de paresse à s'instruire de ce qu'on leur doit, & à se tenir proprement, ou de facilité à se mettre en colere. De sorte, qu'il est impossible qu'un homme ne soit honnête & civil, s'il est humble, patient, charitable, modeste & soigneux. Mais afin que la vertu toute pure puisse faire cet effet, il faut qu'elle soit arrivée à une haute perfection ; comme chez ces anciens moines d'Egypte & d'Orient, qui étoient doux & honnêtes, dans les solitudes les plus affreuses. Le commerce du monde est un chemin bien plus court pour donner de la politesse ; & la nécessité d'être continuellement les uns avec les autres, oblige à avoir au moins toutes les

apparences des vertus, qui rendent la société commode. On se contente pour l'ordinaire de ces apparences: & on fait consister la civilité, en une habitude de cacher ses passions & de déguiser ses sentimens; pour témoigner aux autres le respect ou l'amitié, que le plus souvent on n'a pas. De sorte que la civilité, nuit à l'essentiel de la vertu; au lieu qu'elle ne devroit en être qu'une suite, & comme cette fleur de beauté, que la santé produit naturellement. Cependant ces complimens flateurs & ces grimaces de civilité, sont les premieres instructions que l'on donne aux enfans; & celles dont on les fatigue le plus. Il semble que ce soit toute l'éducation. Ces expressions de soumission, d'estime, d'affection, seroient sans doute excellentes, si elles étoient vraies; puisque nous serions tous parfaitement humbles & charitables. Mais puisqu'il n'est pas ainsi, il vaudroit mieux dire plus vrai: ou plutôt dire moins, & faire plus. Il y a bien de la difference entre témoigner du mépris, & marquer de l'estime, ou du

respect sans nécessité. Et ce qui fait voir le ridicule de nos complimens, sont les rencontres sérieuses d'affaires, où l'on change entiérement de langage, & où l'on dispute le moindre petit interêt, à ceux à qui un moment auparavant il sembloit que l'on alloit tout donner. Les enfans, qui n'ont pas encore assez de jugement pour distinguer les sujets & les occasions differentes, s'accoutument par ces premieres instructions, à mentir & à dissimuler en toutes rencontres.

Au reste, on fait en cette matiere une infinité de mensonges inutiles. La civilité consiste plus à nous abstenir de ce qui peut incommoder les autres, à être doux, modestes & patiens, qu'à parler beaucoup, & se donner beaucoup de mouvement. Un petit mot obligeant bien placé fait plus d'effet, que tous ces grands complimens dont les gens de province nous accablent. Ceux qui honorent ou carressent également tout le monde, n'obligent personne, & n'ont plus de quoi marquer leur véritable

amitié. Mais la pire de toutes les especes de civilité, est celle qui donne des manieres contraintes & affectées. Cette civilité méthodique, qui ne consiste qu'en des formules de complimens fades, & en des cérémonies incommodes;& qui choque bien plus qu'une rusticité toute naturelle; cette affectation de tout faire par regle & par méthode, est un des principaux caracteres de la pédanterie. C'est pourquoi les gens de lettres doivent sur tout l'éviter. Mais comme leur condition les éloigne, pour la plûpart, de ce commerce du grand monde,qui demande une extrême politesse, je croi que leur civilité consiste principalement à sçavoir se taire, sans affecter le silence : à ne parler de ce qu'ils sçavent, qu'autant que la charité le demande, pour l'instruction & la satisfaction du prochain : & du reste, agir & parler simplement comme les autres hommes. Et parce que les défauts sont plus sensibles dans les portraits chargez, que dans le naturel; il ne sera pas inutile de considérer le caractere, que les Italiens ont

donné à leur docteur de comédie, qui veut toujours parler & toujours instruire, & se met à tous momens en colere, contre ceux qui osent lui contredire.

XIX. Logique & métaphysique.

PUISQUE la morale doit regner pendant toute l'éducation, il faut travailler en même temps aux autres études. Mais comme toutes nos connoissances dépendent du raisonnement ou de l'expérience, & que l'expérience profite peu, si elle n'est éclairée par la droite raison ; il faut commencer par former l'esprit, avant que de venir au détail des faits & des choses positives. Cette application à cultiver la raison, est dans l'ordre naturel la premiere de toutes les études, puisque c'est l'instrument de toutes ; car ce n'est, en effet, autre chose que la logique : & les premiers objets où l'on doit l'appliquer, sont les grands principes de la lumiere naturelle, qui sont les fondemens de tous les raisonnemens, & par conséquent de toute l'étude. Or cette étude des premiers principes est la vraie métaphysique.

Ainsi la logique & la métaphysique seront les premieres études. Et elles sont tellement les premieres, que la morale même, entant qu'elle dépend de la raison, & non de la foi surnaturelle, ne peut avoir d'autre fondement solide. Mais j'ai parlé de la morale auparavant ; parce qu'il est plus nécessaire d'être homme de bien, que d'être homme de raisonnement. Outre que je ne puis dire en même temps, ce que je ferois en même temps, si j'instruisois un jeune homme. C'est pourquoi je réserve à la fin de toutes les études des jeunes gens, de marquer à quel âge je voudrois les placer, chacune en particulier.

J'entends ici cette logique solide & effective, que Socrate faisoit profession d'enseigner, quand il disoit : qu'il étoit accoucheur d'esprits : qu'il leur aidoit à produire ce qui étoit déja formé en eux : qu'il ne leur apprenoit rien ; mais qu'il les faisoit ressouvenir de ce qu'ils sçavoient. En effet, comme j'ai déja remarqué, nous ne sçaurions donner aux en-

sans les notions les plus simples, qui sont les fondemens ou les instrumens de toutes les autres. J'appelle fondemens des connoissances, les idées simples, comme l'idée de l'être, de la substance, de la pensée, de la volonté; de l'étenduë, du nombre, du mouvement, de la durée : & les sentimens, comme l'idée de blancheur, de chaleur, de douleur, de crainte, de colere, de faim, de soif. Les jugemens qui sont les premiers principes, sont aussi de ces fondemens, comme le rapport du tout & de sa partie : que rien ne produit rien : qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité : que la volonté cherche toujours le bonheur. Nous apportons au monde ces sortes de pensées & de jugemens, qui sont les fondemens de tous les autres jugemens & de tous les raisonnemens que nous faisons dans toute la vie : & c'est la considération attentive de ces principes, pour les démêler des autres notions moins claires & moins certaines, qui n'en sont que les conséquences; c'est cette considération qui

eſt la vraie métaphyſique. La logique eſt la conſidération d'autres idées & d'autres jugemens, qui n'ont pas moins de clarté ni de certitude, & qui ne ſont pas moins nez avec nous; mais qui regardent plutôt nos connoiſſances, que les objets. C'eſt pourquoi je les appelle inſtrumens. Telles ſont les idées de vrai, de faux, d'affirmation, de négation, d'erreur, de doute: & ſur tout l'idée de la conſéquence, qui fait que nous ſentons qu'une telle propoſition ſuit d'une telle autre, qu'un tel raiſonnement eſt concluant, & qu'un tel autre ne l'eſt pas. On ne peut donner aucune de ces notions à qui ne les a pas, & il n'y a point d'homme qui ne les ait, s'il a l'uſage de la raiſon; car c'eſt en cela précisément qu'elle conſiſte. La logique & la métaphyſique ne ſont pas, comme l'on croit d'ordinaire, des études difficiles de choſes abſtraites, relevées & éloignées de nous, & de belles ſpéculations, qui ne conviennent qu'à des ſavans. Elles ſont à l'uſage de tout le monde, puiſqu'elles n'ont pour objet, que ce qui ſe paſſe

en nous-mêmes, & ce que nous connoissons le mieux; & n'ont pour but que de nous accoutumer à ne nous tromper jamais, par le soin que nous prendrons de ne nous arrêter qu'à des idées claires, & de ne nous point précipiter en portant des jugemens, & en tirant des conséquences. Il seroit à souhaiter que l'on pût en retrancher tout ce qui ne sert pas effectivement à cette fin.

Sans entrer ici dans le détail de cette instruction, puisque je n'écris pas une logique, je voudrois que l'on accoutumât un enfant de très-bonne heure, à ne rien dire qu'il n'entendît, & à n'avoir que des idées les plus claires qu'il seroit possible. Pour cela, il faudroit en tout ce qu'il apprendroit, l'exercer continuellement à diviser & à définir, afin de distinguer exactement chaque chose des autres, & donner à chacune ce qui lui appartient. Non que je voulusse encore lui charger la mémoire de définitions, & des regles de la division & de la définition, mais les lui faire pratiquer sur les sujets qui lui seroient

les plus familiers. Quand il auroit assez de force pour embrasser plusieurs idées, ou même plusieurs jugemens tout à la fois, je lui ferois appercevoir la difference du vrai, du faux, de l'incertain; & je le convaincrois, qu'il ne faut ni tout affirmer, ni doutér de tout; mais qu'il est nécessaire de suivre en nos jugemens, des regles certaines. Ensuite je lui ferois remarquer les véritez qui sont les premieres, dans l'ordre de la connoissance; & de la certitude desquelles dépend celle de toutes les autres: d'où suivroit la connoissance de l'ame & sa distinction d'avec le corps, la connoissance de Dieu, & les regles du vrai & du faux; desquelles on tireroit ensuite aisément tout le reste de la logique. Je voudrois qu'elle consistât en fort peu de préceptes, autant ni plus ni moins, qu'il s'en trouveroit, qui aidassent effectivement la raison. Car si l'on voyoit, après l'avoir bien examiné, que l'on raisonnât aussi sûrement & aussi juste, sans toutes ces observations, je les condamnerois par cela seul, qu'elles seroient inutiles;

& je les renvoyerois au nombre des curiositez, quelques vraies & quelques belles qu'elles fussent. Mais on trouvera sans doute quelques regles de logique, à quelque petit nombre qu'on les réduise, qui seront fort utiles pour aider la raison; & quelques axiomes de métaphysique, où l'on obligera de remonter tout homme qui raisonne; & qui par conséquent seront le fondement de tous ses raisonnemens.

Tout le monde voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie; & de raisonner sur des principes solides: mais peut-être plusieurs ne voyent pas la nécessité de remonter jusques aux premiers principes; parce qu'en effet, il y en a peu qui le fassent. La plûpart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étenduë, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion a imprimée dans leur esprit, jusques aux moyens nécessaires pour acquerir ce qu'ils desirent. Il faut s'enrichir:

donc je prendrai un tel emploi ; je ferai telle démarche ; je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai-je de mon bien, quand j'en aurai acquis ? mais est-il avantageux d'être riche ? c'est ce que l'on ne cherche point. Ceux qui raisonnent ainsi, n'ont jamais que des esprits vulgaires, de quelque profession qu'ils soient : fussent-ils lettrez & docteurs, fussent-ils ministres d'état, fussent-ils princes. J'appelle esprit vulgaire cet esprit borné à certaines connoissances, qui ne s'occupe que du détail, & ne raisonne que sur l'expérience : & je trouve qu'il est toujours le même, quelque objet qu'il se propose. Il ne devient pas plus grand pour s'appliquer aux affaires publiques, & il n'en est pas plus savant pour s'occuper des matieres de science. Il ne sera jamais que raisonner probablement sur l'expérience de ce qu'il a lû, & conjecturer un fait d'un autre ; mais il n'ira pas jusques à juger de ses lectures, & les rapporter à leur usage.

Le véritable savant & le véritable

philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête, ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugez, il remonte toujours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiere naturelle, & une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est infléxible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur, & constant dans la vertu. Or, ce savant & ce sage se peut trouver en toutes conditions. On a dans les patriarches, des exemples de sages pasteurs & laboureurs; dans les anciens moines, de sages artisans: & de quelque profession que soit un homme, il ne sera jamais heureux, autant que l'on peut l'être en cette vie, s'il n'agit ainsi sur des principes certains, ou si une foi très-ferme ne supplée au défaut du raisonnement. Mais pour parler suivant nos mœurs, & par rapport à ceux qui ont accoutumé d'étudier parmi

mi nous, ces raisonnemens solides, & ces principes certains, sont principalement nécessaires à ceux qui doivent conduire les autres; comme les ecclésiastiques, les magistrats, & ceux qui gouvernent, ou qui entrent en part des affaires publiques. Pour mieux dire, il ne faut point compter qu'il y ait de véritables études, sans ce fondement; car pour connoître des choses de fait, & acquerir de l'expérience, l'usage de la vie suffit: ou si l'on y ajoute quelque lecture, on n'a pas besoin pour cela d'une grande instruction. Mais se former l'esprit, voir clair à ce que l'on fait, se conduire par des lumieres assurées, & non par des opinions incertaines; c'est ce qui mérite d'être recherché, & c'est cette recherche qui mérite le nom d'étude.

La plûpart des hommes sont plus capables que l'on ne croit, de cette philosophie: elle ne demande aucun talent extraordinaire de mémoire ou d'imagination & de brillant d'esprit, mais seulement un bon sens commun, de l'attention & de la patience; ainsi

il n'y a que les esprits fort legers, qui ne puissent y arriver. Pour les esprits pesans, s'ils ne sont tout-à-fait stupides, on pourra souvent les mener plus loin, que ceux qui brillent plus qu'eux. Enfin il faut conduire chacun selon son génie, & ne pas s'attacher si fort à ceux dont l'instruction donne du plaisir, parce qu'ils ont l'esprit plus ouvert, que l'on néglige les autres, parce qu'ils sont plus de peine. Au contraire, ce sont ces derniers qui demandent le plus de soin, le plus d'affection, & le plus d'habilité dans celui qui les instruit : & c'est un malheur déplorable, mais sans remede, que les gens les plus ignorans & les plus grossiers, ont d'ordinaire les plus méchans maîtres.

Puisque je suis entré en matiere, j'acheverai de m'expliquer touchant la philosophie. Je croi que l'on doit essayer d'y conduire tous ceux que l'on instruit ; principalement si l'on y voit un beau naturel ; mais il ne faut pas s'attendre qu'il y en ait grand nombre qui réüssissent. C'est une grande entreprise, que de former un

véritable philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme qui raiſonne droit, qui ſoit toujours en garde contre toutes les cauſes de l'erreur, qui ne ſuive dans la conduite de ſa vie, que la raiſon & la vertu; & qui cherche à connoître en chaque choſe la vérité, & à remonter juſques aux premieres cauſes. Il eſt vrai que la plûpart des hommes en ſeroient capables, s'ils uſoient bien de leur raiſon, & s'ils ne précipitoient point leurs jugemens: mais il eſt bien rare d'en trouver, qui ayent une volonté aſſez droite, & une aſſez grande force, pour réſiſter à leurs paſſions. Auſſi faut-il demeurer d'accord, que l'on peut exercer paſſablement bien la plûpart des profeſſions de la vie, ſans arriver à cette perfection. On peut être bon medecin, pourvû que l'on ſçache l'hiſtoire naturelle, & les expériences des remedes les plus aſſûrez. Car quand on ſçauroit tout ce qui a été découvert de phyſique juſqu'à préſent, on ne connoîtroit guére mieux les premieres cauſes des maladies. La juriſprudence n'oblige point à re-

monter plus haut, ni à chercher d'autres principes de raiſonnemens; que les loix établies entre les hommes:le reſte appartient au légiſlateur. Les Juriſconſultes Romains dont nous admirons avec raiſon les déciſions, n'étoient point des philoſophes; & cette ſcience étoit formée à Rome, avant que l'on y connût la philoſophie ni la grammaire. Pour la guerre, il eſt évident par l'exemple des Romains mêmes, & de la plûpart des nations, qu'il n'eſt nullement néceſſaire de philoſophie pour la bien faire. Jamais les Romains n'ont été plus grands hommes de guerre, que lorſqu'ils étoient encore ignorans. Mummius & Marius n'étoient pas moins habiles que Pompée & Céſar; & ces derniers, quoiqu'ils fuſſent plus ſavans, n'étoient pas plus philoſophes. Quant aux autres profeſſions moins conſidérables, comme la marchandiſe, l'agriculture, & les métiers; on ne demande point de philoſophie à ceux qui s'y appliquent: quoique les arts les plus utiles n'ayent point été inventez ſans phi-

losophie. Je sçai que l'on croit qu'elle sert à la théologie : & assurément il seroit à souhaiter, que tous les ecclésiastiques fussent de vrais philosophes. Mais j'ai fait voir que dans les premiers siécles de l'église, les Chrétiens faisoient peu de cas de la philosophie humaine : & toutefois on ne peut douter, que les évêques & les prêtres de ce temps-là, ne remplissent parfaitement tous leurs devoirs. Je laisse à ceux qui travaillent utilement dans l'église, à juger si ce qu'ils ont appris de philosophie, leur est de grand usage pour la conduite des ames.

Au reste, comme il ne faut ni se tromper, ni tromper les autres, je ne voudrois donner le nom de philosophie, qu'à ce qui le mérite effectivement. Je ne voudrois point donner à mon disciple, la vanité de se croire philosophe, parce qu'il sçauroit par cœur quelques distinctions & quelques divisions, quoiqu'il n'en fût ni plus sage, ni meilleur ; & je ne voudrois point contribuer, à rendre ce grand nom méprisable aux

gens qui n'ont point de lettres. Car les femmes & les hommes du monde, jugent des philoſophes anciens, par les modernes ; & les mépriſent tous également. De-là vient que Platon le plus excellent de tous les auteurs prophanes, & l'un des plus agréables, eſt peu lû, même des ſavans, & n'eſt point encore traduit en notre langue. De-là vient, que ceux qui liſent les traductions de Xenophon, d'Epictete, ou des autres, s'étonnent que des philoſophes raiſonnent de ſi bon ſens. C'eſt le même abus qui a décrié le nom de réthorique, de poëſie, & de la plûpart des beaux arts ; & qui en a donné les fauſſes idées, qui font que nous les pratiquons ſi mal. Car il eſt naturel de croire qu'une choſe eſt effectivement, ce que ſon nom nous repréſente.

Donc, quoiqu'il fût à ſouhaiter, que tous les hommes, du moins ceux qui étudient, devinſſent véritablement philoſophes ; il eſt ſi peu raiſonnable de l'eſperer, qu'il ſemble que la plûpart ne doivent pas y préten-

dre. Du moins il faudroit la réduire à une bonne logique. Le reste de la philosophie n'est point nécessaire pour acquerir les autres sciences. Au contraire, ce sont toutes les sciences jointes à la pratique de toutes les vertus, qui forment la vraie philosophie, à laquelle par conséquent on ne peut arriver humainement que dans un âge mûr, si quelqu'un est assez heureux pour y arriver. Mais soit pour toute la philosophie, soit pour la logique, il est encore plus certain, que la grammaire, la réthorique, & tout ce que l'on appelle humanitez, n'y sont aucunement nécessaires. Pour apprendre à raisonner droit, il n'est point besoin de sçavoir le latin ni aucune autre langue. On peut l'apprendre à un muet, pourvû que l'on ait des signes assez distincts, pour lui expliquer des réfléxions sur les pensées. L'éloquence suppose le raisonnement déja formé, puisqu'elle y ajoute le mouvement & l'expression: car elle ne consiste pas comme croyent les ignorans, à dire de belles paroles, mais à faire valoir les bonnes raisons.

Comme notre logique ne consistera pas en certains mots & certaines regles dont on se charge la mémoire, pour en pouvoir parler ou entendre ceux qui en parlent, mais dans un exercice réel de bien raisonner, il ne faut pas croire que l'on l'apprenne une fois comme une histoire, pour n'y plus revenir ensuite. Il faut la pratiquer continuellement pendant tout le cours des études ; & je n'en parle en ce lieu, que pour marquer son rang, & montrer qu'elle est plus digne & plus nécessaire, que toutes les études dont je vais parler ; au moins celles qui ne consistent qu'en connoissances de faits ou de choses positives, & en conjectures.

Mais, quoique le raisonnement soit nécessaire, l'expérience & la connoissance des choses particulieres l'est encore plus. On ne peut être véritablement savant ni souverainement habile, sans cette profondeur de raisonnement que j'ai marquée : mais on peut être assez habile pour satisfaire aux devoirs communs de la vie, sans ce raisonnement ; pourvû que l'on

connoiſſe le détail des choſes d'uſage: au lieu que ſans ce détail, les meilleurs raiſonnemens généraux, tant qu'ils demeurent généraux, ne meneront jamais à rien. Ce ſont ces raiſonnemens généraux, qui ont de tout temps décrié les philoſophes & les ſavans, quand ils ont négligé d'y joindre la connoiſſance des choſes particulieres, & principalement des inſtitutions des hommes; & c'eſt le défaut eſſentiel de la méthode de Raimond Lulle, qui n'occupe ſes diſciples, que de notions ſi générales, qu'elles ne ſont d'aucun uſage; & ne les rend pas même plus ſavans dans la ſpéculation, puiſqu'il n'ajoute, à ce que tous les hommes connoiſſent naturellement, que des noms & des diſtinctions arbitraires. J'aime mieux un paiſan, qui ſçait de quel bled ſe fait le meilleur pain, & comment on fait venir ce bled, qu'un philoſophe qui ne raiſonne que ſur le bon, le parfait & l'infini, ſans jamais deſcendre plus bas. Que votre diſciple ait donc l'eſprit droit & net, qu'il raiſonne ſur de grands principes, & qu'il arrange bien ſes connoiſſan-

ces. Mais qu'il se contente de peu de principes, & qu'il ait de quoi arranger; je veux dire des connoissances distinctes & singuliéres.

XX. Qu'il faut avoir soin du corps.

JUSQUES ici je n'ai parlé que des études qui servent à perfectionner l'ame, en formant l'esprit & les mœurs. Il faut dire aussi quelque chose de celles qui pourroient servir au corps, puisqu'après notre ame il n'y a rien qui nous doive être si précieux, que cette autre partie de nous-même : & que l'union étroite de l'une & de l'autre, fait que l'ame n'est point en état de bien agir, si le corps n'est bien disposé. Je sçai que cette sorte d'étude n'est point en usage parmi nous. On connoît assez les biens du corps, la santé, la force, l'adresse, la beauté; mais on croit qu'il faut que la nature nous les donne. L'art de les acquerir est tellement oublié, que s'il n'étoit certain que les anciens l'avoient trouvé, & l'avoient poussé à une grande perfection; peut-être ne croiroit-on pas qu'il fût possible. C'est cet art que les

Grecs nommoient gymnaſtique : qui conſiſtoit principalement dans l'exercice du corps ; c'eſt pourquoi il eſt hors de mon ſujet : car je n'ai pas entrepris tout ce qui regarde l'éducation de la jeuneſſe, mais ſeulement les études. Je laiſſerai donc ce traité des exercices à quelqu'un, qui en ſera mieux inſtruit que moi : & je me contenterai de parler des connoiſſances qui ſervent à entretenir la ſanté. Je ne leur donne pas le nom de médecine, parce que nous l'appliquons à un art long & difficile, qui occupe des hommes toute leur vie, & qui a pour objet, de guérir les maladies, plutôt que de les prévenir : au lieu que ce que j'entends ici par cette étude néceſſaire à tout le monde, ſont ſeulement certains préceptes ſimples & faciles pour entretenir & augmenter la ſanté.

Je voudrois donc que dès la premiere enfance on inſpirât la ſobriété, autant que cet âge en eſt capable. Non pas en faiſant jeûner les enfans, il n'en eſt pas encore temps, mais ne les laiſſant pas manger autant

qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils veulent; ne leur offrant point ce qui les peut tenter; ne leur donnant jamais ni peines, ni récompenses, qui dépendent du manger. Il faut encore mépriser en leur présence les gourmands & les friands, soit dans les railleries, soit dans les discours sérieux; marquer les maladies, & les autres maux qui viennent des excès de bouche: loüer la sobriété, & montrer les biens qu'elle produit: faire tous ces discours autant que l'on pourra, sans qu'il semble que l'on les veuille instruire, & sans leur adresser la parole, afin qu'ils s'en défient moins; mais sur tout ne démentir jamais ces discours, ni par aucun discours contraire, ni par aucune action; en un mot, les soutenir d'exemple. On voit par les mœurs des nations entieres, combien l'opinion, la coutume, & les impressions de l'enfance, sont puissantes en cette matiere. L'yvrognerie si fréquente dans les païs du Nord, est un monstre en Espagne: les Indiens passent leur vie avec du ris, des légumes, & des

fruits, ſans manger ni chair ni poiſſon; & quelques-uns ſont tellement exercez au jeûne, qu'ils le pouſſent juſques à 15. & 20. jours ſans prendre aucune nourriture. Peut-être croira-t'on que je devois plutôt mettre ceci dans les inſtructions de morale, mais je ne voulois pas entrer dans un ſi grand détail des vertus : & celle-ci eſt un moyen particulier pour la ſanté. Or, ces inſtructions qui ſervent à pluſieurs fins, ſont ſans doute les plus excellentes.

Pour ſe bien porter, il ſert encore d'être propre & net, de reſpirer un air pur, boire de bonnes eaux, ſe nourrir de viandes ſimples ; & quoique la nature enſeigne aſſez tout cela, il eſt bon d'en avertir les enfans, & leur y faire ſouvent faire réfléxion : car la coutume prend aiſément le deſſus. Tout ce qui donne de la force ſert auſſi beaucoup à la ſanté, que la force ſuppoſe néceſſairement. Or, ce qui fortifie n'eſt pas, comme croit le vulgaire, manger beaucoup, & boire beaucoup de vin, mais travailler & s'exercer en ſe nourriſſant & ſe repo-

sant à proportion. Les exercices le plus à l'usage de tout le monde, sont marcher longtems, se tenir longtems debout, porter des fardeaux, tirer à des poulies, courir, sauter, nager, monter à cheval, faire des armes, jouer à la paulme, & ainsi du reste, selon les âges, les conditions, & les professions ausquelles chacun se destine. J'en laisse le détail à ceux qui voudront bien, peut-être un jour, nous donner quelque traité des exercices; je me contente d'observer, qu'il est très-important d'en donner aux enfans de bonne heure une grande estime, avec un grand mépris de la vie molle & effeminée.

Il faut leur faire comprendre qu'un homme est capable de peu de chose, s'il ne peut, sans altérer sa santé, faire des excès notables de travail: rompant au besoin toutes les regles du sommeil & des repas. Enfin, qu'il y a plusieurs vertus, qui ne se peuvent pratiquer qu'avec un
1.Tim. IV.8. bon corps. S. Paul dit bien, que les exercices du corps sont utiles à peu de chose, mais il le dit en les com-

parans aux exercices de piété, & dans un temps où l'émulation des athlétes Grecs, les avoit poussez à une curiosité excessive. Car plusieurs passoient leur vie dans un régime très-sévere, & dans de fort grands travaux: sans autre bnt que de se faire admirer dans les spectacles. S. Paul lui-même se sert ailleurs de cet exemple, pour montrer aux Chrétiens avec quelle ardeur ils doivent combattre, pour la couronne incorruptible. Les Chrétiens, à la vérité, ne s'engageoient pas à ces exercices des gymnases, qui leur auroient trop fait perdre de temps; & encore moins aux combats des jeux publics, fondez sur l'idolâtrie; mais ils ne laissoient pas de s'exercer le corps, par des travaux utiles & pénibles. S. Clement Alexandrin le conseille expressément dans son pédagogue, & la plûpart des anciens moines l'ont pratiqué. Aussi S. Paul ne dit pas que les exercices du corps n'ayent aucune utilité; & quoiqu'il la juge petite, en comparaison des vertus chrétiennes, il l'auroit sans doute jugée grande, en

1. Cor. IX. 25.

Pedag. liv. 3. c. 10.

comparaiſon de ce que nous lui préférons communément. Car ce qui fait tant mépriſer aujourd'hui les exercices, eſt qu'ils ne ſervent ni à acquerir de l'honneur, ni à gagner de l'argent : & qu'ils ne s'accordent pas avec la bonne chere, le ſommeil & la pareſſe, en quoi la plûpart des gens font conſiſter leur bonheur.

En effet, il n'y a parmi nous que ceux que l'on deſtine à la guerre, à qui l'on apprenne quelques exercices par méthode: encore y a-t'il, ce me ſemble, deux défauts conſidérables. L'un, que l'on ne prend aucun ſoin de former les ſoldats, qui compoſent tout le corps des troupes: on attend qu'ils ſoient enrôlez, pour leur apprendre à manier leurs armes, & à faire l'exercice; l'autre défaut eſt, que dans les académies où on exerce les Gentilshommes, on ne compte pour rien ce qui eſt le plus eſſentiel, pour donner de la ſanté & rendre les corps robuſtes. Car on n'accoutume point les jeunes gens à vivre de viandes ſimples & groſſieres, à ſouffrir quelquefois la faim, le chaud, le froid, & les in-

jures de l'air ; à passer les nuits sans dormir, à coucher ordinairement sur la dure, à être à cheval des journées entieres ; en un mot, à s'endurcir à toutes sortes de fatigues. Cependant ces fatigues sont d'un usage bien plus ordinaire à la guerre, que la danse & les dernieres finesses de l'escrime & du manége. Ce soin que l'on prend de former le corps des gentilshommes, ne laisse pas, tout médiocre qu'il est, d'être une preuve bien sensible de l'utilité des exercices. De-là vient sans doute, que les gens de qualité, & les officiers d'armée ont d'ordinaire le corps mieux fait, ont plus de grace à marcher, & à faire toutes sortes de mouvemens; non-seulement que les artisans & les bourgeois, mais que les gens de robe, qui n'ont point passé par ces exercices. La seule difference des travaux fait encore un très-grand effet, sans aucun soin de l'éducation. Les jardiniers & les laboureurs ont des corps tout autrement formez & proportionnez, que les cordonniers, les tailleurs, & les autres artisans sé-

dentaires. Mais pour ne parler que de ceux que l'on éleve avec plus de ſoin, ſans les deſtiner à la guerre; pourquoi ne leur exerce-t'on point le corps, tandis que l'on en fait étudier un ſi grand nombre? eſt-ce qu'ils n'ont que de l'eſprit, & point de corps, eſt-ce que le latin ou la philoſophie du college leur ſont plus néceſſaires que la ſanté? Avoüons la vérité, c'eſt que l'on n'y fait point de réfléxion; on croit que la ſanté vient toute ſeule, que l'on en aura toujours aſſez, & que l'important eſt de gagner beaucoup d'argent, & de parvenir à de belles charges: comme ſi l'on pouvoit joüir de ces biens & de ces honneurs, ſans vivre & ſe bien porter.

Quand je parle d'avoir ſoin de la ſanté, je ne parle pas de ces précautions de femmes & d'hommes ſédentaires, & trop aiſés, qui ſe tâtent le poulx à tous momens: & qui à force de craindre les maladies, ſont preſque toujours malades, ou du moins s'imaginent l'être: qui prennent des boüillons tous les matins, qui ne

peuvent ni jeûner, ni faire maigre, ni manger plus tard qu'une certaine heure; qui ne peuvent dormir, s'ils ne sont couchez fort mollement & fort loin du bruit: qui n'ont jamais assez de chassis, de paravents, & de contre-portes; en un mot, qui ont une horreur extrême des moindres incommoditez. Ces gens abusent des soulagemens qui ont été inventez pour les vrais malades, & pour ceux dont la santé est ruinée par de longs travaux, ou par une extrême vieillesse; & ce qui marque leur mollesse, c'est qu'ils n'usent jamais des moyens que j'ai marquez, du travail & de l'abstinence; ils aiment mieux prendre une médecine, que de se priver d'un repas. Il est donc très-important de faire comprendre de bonne heure aux jeunes gens, l'erreur de ces prétendus infirmes: car ce sont ceux qui élevent plus mal leurs enfans. Ils les embeguinent, & les couvrent jusques au bout des doigts, ils ne leur laissent point faire d'exercice, de peur qu'ils ne se blessent, ou qu'ils ne s'échauffent, ils les purgent reglement à cer-

taines saisons, & leur persuadent si bien qu'ils sont d'une complexion foible & délicate, que les pauvres enfans le croyent toute leur vie, & prétendent se distinguer par-là du commun, comme par leur bien & leur condition. Car comme il n'y a que des riches & des gens de grand loisir, qui puissent faire toutes ces façons, ils se persuadent qu'il n'appartient qu'aux païsans & aux crocheteurs d'avoir de bons corps : & se font honneur de leur foiblesse, comme d'une marque d'esprit. Cependant, à le bien prendre, on devroit avoir beaucoup plus de honte d'être foible & mal sain, que d'être pauvre : puisqu'il y a plus de moyens innocens d'acquerir la santé, que les richesses; & que ces moyens sont plus en notre pouvoir.

Il faut encore guérir les jeunes gens de quantité de superstitions, que l'ignorance des siécles passez a introduits dans la médecine, touchant la qualité de plusieurs viandes, que l'on estime froides ou chaudes, sans raison, & contre l'expérience ; touchant

plusieurs effets, que l'on attribuë sans fondement à la lune & aux autres astres. On peut mettre en ce rang une grande partie des préceptes de l'école de Salerne. Au contraire, je voudrois que l'on eût soin de leur apprendre ce qu'il y a de plus constamment établi entre les plus habiles médecins, pour le régime ordinaire: les moyens de conserver la santé; les remedes des maladies les plus fréquentes, & sur tout ce qui regarde les blessures. Car il est plus difficile de les éviter, que les grandes maladies; & plus important de s'y pouvoir aider soi-même. Pour tout cela, il seroit bon de sçavoir passablement l'anatomie, joint les autres grands usages que l'on en peut faire en morale, pour connoître les passions, pour admirer la sagesse de Dieu, & sentir combien nous dépendons de sa puissance; il seroit bon de sçavoir aussi la qualité des nourritures les plus ordinaires, des plantes les plus communes, des remedes les plus faciles à trouver, tout cela suivant les expériences les plus assurées. On en pourroit étudier plus ou moins

ſelon la capacité du maître, & le loiſir & l'inclination du diſciple. Il ne ſeroit pas inutile de faire obſerver les effets de certaines maladies les plus affreuſes, pour imprimer aux jeunes gens une grande horreur de l'intempérance & de la débauche; & d'un autre côté, les faire quelquefois entrer dans une cuiſine & dans un office, & voir tout au long avec combien d'artifice, de peine, de temps, & de dépenſe, ſe préparent ces ragoûts & ces confitures, qui ne ſont que l'ornement des repas.

XXI. Qu'il ne faut point étudier par interêt.

VOILA les inſtructions qui regardent toutes ſortes de perſonnes, puiſqu'il n'y en a point qui n'ait une ame & un corps. Les inſtructions ſuivantes regardent la conſervation des biens, & par conſéquent ne ſont pas à l'uſage de ceux qui ſont tout-à-fait pauvres. Auſſi les avis que je donne ne ſont guéres praticables, qu'à l'égard des enfans qui naiſſent de parens au moins médiocrement accommodez. Les plus pauvres n'ont ni le talent, ni le loiſir d'inſtruire leurs enfans

en particulier, & s'ils les font étudier, c'est en les envoyant à des écoles publiques. Mais peut-être avant que de passer outre, ne sera-t'il pas inutile de dire un mot, de ce qui doit attirer aux études, ou en détourner ceux qui sont tout-à-fait pauvres.

Réguliérement, l'étude n'est point un moyen d'acquerir du bien, & ne convient qu'à ceux qui ont un honnête loisir. Le bon sens veut que l'on commence par pourvoir à sa subsistance, avant que de contenter sa curiosité; & ceux qui s'appliquent à l'étude n'ayant pas de quoi vivre, ressemblent à des voyageurs, qui étant abordez à une isle déserte, s'amuseroient à contempler les astres, ou à discourir sur le reflux de la mer; au lieu de bâtir des cabanes, & de chercher des vivres. On pourroit leur dire, si vous estimez les biens de fortune, comme la plûpart des hommes; à quoi vous amusez-vous ? que ne prenez-vous les moyens ordinaires & naturels pour en gagner ? Vous êtes né à la campagne, demeurez-y: labourez le champ de vos peres; ou s'ils ne vous

en ont pas laissé, servez un maître, travaillez à la journée, apprenez un métier; trafiquez, si vous en avez le moyen; choisissez quelque profession, qui vous fasse subsister honnêtement: & laissez les études à ceux qui ont du loisir, qui sont riches, ou qui ne se soucient pas de l'être. Mais, dira quelqu'un, les études mêmes sont une de ces professions qui font vivre, du moins elles menent à plusieurs professions utiles, l'église, le palais, la médecine : & la vie en est bien plus douce, que de labourer la terre ou de travailler à un métier. Voilà la vaine espérance qui fait tant de pauvres prêtres, & tant de pauvres avocats.

Je ne dis pas qu'il faille exclure des études tous ceux qui sont pauvres. On ne trouveroit guére de gens à leur aise, qui voulussent se donner la peine d'enseigner & de conduire des enfans ; moins encore qui se chargeassent du service des paroisses, principalement à la campagne. Je desirerois seulement que le nombre n'en fût pas si grand; que l'on pût choi-

sir

fur ceux qui ont le plus de talent ou de vertu ; & renvoyer ceux qui n'étudient que par des vûës basses & sordides. Car on ne peut assez déplorer les extrêmitez où se jettent souvent ces jeunes gens, qui se sont embarquez témerairement dans les études, & se trouvent hors d'état d'apprendre un autre mêtier, ou croyent tout le reste indigne d'eux. Plusieurs ne sçachant que devenir, se jettent sans vocation, dans des communautez religieuses : ou s'ils craignent de s'enfermer & de s'assujettir à une regle, ils cherchent quelque emploi de pratique ou de finance ; ou, selon le génie, ils deviennent musiciens, poëtes, comédiens, charlatans, & tout ce que l'on peut imaginer.

Les études mêmes souffrent, d'être traitées par des gens mal élevez, ou interressez ; ils sont occupez du soin pressant de leur subsistance, ou du desir de gagner. Leur but n'est pas la connoissance de la vérité & la perfection de la raison, mais l'interêt : ainsi ils forcent leurs pensées, pour les y ajouter ; ils n'étudient point ce

qui est de meilleur en soi, mais ce qui est de meilleur débit; ils ne cherchent point à devenir effectivement plus habiles, mais à passer pour l'être, & à plaire aux autres. En un mot, ils appellent études utiles, non pas celles qui vont à quelque utilité publique, comme d'avancer les arts, & perfectionner les mœurs; mais celles qui vont à enrichir ceux qui étudient. Mais revenons à notre sujet.

Je prétends avoir expliqué jusques ici les études qui sont à l'usage de toutes sortes de personnes, tant des femmes que des hommes, tant des riches que des pauvres. Ces études sont celles qui regardent la religion, les mœurs, la conduite de l'esprit pour raisonner juste, & la santé. Je les ai traitées dans toute l'étenduë que leur peut donner celui qui instruit un enfant de qualité, destiné à de grands emplois, à qui le maître donne toute son application, ayant tous les secours qu'il desire. On doit juger à proportion, ce qu'il faut en faire apprendre à un homme de con-

dition médiocre, à une femme, à un artisan. Ainsi pour les pauvres, il suffira des instructions d'un curé soigneux de son devoir, d'un maître de petites écoles, ou d'un pere raisonnable : ils peuvent même, pour la plûpart, se passer de lire, ni d'écrire; & j'estime beaucoup plus nécessaire, qu'ils soient instruits de tout ce que j'ai expliqué, autant qu'ils en seront capables. Maintenant je viens aux études, qui servent pour les affaires, & qui, par conséquent, sont encore communes à tous ceux qui ont du bien, de quelque sexe & de quelque condition qu'ils soient. Ces études nécessaires pour les affaires, sont la grammaire, l'arithmétique, l'œconomie, la jurisprudence : mais il faut expliquer en quel sens je prends tous ces mots.

XXII. Grammaire.

PAR la grammaire, j'entends seulement lire & écrire, parler bien françois, & l'écrire correctement : en sorte que l'on ne soit embarrassé, ni du choix des mots, ni de la construction du discours, & que l'on écri-

ve bien, même les choses les plus communes; une lettre, un mémoire pour des affaires. Je ne croi pas que l'on doive commencer à montrer à lire, avant six ans, si les naturels ne sont fort heureux. Car c'est une étude fâcheuse, il n'y a point de ce que les enfans cherchent, qui est le plaisir: & il y faut beaucoup de patience, dont ils n'ont point. Jugeons-en par nous-mêmes. Quelle peine n'a-t'on point en âge de raison parfaite, quand on apprend à lire l'hébreu ou l'arabe? on est pressé par la curiosité, on veut de tout son cœur apprendre, on est accoutumé à étudier & à s'appliquer. Cependant il est bien fâcheux de s'arrêter si longtems les yeux sur les mêmes figures, assembler si souvent les mêmes lettres, suppléer par la mémoire ce qui manque à l'écriture, comme il en manque en toutes sortes de langues; & prononcer enfin pour tout fruit de ce travail, des mots que l'on n'entend point. Et on trouve mauvais que de pauvres enfans, qui ne cherchent qu'à se réjoüir, ne prennent pas en gré toute

cette peine;& on les châtie rudement, quand ils ne s'ennuyent pas assez longtems sur leur livre. Après tout; pourquoi les tant presser, sur tout quand ils sont d'une condition honnête, où ils seront obligez de lire & écrire toute leur vie? craint-on qu'ils l'ignorent quand ils seront grands, & en voit-on seulement qui arrivent à dix ou douze ans, sans le savoir. On n'en voit point, me dira-t'on, parce qu'il n'y en a point; que l'on ne contraigne de l'apprendre dès l'enfance. Mais croit-on que l'émulation, la honte de n'être pas comme les autres, & la nécessité de lire & d'écrire dans tout le reste des études, n'y fasse pas aussi beaucoup?

Cependant la dureté de ces premieres leçons, les dégoûte pour longtems de toute l'étude. Il faut avoir beaucoup de patience, les faire lire peu à la fois; augmentant insensiblement à mesure que la facilité vient; & leur apprendre en même temps des histoires, ou d'autres choses qui les réjoüissent. On fait lire d'abord en latin, parce que nous le prononçons

plus comme il eſt écrit, que le françois : mais je croi que le plaiſir qu'auroit un enfant d'entendre ce qu'il liroit, & de voir l'utilité de ſon travail, l'avanceroit bien autant. C'eſt pourquoi je voudrois lui donner bien-tôt quelque livre françois, qu'il pût entendre. Il eſt aiſé de voir que les mêmes difficultez que l'on a pour apprendre à lire, on les a pour le latin, & pour les autres langues ; & qu'elles durent plus longtems. On y a même joint, par l'uſage des écoles, une autre difficulté, qui eſt celle des regles & de tout l'art de la grammaire. Car quoique nous ſoyons accoutumez à n'apprendre le latin, qu'avec la grammaire ; ni la grammaire, qu'en latin, ou ſur le fondement de la grammaire latine : il eſt clair toutefois que ce ſont deux études ſeparées, puiſqu'il n'y a point de langue qui ne s'apprenne par l'uſage, & qu'il n'y en a point auſſi qui n'ait ſa grammaire. J'ai fait voir que cette méthode a commencé du temps que le latin étoit vulgaire : & que la grammaire grecque, qui eſt

la premiere que nous connoissons, a été faite aussi par des Grecs.

Ainsi pour imiter ces anciens, que nous estimons avec tant de raison, il faudroit étudier la grammaire en nôtre langue, avant que de l'étudier dans une autre. Comme cette étude ne consisteroit, qu'à faire faire à un enfant des réfléxions sur la langue qu'il sçauroit déja, il y auroit souvent du plaisir; & les difficultez qu'il y rencontreroit seroient moindres, que si elles étoient jointes à celle d'apprendre une langue. Toujours on auroit cet avantage, que l'on pourroit lui faire entendre parfaitement tous les préceptes, par des exemples familiers. Mais je ne voudrois pas le charger de beaucoup de préceptes, puisque le grand rafinement dans la grammaire consume un grand temps, & n'est point d'usage.

Telle exception vous aura peiné tout un jour à retenir, dont vous n'aurez pas affaire trois fois en la vie. Je me contenterois des principales définitions, & des regles les plus générales; & je me bornerois à bien

parler & bien lire, obſerver en écrivant une ortographe très-correcte, entendre tout ce que l'on dit & tout ce que l'on lit, autant que la connoiſſance de la langue y peut ſervir. Il ſuffiroit pour cela, de connoître les diviſions des lettres, les parties du diſcours & leurs ſubdiviſions, & le reſte que je ne puis mettre en détail, à moins que de faire une grammaire. Or, afin que ces préceptes ne fuſſent pas ſecs & décharnez, comme ils ſont dans les livres, je voudrois les rendre ſenſibles & agréables par l'uſage. Quand un enfant auroit lû quelque temps en ſa langue des choſes qu'il entendroit, & où il prendroit plaiſir, s'il étoit poſſible, on commenceroit à lui faire obſerver, que toute cette écriture ne conſiſte qu'en vingt-deux lettres, & que tous ces grands diſcours ne ſont compoſez que de neuf genres de mots; qu'il y a deux ſortes d'articles; qu'il y a des genres dans les noms, des temps & des perſonnes dans les verbes; des nombres dans les uns & dans les autres, & ainſi du reſte. Lorſqu'il ſçau-

roit un peu écrire, on lui feroit rédiger les hiſtoires, que l'on lui auroit contées, & on lui corrigeroit les mots bas ou impropres, les mauvaiſes conſtructions, & les fautes d'ortographe. On pourroit lui dire les regles des étymologies, & lui en apprendre pluſieurs aux occaſions. Elles ſervent fort pour entendre la force des mots & l'ortographe ; & elles ſont divertiſſantes. Ainſi avec peu de préceptes, & beaucoup d'exercice, il apprendroit en deux ou trois années, autant de grammaire qu'il en faut à un honnête homme, pour l'uſage de la vie, & plus que n'en ſçavent pour l'ordinaire ceux qui ont paſſé huit ou dix ans au college.

La plûpart en pourroient demeurer là, & n'apprendre point d'autre langue. Les gens d'épée, les praticiens, les financiers, les marchands, & tout ce qui eſt au-deſſous : enfin la plûpart des femmes peuvent ſe paſſer de latin, l'expérience le fait voir. Mais s'ils ſçavoient autant de grammaire que j'ai dit, il leur ſeroit bien plus aiſé de ſe ſervir de bons livres fran-

çois, & des traductions des anciens; & peut-être se désabuseroit-on à la fin, de la nécessité du latin, pour n'être pas ignorant. Il est vrai que le latin est nécessaire aux ecclésiastiques & aux gens de robe, & qu'il est fort utile aux gens d'épée, quand ce ne seroit que pour les voyages; & entre les femmes, aux religieuses, pour entendre l'office qu'elles recitent. Mais je croi qu'il seroit beaucoup plus facile à apprendre, si l'on ne le mêloit point tant, avec les regles de la grammaire. Non que je croye qu'il faille l'apprendre par le seul usage: quoiqu'il y en ait quelques exemples, même de notre temps; la méthode n'en est pas encore assez établie, pour la proposer à tout le monde. Joint que quelque habitude de parler qu'eussent des enfans; j'aurois bien de la peine à croire, qu'elle demeurât ferme sans le secours des regles, dans une langue qu'ils n'exercent pas continuellement. On a véritablement l'exemple des Juifs, qui apprennent l'hébreu à leurs enfans sans aucune regle, & les y rendent

fort savans; mais c'est avec un grand temps. Servons-nous donc plutôt des regles, pourvû qu'elles aident les enfans, & qu'elles ne les accablent pas. Or, s'ils les sçavent déja en leur langue, le reste sera bien-aisé. Il n'y aura qu'à leur faire observer, ce que la langue latine a de different, Le manque d'articles, les déclinaisons des noms, le passif dans les verbes, la liberté d'arranger differemment les mots, & tout le reste. Ce ne seront pour la plûpart que des exceptions des regles générales qu'ils auront apprises. Au reste, il faudra les exercer continuellement par la lecture de quelque auteur, qu'ils puissent entendre avec plaisir, s'il se peut; & faire état, qu'ils apprendront bien mieux les regles par l'usage qu'on en fera remarquer, que par l'effort de leur mémoire, quoiqu'il ne faille pas laisser de leur faire apprendre par cœur. Ce qui les leur imprimera le mieux, sera la composition; mais on ne peut ni la commencer si-tôt, ni la continuer si longtems que la lecture, qui doit être leur principal

exercice, & durer pendant tout le cours des études. Car il y a cette commodité à la grammaire & à l'étude des langues, que comme ce sont des instrumens, celui qui les a une fois apprises, s'y fortifie à mesure qu'il s'en sert : parce que les livres où il apprend les choses, sont composez des paroles d'une certaine langue arrangée selon la grammaire.

XXIII. Arithmétique.

L'ARITHMETIQUE vient ensuite ; & je crois qu'il la faut commencer plûtard, lorsque la raison se forme tout-à-fait ; comme à dix ou douze ans. On montrera d'abord au disciple, la pratique des quatre grandes regles ; on l'exercera à calculer aux jettons & à la plume, à se servir de toutes sortes de chiffres, à réduire les poids & les mesures les plus d'usage. Ensuite on passera aux regles plus difficiles, puis on lui montrera les raisons de toutes, & on lui enseignera la science des proportions, selon le loisir & le génie.

ON s'étonnera ſans doute, que je compte l'œconomie entre les études, & même entre les plus néceſſaires : mais voici ce que je veux dire. L'étude de la jeuneſſe doit conſiſter à acquerir en ce premier âge, les connoiſſances qui doivent ſervir dans tout le reſte de la vie ; ou du moins les principes de ces connoiſſances, comme je croi l'avoir montré. Donc ce qui eſt néceſſaire aux affaires les plus communes & les plus ordinaires, qui vont à l'entretien de la vie & au fondement de la ſocieté civile ; ces connoiſſances doivent tenir le premier rang après celles qui regardent l'homme en lui-même, & qui ſervent directement à perfectionner l'ame ou le corps. Auſſi c'eſt principalement l'ignorance de ces ſortes de choſes, qui fait que pluſieurs mépriſent les étudians & les études. Quelles ſont les penſées d'un enfant de famille qui ſort du college ? de ſe divertir, & de faire des connoiſſances ; & s'il a pris goût aux études, de ſuivre ſa curioſité. Il ne ſe met point en peine XXIV. Oeconomique.

comment il ſubſiſte, d'où lui vient de quoi ſe nourrir, s'habiller, & tout le reſte. Il regarde ſeulement comment vivent les autres jeunes gens de ſa condition, & ne veut pas ſe paſſer à moins, ni manquer d'argent pour joüer ou ſatisfaire à d'autres paſſions. Cependant il ſe remplit l'imagination de comédies, de romans, de muſique: ou s'il n'a pas d'eſprit, il ſe borne à des plaiſirs plus groſſiers. Il faut qu'il arrive quelque grand changement dans ſa fortune, la mort d'un pere, une grande ſucceſſion à recueillir, un grand procès, un mariage, une charge dont il ſe trouve revêtu, pour lui faire ouvrir les yeux, & s'appercevoir qu'il y a des affaires dans le monde, & qu'il y a des ſoins qui le regardent, auſſi-bien que les autres hommes. Je ſçai qu'il y a en cela beaucoup du naturel de la jeuneſſe, qui eſt pouſſée au plaiſir par des paſſions violentes; & n'a pas aſſez d'expérience pour faire cas des choſes utiles. Mais c'eſt pour cela même qu'il faut aider la jeuneſſe & la retenir, au lieu qu'il ſemble que l'on veuille ſe-

conder ſes défauts. Les jeunes gens n'aimeront jamais le travail ni les affaires : il eſt vrai. Mais du moins il faut tâcher en les y préparant de bonne heure, de faire qu'elles ne leur paroiſſent point ſi améres ni ſi peſantes, quand ils viendront à l'âge de s'y appliquer tout de bon. C'eſt pour cela que je compte entre les études néceſſaires à tout le monde, l'œconomie & la juriſprudence : & voici en quoi je fais conſiſter l'œconomie.

Comme les premiers objets dont les enfans ſont frappez, ſont le dedans d'une maiſon, ſes diverſes parties, les domeſtiques & leurs ſervices différens, les meubles & les uſtanciles du ménage : il n'y a qu'à ſuivre leur curioſité naturelle, pour leur apprendre agréablement l'uſage de toutes ces choſes, & leur faire entendre autant qu'ils en ſont capables, les raiſons ſolides qui les ont fait inventer ; leur faiſant voir les incommoditez, dont elles ſont les remedes. On les accoutumeroit ainſi à admirer la bonté de Dieu, dans toutes les choſes qu'il nous fournit pour nos beſoins ; l'in-

duſtrie qu'il a donnée aux hommes pour s'en ſervir ; le bonheur d'être né dans un païs bien cultivé, & dans une nation inſtruite & polie : à prendre des idées nobles de toutes ces choſes, que la mauvaiſe éducation & la vanité de nos mœurs nous fait mépriſer ; & ne point tant dédaigner une cuiſine, une baſſe-cour, un marché, comme font la plûpart des gens élevez honnêtement. Enfin, on les accoutumeroit à faire des réfléxions ſur tout ce qui ſe préſente, qui eſt le principe de toutes les études. Car on ſe trompe fort, quand on s'imagine qu'il faut aller chercher bien loin de quoi inſtruire les enfans. Ils ne vivront ni en l'air, ni parmi les aſtres, moins encore dans les eſpaces imaginaires, au païs des êtres de raiſon, ou des ſecondes intentions ; ils vivront ſur la terre, dans ce bas monde, tel qu'il eſt aujourd'hui, & dans ce ſiécle ſi corrompu.

Il faut donc qu'ils connoiſſent la terre qu'ils habitent, le pain qu'ils mangent, les animaux qui les ſervent ; & ſurtout les hommes avec qui ils

doivent vivre & avoir affaire : & qu'ils ne s'imaginent pas que c'eſt s'abaiſſer, que de conſidérer tout ce qui les environne. Dans une grande famille, il y aura plus de matiere pour ces inſtructions, que dans une moindre : & il y en aura plus encore, ſi les enfans ſont tantôt à la ville, & tantôt à la campagne. Auſſi les enfans de qualité qui peuvent avoir toutes ces commoditez, ont beſoin de ſçavoir plus de choſes que les autres. A meſure que l'âge avanceroit, on leur en diroit davantage, & on feroit en ſorte de les inſtruire paſſablement des arts, qui regardent la commodité de la vie, leur faiſant voir travailler, & leur expliquant chaque choſe avec grand ſoin. On leur feroit donc voir, ou dans la maiſon, ou ailleurs, comment on fait le pain, la toile, les étoffes. Ils verroient travailler des tailleurs, des tapiſſiers, des menuiſiers, des charpentiers, des maçons, & tous les ouvriers qui ſervent aux bâtimens. Il faudroit faire en ſorte qu'ils fuſſent aſſez inſtruits de tous ces arts, pour entendre le langage

des ouvriers, & pour n'être pas aisés à tromper. Cependant cette étude seroit un grand divertissement pour eux : & comme les enfans veulent tout imiter, ils ne manqueroient pas de se faire des jeux de tous ces arts. Il ne faudroit ni s'y opposer durement, ni s'en mocquer : mais les aider doucement, leur montrant ce qu'il y auroit de chimérique dans leurs entreprises, & ce qui seroit faisable. Ce seroit une occasion de leur apprendre beaucoup de mécanique : & ils auroient le plaisir de réüssir en quelque chose, qui est très-grand en cet âge. Il seroit bon aussi de leur apprendre le prix commun des ouvrages qu'ils pourront commander, & des choses qu'ils pourront acheter suivant leur condition ; & même de celles qu'ils feront acheter par d'autres. Car encore que ces prix changent très-souvent, celui qui les a sçûës une fois, ne sera pas si incertain, principalement si on l'a bien averti des raisons qui rendent certaines denrées si cheres, en comparaison des autres ; & des causes les plus ordinaires de ces changemens de

prix. Je voudrois aussi qu'un jeune homme sçût de bonne heure, ou par son expérience, ou par un recit exact, ce qui est nécessaire pour les voyages.

Voilà ce que j'appelle l'œconomie. On voit bien que je ne prétends pas, que l'on en fist une étude en forme, ni qu'on l'apprît dans des livres. Elle s'apprendroit par la conversation & par la pratique; & seroit moins de la fonction d'un précepteur, que du soin d'un bon pere ou d'un tuteur affectionné. Toutesfois les autres études l'aideroient, & elle les aideroit. Pour exercer les regles d'arithmétique, on pourroit dresser des comptes, & tenir un registre de récepte & de dépense: qui est une pratique si nécessaire à tout homme qui a du bien à gouverner, qu'elle est même recommandée dans l'écriture. Dans les auteurs d'humanitez, comme Ciceron & Virgile, on pourroit leur faire observer, combien les Romains estimoient lors l'agriculture, & l'application à leurs affaires domestiques. On le verroit mieux dans les auteurs qui ont écrit du mé-

Eccl. 41. 7.

nage de la campagne, comme Caton & Columelle, & dans les livres de droit. Aussi falloit-il que les jeunes Romains fussent de bonne heure en état d'agir & de conduire leurs affaires : puisqu'à quatorze ans ils étoient hors de tutelle ; & qu'à dix-huit, ils passoient pour homme faits, venoient dans la place, & postuloient librement devant les Magistrats. Pour les Grecs, l'œconomique de Xenophon, Aristophane, Theocrite, Hesiode & Homere feroient voir, qu'ils s'appliquoient fort au-dedans de leur maison, au ménage & à tout le travail des champs : & que les plus riches & les plus honnêtes gens faisoient alors leur occupation & leurs délices, de ce qui est aujourd'hui regardé comme le partage des misérables. L'autorité de ces grands noms, & l'agrément de ces excellens ouvrages, donneroit des idées nobles de toutes choses les plus communes dans la vie. Ce qui mettroit le disciple en état de profiter beaucoup plus, même de l'écriture sainte, voyant que tout ce qu'il y trouvoit de bas & de grossier, vient

des mœurs ſimples & ſolides de cette ſage antiquité, où perſonne ne dédaignoit le travail, non plus que la nourriture ; c'eſt ce que je penſe avoir montré dans les mœurs des Iſraëlites. Mais ſoit que le diſciple lût ces auteurs, ou que le maître lui rapportât ce qu'ils diſent, je voudrois qu'il eût grand ſoin de rendre tout bien ſenſible, & de le rapporter à notre uſage. Laiſſons aux grammairiens de profeſſion, la recherche curieuſe de toutes les plantes que nomme Virgile, & la deſcription de tous les inſtrumens d'agriculture, dont parle Heſiode ; prenons ſeulement occaſion de ce qu'ils diſent, pour faire entendre à notre écolier, ce qui ſe fait aujourd'hui dans notre païs ; & nous conſolons s'ils ont dit quelque mot que nous n'entendions pas, pourvû que nous entendions auſſi-bien notre ménage, qu'ils entendoient le leur.

XXV. Juriſprudence.

POur la juriſprudence, comme elle dépend moins de l'imagination, & qu'elle a beaucoup plus de raiſonnement ; il faut attendre que l'eſprit

ſoit plus accoutumé à s'appliquer, & que le jugement ſoit plus formé: c'eſt-à-dire, vers treize ou quatorze ans, & à la fin des études. Il eſt toutefois bien plus aiſé de la rendre ſenſible & agréable, que la philoſophie qui eſt d'ordinaire l'étude de cet âge: ſur tout après ce fondement d'œconomique dont j'ai parlé, elle ſeroit bien plus facile. On peut juger que par la juriſprudence, je n'entends pas ici cette étude ſi longue & ſi difficile, qui fait les Juriſconſultes de profeſſion, & qui embraſſe la connoiſſance, non-ſeulement de toutes les loix qui ſont en uſage dans un païs, ſur quelque matiere que ce ſoit; mais de tout ce qui ſert à les interpréter, pour les appliquer aux affaires particulieres. Je ne parle ici que des études néceſſaires à tout le monde. Ainſi, à l'égard du droit, j'entends ſeulement ce que chaque particulier eſt obligé d'en ſavoir, pour conſerver ſon bien, & ne rien faire contre les loix. Chacun y eſt obligé par les loix mêmes, qui préſument que tous les citoyens en ſont inſtruits; qui en imputent l'i-

gnorance comme une faute, & la punissent, ou par la perte des biens, si l'on a manqué d'observer les regles de les acquerir & de les conserver; ou par des peines plus séveres, si cette ignorance a porté jusques au crime. Cependant on n'a aucun soin d'en instruire les jeunes gens, hormis ceux que l'on destine à la robe: & on s'étonne sans doute, que je souhaite qu'on leur en parle. Mais, à examiner les choses sans prévention, cette étude est bien aussi utile, pour le moins, que la philosophie que l'on leur enseigne; & n'est pas plus difficile. La philosophie, dit-on, exerce l'esprit des jeunes gens, & les rend subtils. Aussi feront les subtilitez du droit, qui serviront à faire mieux entendre le principal. On craint de les fatiguer, si on leur parloit d'usufruit & de propriété; de la difference entre le droit d'héredité, & les corps héreditaires; entre les parts par indivis & les parts divisées, quoique l'on puisse faire voir les effets solides de toutes ces distinctions. Ne craint-on point aussi qu'ils s'ennuyent des uni-

verſels, des catégories, de l'infini en acte ou en puiſſance, & des êtres de raiſon? Enfin la connoiſſance du droit, agréable, ou non, eſt néceſſaire à tous ceux qui vivent ſous les mêmes loix.

Cette étude ſeroit bien facile ſi nous avions des loix certaines : comme les Romains avoient celles des douze tables : les Atheniens, celles de Solon ; les Hébreux, celles de Moïſe, ou plutôt de Dieu. Il n'y auroit qu'à lire ces loix, pour apprendre ſon devoir. Mais il n'en eſt pas ainſi. Il faut un grand uſage, pour diſtinguer dans les gros volumes des ordonnances de nos rois, celles qui s'obſervent, d'avec les autres. Les coutumes ne parlent que de certaines matieres. Nous ſuivons quantité de regles du droit romain, dont toutefois la plus grande partie n'eſt point reçûë, au moins dans nos païs de coutumes. Notre droit étant donc ſi mêlé & ſi peu certain, nous avons beaucoup plus beſoin d'étude pour le connoître : je dis pour en avoir cette connoiſſance médiocre, que l'on préſume dans tous les

les particuliers. Car pour le ſavoir exactement, c'eſt l'étude de toute la vie.

Voici en quoi je fais conſiſter cette connoiſſance médiocre, néceſſaire à tout le monde. Premierement à entendre les termes, dont on uſe ordinairement en parlant d'affaires, & qui ſont employez dans les ordonnances, les coutumes, & les autres livres de droit : comme fief, cenſive, propres, acquêt, déguerpir, garantir, & tous les autres, qui ne ſont point de l'uſage ordinaire de la langue. Les enfans peuvent apprendre de bonne heure tous ces mots ; principalement ſi l'on a ſoin de leur en faire entendre le ſens, par des exemples ſenſibles ; & plutôt ils les auront appris, moins ils leur paroîtront barbares, dans la ſuite : toujours vaut-il bien autant en charger leur mémoire, que des noms, des figures de réthorique, & des termes de philoſophie. Après cette connoiſſance du langage, qui emporte beaucoup de définitions : je voudrois que l'on apprît les maximes les plus générales du droit, qui re-

gardent les particuliers; comme des tutelles, des successions, des mariages, des contracts les plus ordinaires, sans entrer dans les subtilitez du droit, ni affecter trop de méthode; mais seulement y employant un peu d'ordre, pour éclairer l'esprit & secourir la mémoire. Ensuite il faudroit traiter de la maniere de poursuivre son droit en justice; & sans descendre au détail de la procedure, en marquer l'ordre en gros, & la nécessité qu'il y a d'observer exactement dans les jugemens, les formalitez établies. La difficulté seroit pour le maître, à choisir dans les livres ces connoissances nécessaires, qui y sont si éparses & si mêlées. Car il faut avoüer, que nous n'avons point encore d'ouvrage, où tout ce que je viens de dire soit rassemblé, & séparé du reste. En attendant que quelqu'un fasse ce travail, on pourroit se servir des instituts de Justinien, de l'institution coutumiere de Loisel, de celle de Coquille, de l'indice de Ragueau, & des autres ouvrages semblables. De plus, il seroit bon de faire lire à l'écolier, la

coutume de ſon païs toute entiere, & lui faire voir quelques contracts des plus communs, pour en entendre les clauſes principales.

Mais, dira quelqu'un, n'y a-t'il pas déja trop de chicaneurs en France, ſans vouloir que tout le monde le devienne? Voilà le langage ordinaire des ignorans, de nommer chicaneurs, tous ceux qui entendent les affaires, ou qui en parlent en termes propres. Au contraire, une des plus grandes ſources de la chicane, eſt cette ignorance du droit. De-là vient que l'on fait des traitez déſavantageux, qu'enſuite l'on ne veut point exécuter; que l'on demande tant de reſciſions & de reſtitutions, contre des ſurpriſes; que l'on entreprend témérairement des procès, dont on ne voit pas les conſéquences; qu'ayant raiſon dans le fonds, on s'abandonne à la conduite d'un ſolliciteur, qui gâte le bon droit, par la mauvaiſe procedure. Que ſi quelque connoiſſance des affaires produit la chicane, c'eſt la connoiſſance confuſe & incertaine d'un petit détail de pratique ſans ordre, & ſans

ſcience des principes ; d'où vient que les plus grands chicaneurs, ſont toujours les praticiens du dernier ordre. Or, on ne peut avoir que ces notions obſcures & imparfaites, quand on ne s'inſtruit que par l'uſage. Outre que c'eſt un maître bien lent, & qui n'inſtruit guére, que par les fautes que l'on fait. Encore après un longtems, ne ſçaurez-vous que de certaines affaires particulieres, dont vous ſçaurez même trop de détail; & vous ignorez entiérement tout le reſte. Il me ſemble qu'il vaut bien mieux ne ſe pas attendre tout-à fait à l'expérience, & s'y préparer par quelques connoiſſances générales. Car, quoiqu'il ſoit vrai que beaucoup de gens s'inſtruiſent ſuffiſamment des affaires, par le ſeul uſage : il faut avoüer qu'ils s'en inſtruiroient encore mieux & plus aiſément, s'ils y joignoient quelque étude. Et puiſqu'il y a un certain âge, où l'on veut que les jeunes gens étudient, quand ce ne ſeroit que pour les occuper : pourquoi ne les occupera-t'on pas plutôt à ce qui leur pourra ſervir dans la ſuite, qu'à ce

qui n'eſt bon que pour l'école, c'eſt-à-dire pour rien ; puiſque l'école n'eſt bonne, qu'entant qu'elle ſert pour le reſte de la vie. Au reſte, il ne faut pas craindre qu'ils apprennent un peu plus de droit, que ce qui leur ſera néceſſaire abſolument. Il eſt difficile de meſurer ſi juſte ce néceſſaire; & on ne retient que le gros de tout ce que l'on apprend.

On pourroit aider à égayer cette étude, un peu ſombre d'elle-même, par la connoiſſance de quantité de faits, qui donnant à l'écolier un peu d'expérience avant l'âge, lui rendroient plus ſenſibles, & les maximes & les raiſonnemens du droit. Je voudrois donc que l'on entretint ſouvent un jeune homme, des differentes conditions des gens du même païs, de leurs occupations, de ce qui les fait ſubſiſter. Qu'il ſçût comment vit un païſan, un artiſan, ou un bourgeois; ce que c'eſt qu'un Juge, ou un autre homme de robe; je dis ce qu'ils ſont, non pas ce qu'ils doivent être; de quelle naiſſance ils ſont, comment ils arrivent aux charges, com-

ment ils y ſubſiſtent. Qu'il ſçût comment vivent les ſoldats & les officiers d'armée : qu'il connût auſſi les eccléſiaſtiques & les religieux ; en un mot, tous les hommes avec qui il doit vivre. Il faudroit auſſi lui décrire les differentes natures de biens. Quel eſt le revenu depuis la moindre ferme, juſques à la plus grande ſeigneurie ; & comment on fait pour retirer ces revenus. Ce que c'eſt que le trafic & la banque, & comment on s'y enrichit. Les differentes natures de rentes ; enfin les diverſes manieres de vivre & de ſubſiſter, ſelon la diverſité des provinces. Et comme on ne peut guére apprendre tout cela, que par la converſation, il faut montrer aux jeunes gens, à profiter de l'entretien de toutes ſortes de perſonnes, juſques aux païſans & aux valets. Le moyen eſt de faire parler chacun de ſon métier, & des choſes de ſa connoiſſance. Tous les deux trouvent leur compte en mutuelle converſation. Celui qui parle, a le plaiſir d'inſtruire & de ſe faire écouter : celui qui écoute, a le plaiſir d'entendre quelque choſe de nou-

veau, & le profit lui en demeure.

La lecture des anciens peut aussi servir à connoître ces mêmes faits, comme j'ai marqué pour l'œconomie. Les oraisons & les lettres de Ciceron, sont pleines d'un merveilleux d'étail d'affaires, que l'on peut faire observer à l'écolier, selon son besoin. S'il doit mener une vie privée, on lui expliquera principalement les affaires particulieres; s'il est destiné par sa naissance à de grands emplois, on l'arrêtera plus sur les affaires publiques. Titelive & les autres historiens lui en apprendront aussi beaucoup. Ainsi une même lecture peut servir à plusieurs usages: pour la grammaire, pour la réthorique, pour l'histoire, la morale, l'œconomique, la jurisprudence; on appuyeroit tantôt sur un genre de réfléxions, tantôt sur l'autre, selon les occasions; & il seroit difficile, que quelqu'une ne fist son effet. Mais il faut éviter, en toutes ces observations, la curiosité qui tente continuellement; si ce n'est en tant qu'elle peut servir, comme d'un ragoût pour réveiller l'appetit de sa-

voir. Car, au reste, ce ne sera pas un grand malheur, de ne pas entendre quelque mot de Plaute ou de Varron, qui marque la fonction d'un esclave, ou d'ignorer quelque formalité des Comices; pourvû que l'on retienne que les Romains entendoient fort bien leurs affaires & particulieres & publiques, qu'ils y étoient fort appliquez; & que tous ces grands hommes, que nous admirons dans leur histoire, ne se sont rendus grands, chacun selon leur génie, que par cette application. Ainsi cette étude du droit, ne serviroit pas seulement à rendre les jeunes gens capables d'affaires; elle contribuëroit plus qu'aucune autre, à leur rendre l'esprit solide, & à leur former le jugement: puisqu'elle ne consisteroit, qu'à leur faire connoître la vérité des choses les plus proportionnées à la connoissance des hommes.

Or, il me semble que dans les études, on devroit principalement chercher cette solidité & cette droiture de jugement. Il n'y a que trop de bel esprit dans le monde: mais il n'y aura

jamais assez de bon sens. Pourquoi tant vanter aux écoliers ce brillant & ce feu d'esprit, que l'on ne peut donner à ceux qui ne l'ont pas naturellement; & qui nuit plus d'ordinaire qu'il ne sert, à ceux qui l'ont? Cultivons le bon sens & le jugement. Tous ceux qui ne sont pas nez stupides, peuvent arriver à la droiture d'esprit, pourvû qu'on les accoutume à s'appliquer & à ne point précipiter leurs jugemens : & ce n'est que par-là, que l'on réüssit dans les affaires, & dans toute la conduite de la vie. La connoissance des affaires contribuëroit encore à détacher les jeunes gens de la bagatelle, & à les rendre sérieux; car nous sommes tels, que les pensées qui nous occupent. Elle les accoûtumeroit à s'appliquer à être soigneux, à aimer la regle & la justice, que l'on ne peut manquer d'aimer, si on la connoît, avant que d'avoir interêt de s'y opposer. Or, les jeunes gens ne sont pas encore sensibles à l'interêt; l'avarice est le moindre de leurs vices. Pour donner de l'application & du soin, il seroit fort à souhaiter, que

l'on joignît la pratique aux instructions : qu'un pere fist entrer son fils dans les conseils de ses affaires domestiques, qu'il le fist parler sur celles qui se présentent, qu'il le chargeât de quelques-unes les moins difficiles, qu'il lui donnât à gouverner quelque partie de son bien, dont il lui fist rendre compte. Rien ne seroit plus salutaire à un grand seigneur, que d'avoir été ainsi élevé : d'être tellement capable d'affaires, qu'il n'eût des intendans, des agens & des solliciteurs, que pour se soulager, & non pour se décharger tout-à-fait : qu'il conduisît lui-même tout le gros de ses affaires, ne laissant à ses gens que l'exécution & le détail : en un mot, qu'il gouvernât ses gens, au lieu d'en être gouverné, comme il n'arrive que trop souvent. Car n'est-il pas évident, que cette dépendance absoluë où les gens d'affaires tiennent leurs maîtres, & cette inapplication, qui ruine tant de grandes maisons, vient principalement de l'ignorance des gens de qualité, & de leur mauvaise éducation ? Je sçai bien qu'il y a beaucoup de pa-

teſſe & d'attachement au plaiſir. Mais il arrive quelquefois, que l'on ſe dégoûte du plaiſir, & que l'on ſecouë la pareſſe : au lieu que l'on ne s'inſtruit point, quand on a paſſé un certain âge. D'abord on conçoit de l'averſion pour les affaires, parce que l'on n'entend point les termes, & que l'on ne ſçait point les maximes. On ſe flate que le bon ſens ſuffit pour les regler, & chacun croit en être bien pourvû. Mais on ne conſidére pas, que le droit eſt mêlé d'une infinité de faits & de regles établies par les hommes, qu'il eſt impoſſible de deviner. Quand on vient à reconnoître la néceſſité de s'en inſtruire, on a honte d'avoüer ſon ignorance. Enfin, la longue habitude de ne s'appliquer à rien, & de ne ſe point contraindre, l'emporte ſouvent ſur les interêts les plus preſſans. Voilà ce que j'entends par les noms de grammaire, d'arithmétique, d'œconomie, & de juriſprudence ; & voilà toutes les études que j'eſtime les plus néceſſaires.

XXVI. Politique. CEux qui par leur naiſſance ſont deſtinez à de grands emplois, ont beſoin de quelques inſtructions plus étenduës, que les ſimples particuliers. Leur juriſprudence doit embraſſer le droit public : leur morale doit s'étendre juſques à la politique. Car pour les gens du commun, ces études ne peuvent être miſes qu'au rang des curioſitez. Il eſt difficile d'empêcher les hommes de diſcourir : mais il eſt difficile auſſi, que des princes ou des miniſtres d'état s'empêchent de rire, quand ils voyent des bourgeois ou des artiſans diſputer ſur les interêts des potentats, & leur preſcrire des regles pour leur conduite. A l'égard des enfans, dont on peut raiſonnablement prévoir qu'ils arriveront un jour à de grandes places, il eſt important de leur donner de bonne heure des maximes droites, de peur qu'ils n'en prennent de fauſſes, ou qu'ils n'agiſſent au hazard. Je voudrois donc leur faire connoître, premierement l'état du gouvernement préſent de leur païs ; les differentes

parties dont ce corps est composé, les noms & les fonctions des officiers qui le gouvernent, la maniere de rendre la justice, d'administrer les finances, d'exercer la police, & ainsi du reste: la forme des conseils pour les affaires publiques. Je voudrois que chacun commençât par l'état de son païs, comme le plus nécessaire & le plus facile à connoître: ensuite qu'il s'étendît aux païs étrangers les plus proches, & avec lesquels il a le plus de relation. En lui montrant comment les choses sont en effet, je lui montrerois comment elles devroient être: non pas encore, suivant les opinions des philosophes, & le pur raisonnement; mais suivant les loix de l'état même, & ses anciens usages. Voilà ce que j'appelle droit public. Les regles, suivant lesquelles chaque état est gouverné: les droits du souverain, & des officiers dont il se sert: les droits des états & des souverains à l'égard les uns des autres. Cette étude est plus de positive, que de raisonnement, & elle enferme beaucoup d'histoires, qui peut la rendre agréable.

La politique consiste plus en raisonnement, & doit remonter plus haut dans la recherche des principes. Elle ne regarde pas seulement comment la France ou l'Allemagne doivent être gouvernées, suivant la forme particuliere de leur état, & les loix qui s'y trouvent établies : elle considére en général ce que c'est que la société civile, quelle forme d'état est la meilleure, quelles sont les meilleures loix, & les meilleurs moyens de maintenir le repos & l'union entre les hommes. Ces considérations générales sont fort utiles, pour donner à l'esprit de l'élévation & de l'étenduë, pourvû que l'on en fasse l'application sur les exemples particuliers, & que l'on ne se contente pas des exemples anciens d'Athene ou de Lacédémone : mais que l'on en prenne de modernes, qui nous touchent & nous instruisent mieux. L'avis qui me paroît le plus important en cette matiere, est de faire connoître de bonne heure à un jeune prince, ou à quelque enfant que ce soit, la difference de la vraie & de la fausse politique. Qu'il ait

horreur de celle qui n'a pour but, que de rendre puiſſant le prince, ou le corps qui gouverne, aux dépens de tout le reſte du peuple. Qui met toute la vertu du ſouverain, à maintenir & à augmenter ſa puiſſance, laiſſant aux particuliers la juſtice, la fidélité & l'humanité. Qu'il ne faſſe pas grand cas des artifices, par leſquels on affoiblit ſes voiſins, en leur ſuſcitant des ennemis, ou en excitant chez eux de la diviſion : ni de l'adreſſe à tromper ſes propres ſujets, en leur faiſant croire l'état plus puiſſant qu'il n'eſt. Pour éviter tous ces inconvéniens, il faut laiſſer la plûpart des politiques modernes; & ſurtout Machiavel, & l'Anglois Hobbes. Revenons à Platon & à Ariſtote, dont la politique eſt fondée ſur des principes ſolides de morale & de vertu. Elle a pour but, non pas d'élever un certain homme, ou un certain genre de perſonnes, au-deſſus des autres; mais de faire vivre les hommes en ſociété, le plus heureuſement qu'il eſt poſſible : de procurer à tous les particuliers la ſûreté, la poſſeſſion paiſible

de leurs biens, la ſanté du corps, la liberté d'eſprit, la droiture de cœur, la juſtice. Pour donner de ſi grands biens à toute une ſocieté, ces philoſophes ont crû qu'il étoit juſte, que quelques-uns euſſent la peine de veiller continuellement ſur elle; de pourvoir à tous ſes beſoins, de la défendre des attaques du dehors, de maintenir la tranquillité au-dedans. Voilà, ſi je ne me trompe, les principes de la véritable politique. Mais pour le voir dans ſa pureté, il faut remonter plus haut que Platon & Ariſtote; il faut l'apprendre de Moïſe, de David, de Salomon, des Prophêtes, & des Apôtres: ou plutôt de Dieu même, dont ils n'ont été que les interprêtes. Ils nous diront que tous les hommes ſont freres: que les premiers états n'ont été que de grandes familles: que chacun doit aimer la terre où Dieu l'a fait naître, & la ſocieté où il l'a mis: qu'il eſt juſte qu'un particulier donne ſa vie pour le ſalut public: que c'eſt Dieu qui a établi des hommes pour gouverner les autres: que la perſonne du prince eſt ſacrée: qu'il

eſt établi pour défendre le peuple, & lui rendre la juſtice : qu'il ne peut s'acquitter de ſon devoir, ſi Dieu ne lui donne la ſageſſe ; & une infinité d'autres maximes ſemblables, dont on pourroit compoſer un corps entier de politique, tiré de l'écriture ſainte. Je n'en ai peut-être que trop dit, ſur une matiere dont peu de diſciples ont beſoin, & que peu de maîtres ſont capables d'enſeigner.

XXVII. Langues, Latin, &c.

OUTRE les études néceſſaires, il y en a de fort utiles à tous ceux qui ſont d'une condition honnête, mais dont on peut ſe paſſer abſolument. Premierement le latin. Car je n'ai point ſuppoſé que les études dont j'ai parlé, en dépendiſſent : & ce que j'ai dit du ſecours que l'on tire des auteurs antiques pour l'œconomie & la juriſprudence, ſe doit entendre pour ceux qui apprendront d'ailleurs le latin, ou même le grec, ou qui liront les traductions. Or, quoique le latin ne ſoit pas néceſſaire, il eſt très-utile pour la religion, pour les affaires, & pour les études. Puiſque

l'église romaine n'a pas jugé à propos de changer la langue de ses prieres & de ses offices, non plus que l'église grecque, & les autres orientales, il seroit à souhaiter que tous les Chrétiens pussent entendre cette langue; & tous ceux qui ont la commodité de l'apprendre, ne la doivent pas négliger. Joint la satisfaction qu'il y a, de pouvoir lire les écrits de tant de peres latins, & d'entendre cette version de l'écriture, dont l'église a autorisé l'usage. Pour les affaires, la plûpart des termes que l'on employe pour en parler sont latins, & empruntez du droit romain, dont il est impossible de bien parler, en une autre langue : comme on voit par les livres de droit, des Grecs modernes. Enfin pour toutes les études, on est tellement accoutumé à se servir de cette langue, qu'elle est devenuë la langue commune des gens de lettres par toute l'Europe, que la plûpart des auteurs modernes l'ont employée, & qu'elle sert à entendre tous les anciens.

J'ai déja parlé de la maniere de l'ap-

prendre, & j'ai conseillé de compter bien plus sur l'usage, que sur les préceptes. J'ajouterai qu'il faut être fort soigneux de faire observer au disciple le génie de chaque langue, & l'accoutumer à ne rendre jamais le latin, que par de bon françois ; ni le françois, que par de bon latin. Il faut lui montrer que l'on ne peut pas toujours rendre un mot par un mot de même espece, verbe pour verbe, nom pour nom ; ni même toujours un mot par un mot : parce que souvent un mot d'une langue exprime une phrase entiere de l'autre. Les hommes ont bien plus de pensées, qu'ils n'ont inventé de sons differens pour les exprimer ; ainsi il n'y a point de langue où on ne demeure court à quelque endroit. Ce n'est donc pas traduire parfaitement, que de tourner seulement les mots, s'ils ont une construction barbare dans la langue où on les rend. Il est vrai que cette maniere de traduire est la plus sûre pour la fidélité, & qu'elle donne au lecteur le plaisir de voir dans la traduction le génie de la langue origi-

nale. Telle est la fameuse version des septante. Elle représente l'original mot pour mot, & rend toujours les mêmes mots hébreux, par les mêmes mots grecs : on ne peut traduire avec plus d'exactitude & de religion. Le respect du texte sacré, faisoit craindre d'en altérer le sens par le moindre changement. Mais ordinairement pour bien traduire, il faut rendre la même pensée, & autant qu'il se peut la même figure & la même force d'expression, selon le naturel d'une autre langue : & quand l'écolier s'en écarte, il faut lui faire sentir le défaut de sa traduction. Diriez-vous, par exemple, en vous plaignant d'un ingrat : j'ai remporté peu de graces de mon bienfait envers lui ? Vous diriez plutôt : il a mal reconnu l'obligation qu'il m'avoit. Le latin a cela de particulier pour nous, que comme notre langue en vient, nous croyons que les mots signifient ceux dont ils viennent, quoique souvent il ne soit pas ainsi. Table vient de *tabula*, qui signifie une planche : chambre vient de *camera*, qui signifie une voûte :

fortis signifie, vaillant; & *valens*, signifie fort.

Il faut encore se guérir de l'erreur, que l'on puisse apprendre parfaitement le latin, ni aucune autre langue morte. Nous ne pouvons savoir que ce qui est écrit, & nous ne pouvons pas même entendre tout ce qui est écrit. Combien y a-t'il de mots dans Caton, & dans les autres auteurs des choses rustiques, que personne n'entend plus? Et combien y a-t'il de ces sortes de choses vulgaires & triviales, qui n'ont jamais été écrites en latin? Dans les discours même que nous croyons entendre le mieux, il y a des finesses que nous ne pouvons reconnoître: comme celles que remarque Aulu-Gelle, en certains endroits de Ciceron & de Virgile. Que s'il est presque impossible d'apprendre dans la derniere perfection, même les langues vivantes, qui ne nous sont pas naturelles; que peut-on esperer de celles qui ne subsistent plus que dans les livres? Mais ce qui nous doit consoler, c'est qu'il seroit inutile de les sçavoir mieux. Nous n'avons besoin

Gell. lib. 1. c. 7. 13. c. 19.

du latin que pour entendre les livres, ou pour nous faire entendre aux étrangers; à l'égard des livres, nous ne pouvons entendre ce que qui est écrit; & pour nous faire entendre aux étrangers, il faut parler le latin à peu près comme eux. Je ne voudrois pas toutefois imiter les Allemands & les Polonois, qui employent sans scrupule, le latin le plus grossier, pourvû qu'ils le parlent facilement. Mais j'éviterois encore avec plus de soin l'affectation de certains savans, qui à force de parler latin trop finement, sont difficiles à entendre: j'aimerois mieux parler plus mal, & être entendu. Je voudrois donc proportionner mon stile à la portée du commun des gens de lettres: sans le négliger, en sorte qu'il fût barbare; ni le travailler tellement, qu'il fût obscur. Je voudrois surtout, observer le caractere des ouvrages: & ne pas mêler dans un écrit de théologie, ou de quelque autre matiere sérieuse, les quolibets ou des proverbes que Plaute fait dire à ses esclaves: ni dans une lettre familiere, des phrases poëti-

V. Gell. lib. 1. c. 10.

ues, ou de grandes figures tirées des philippiques de Ciceron. Ces avis sont nécessaires, puisque la vanité des savans modernes les a fait donner dans tous ces inconvéniens. Souvent aussi il leur arrive de mêler des mots grecs, dans leur latin : en quoi il me semble, qu'ils ne se font guére d'honneur; puisque c'est avoüer tacitement, qu'ils ne sçavent pas exprimer en latin, ce qu'ils disent en grec : car ce n'est pas bien savoir une langue, que de ne savoir pas dire tout ce que l'on veut, du moins en prenant un peu de détour; & c'est insulter à ceux qui ne sçavent pas le grec, que de couper ainsi le discours par des mots qui leur en font perdre la suite. Que si j'étois forcé de mêler à un discours latin, ou françois, quelque mot grec, ou hébreu, ou d'une autre langue : je l'écrirois toujours en lettres latines, pour n'embarrasser personne.

LA seconde de ces études utiles est l'histoire. Mais comme il est difficile qu'un seul homme lise tout XXVIII. Histoire.



ce que nous en avons de tous les temps, & de tous les païs ; & qu'il n'eſt pas à propos, que beaucoup de gens s'occupent entiérement à cette lecture : il faut du choix & de l'ordre, autant ou plus qu'en aucune autre étude. Celui qui ſe contente, comme l'on fait ſouvent, de lire au hazard le premier livre d'hiſtoire, qui lui tombe entre les mains, ſe met en danger, de charger ſa mémoire de beaucoup de fables, ou de ne rien retenir, faute d'entendre ce qu'il lit. On doit donc donner aux jeunes gens des principes, pour diſcerner les hiſtoires qui leur ſeront utiles, & pour les lire utilement. Mais pour bien faire, il faut avoir poſé les fondemens de cette étude, dès l'enfance. Car, quoique la nouveauté ſoit un grand charme dans l'hiſtoire, rien n'eſt plus incommode, que d'y trouver tout nouveau ; & n'y rien voir de notre connoiſſance ; pas un lieu ; pas un homme. L'hiſtoire de la Chine eſt pleine de grands évenemens, & d'exemples de vertus rares : cependant, parce que nous n'a-

yons

vons jamais oüi parler d'Iao ni de Chimtamyou, & que la géographie, même la plus récente de ce grand païs ne nous est pas familiere, cette histoire nous est d'abord très-désagréable. La mémoire travaille continuellement; quand nous trouvons un nom propre, nous ne savons si nous l'avons déja vû ou non : on se souvient de l'avoir vû, mais on a oublié qui il est, on prend un royaume pour un homme, un homme pour une femme; on ne voit point l'interêt que l'un avoit d'aimer ou de haïr l'autre. Enfin, l'esprit est tiré tout à la fois par tant de nouveautez differentes, qu'il est dans une peine continuelle. Au contraire, quand un homme qui a quelque étude lit Herodote ou Titelive, il se reconnoît par tout; les plus grands objets lui sont tous familiers. Toute sa vie il a oüi parler de Cyrus & de Cresus, de Rome & de Cartage. Mais il voit un grand détail, qu'il ne savoit point; & c'est cette nouveauté qui lui donne du plaisir: parce qu'il sçait où rapporter tout ce qu'il apprend, &

qu'il ne travaille point, pour entendre ou pour retenir les principales choses. La peine est bien plus grande pour ceux qui n'ont point de lettres; aussi se plaignent-ils la plûpart de leur mémoire. Ils devroient plutôt se plaindre de leur mauvaise éducation; qui fait que l'histoire grecque ou la romaine leur est presque aussi inoüie, que celle des Chinois ou des Musulmans, à ceux qui ont fait les études ordinaires. Encore y a-t'il une difference bien grande. Il y a peu de gens parmi nous qui n'ayent oüi parler d'Alexandre, de César, de Charlemagne; mais qui connoît Almamon ou Ginguiscan, si ce n'est quelque peu de curieux?

On ne peut donc commencer trop tôt, à donner aux enfans les principes de l'histoire. En même temps qu'on leur contera les faits, qui servent de fondement aux instructions de la religion, il faut leur conter aussi ceux que l'on trouvera dans l'histoire les plus grands, les plus éclatans, les plus agréables, & les plus faciles à retenir. Il faut choisir entre les au-

tres ceux qui peuvent frapper l'imagination. La louve de Romulus, la mort de Lucrece, la prise de Rome par les Gaulois; le triomphe de Pompée, ou celui de Paul Emile; la mort de César. Et si l'on peut leur faire voir des médailles, des statuës ou des estampes, les images en seront bien plus vives, & s'imprimeront bien plus avant dans la mémoire. C'est sans doute le plus grand usage de la peinture & de la sculpture: & c'étoit un grand avantage aux anciens grecs, de pouvoir apprendre leur histoire, même sans savoir lire, en se promenant dans leurs villes. Car, de quelque côté qu'ils se tournassent, ils trouvoient ou des bas reliefs, ou des peintures excellentes, dans les temples & les galeries publiques, qui représentoient des batailles, & d'autres évenemens fameux; ou des statuës d'hommes illustres, dont les visages étoient ressemblans, & dont l'habit & la posture marquoient le sujet qui les avoit fait ériger. Dans la campagne même, on voyoit des trophées, des tombeaux, des pyramides, qui étoient

Pausanias passim.

autant de monumens historiques.

Il faut encore avoir grand soin de dire aux enfans quantité de noms propres d'hommes & de lieux : afin qu'ils leur soient familiers de bonne heure, & qu'ils excitent leur curiosité. Je voudrois surtout leur nommer, ceux qui font plus grande figure dans l'histoire du monde. Sesostris, Ninus, Nabuchodonosor, Cyrus, Hercules, Achilles, Homere, Licurgue, & les Romains à proportion. Mais je voudrois y joindre les noms de l'histoire moderne ; dont toutefois on parle beaucoup moins aux enfans. Guillaume le conquérant, Godefroy de Boüillon, Sanche le grand, roi de Navarre : & tous les autres qui ont été les plus illustres depuis six cens ans. Je ne voudrois pas même obmettre les orientaux, & je voudrois qu'un enfant eût oüi parler des califes de Bagdad & du Caire, de la plus grande puissance des Turcs Seljouquides, & de celle des Mogols : leurs noms ne lui paroîtroient point si barbares dans la suite, s'il y étoit accoutumé de bonne heure. On se serviroit des cartes

de géographie, pour les noms des lieux, qu'il faudroit auſſi leur apprendre, ſelon tous les temps & toutes les langues, autant que l'on pourroit. Je ne voudrois dans le commencement de ces inſtructions, m'attacher à aucun ordre de dattes ni de chronologie : mais ſuivre l'occaſion de la curioſité des enfans, pour leur dire tous ces noms & tous ces faits.

La matiere de l'hiſtoire étant ainſi préparée, je commencerois à l'arranger, lorſque mon diſciple auroit dix ou douze ans. Je lui ferois obſerver les époques, dont on s'eſt ſervi pour compter les temps. Les Olympiades & la fondation de Rome, Alexandre, l'incarnation, l'hegire des Mahometans. Mais je ne voudrois point l'embarraſſer d'une chronologie exacte, ni l'obliger à retenir des dattes toutes ſimples ; qui demandent un grand effort de mémoire. Je me garderois donc bien de lui parler de la période Julienne ; & je ne me ſervirois pas même des années de la création du monde. Il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de les fixer : &

elles ne ſont pas de grand uſage, puiſque juſques au temps de Rome & des olympiades, car c'eſt à peu près le même, il n'y a guére que l'hiſtoire ſainte. Je me contenterois qu'il en ſçût bien la ſuite, ſelon les époques ordinaires, du déluge, d'Abraham, de Moïſe, de Salomon; ſans ſe trop mettre en peine de la ſomme totale des années, qui ne ſe peut tirer ſans de grandes difficultez. Je lui ferois rapporter à ces perſonnes, & à ces évenemens, qui nous ſont plus connus, le peu d'hiſtoire prophane qu'il y a dans ces temps-là: Danaüs & Cecrops à Moïſe, Cadmus à Joſué, Homere au prophête Elie: laiſſant le ſoin de ſuputer les années du monde, à ceux qui ont le loiſir & la curioſité d'étudier plus à fond la chronologie.

De plus, je lui répeterois ſouvent certaines obſervations générales, qui rendent l'étude de l'hiſtoire plus courte, plus facile, & plus utile. Vous devez ſavoir, lui dirois-je, que nous n'avons pas des hiſtoires de tous les temps, non plus que de tous les païs.

Il y a toujours eu une infinité de nations ignorantes ; & de celles qui ont écrit, il y en a peu dont nous connoiſſons les livres. Toutes les hiſtoires des anciens orientaux, des Egyptiens, des Syriens, des Caldéens & des Perſes, toutes ont péri ; & la plus ancienne qui nous reſte, hors celle du peuple de Dieu, eſt l'hiſtoire d'Herodote : qui n'a écrit qu'environ deux mille ans après le déluge, & douze cens ans après Moïſe. Nous n'avons, juſques au temps de JESUS-CHRIST, que les livres des Grecs & des Romains, qui ne contiennent guéres d'hiſtoires certaines & dignes de foi, plus anciennes que la fondation de Rome. Après JESUS-CHRIST, pendant près de cinq cens ans, vous n'avez qu'une ſeule hiſtoire à ſuivre, qui eſt la Romaine. Mais depuis la ruine de l'empire d'occident, l'Eſpagne, la France, l'Italie & l'Angleterre, font chacune leur hiſtoire particuliere : à quoi il faut ajouter celles d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Suede & de Dannemarc, à meſure qu'elles commencent. On peut néan-

moins rapporter toutes ces histoires à celle de France, parce que l'empire de Charlemagne embrassoit la plûpart de ces païs; &, dans les autres, il étoit tellement respecté, que les peuples tenoient à honneur d'imiter les mœurs de ses sujets : d'où vient que les Levantins comprennent sous le nom de Francs toutes les nations que j'ai marquées.

Voilà toute la suite de l'histoire, qui nous est la plus connuë : si ce n'est que l'on y veuille ajouter l'histoire Byzantine, que nous avons depuis deux siécles. Pour celle des Musulmans, qui comprend tout ce qui s'est passé depuis mille ans, dans l'Egypte, la Syrie, la Perse, l'Affrique, & tous les autres païs où la religion de Mahomet s'est étenduë, nous l'avons ignorée jusques à présent. Ce n'est pas comme l'on croit communément que les Mahometans n'ayent point écrit, ou que leurs livres soient perdus; il y en a de leur histoire seule de quoi faire une bibliotéque entiere; mais ils ne sont ni imprimez, ni traduits, hors deux ou trois qui cou-

tent entre les mains des curieux. Nous ſçavons encore que les Chinois ont une très-longue ſuite d'hiſtoire, dont on nous a donné un échantillon en latin depuis environ trente ans. Nous ſçavons que les Indiens ont des traditions très-anciennes écrites en une langue particuliere. On ſçait quelque choſe du Mexique & des Incas, mais qui ne remonte pas loin : & on a depuis deux cens ans une infinité de relations de divers voyages. C'eſt tout ce que je connois d'hiſtoires. On voit combien c'eſt peu, en comparaiſon de toute l'étenduë de la terre, & de toute la ſuite des ſiécles : mais il y en a encore trop pour un ſeul homme : & c'eſt particulierement en cette étude, qu'il faut choiſir & ſe borner.

Premierement, il faut ſavoir à quoi s'en tenir, dans les commencemens de chaque hiſtoire ; pour ne pas donner dans la fable, en voulant remonter trop haut. La regle la plus ſûre, eſt de tenir pour ſuſpect, tout ce qui précede le temps où chaque nation a reçû l'uſage des lettres. De plus,

il faut observer soigneusement, la qualité & le temps des historiens. On peut dire en général, qu'il n'y a d'histoires dignes de foi, que celles des contemporains; ou de ceux qui ont écrit sur des contemporains, dont les livres pouvoient être venus jusques à eux, par une tradition suivie. Mais quand il y a de l'interruption dans une histoire, & de grands vuides obscurs, tout ce qui les précede doit être suspect. Je me contenterois de cet ordre & de ces regles générales, pour l'histoire universelle; & je renfermerois mon disciple, pour savoir quelque détail, dans l'histoire particuliere de son païs. Encore cette étude doit-elle être fort diversement étenduë ou resserrée, selon la qualité des personnes. Un homme de condition médiocre, a besoin de fort peu d'histoire: celui qui peut avoir quelque part aux affaires publiques, en doit savoir beaucoup plus; & un prince n'en peut trop savoir. L'histoire de son païs lui fait voir ses affaires, & comme les titres de sa maison; & celle des païs étrangers les plus

proches, lui apprend les affaires de ses voisins, qui sont toujours mêlées avec les siennes. Toutefois, comme il a beaucoup d'autres choses à savoir, & que la capacité de l'esprit humain est bornée: il faut qu'il étudie principalement l'histoire de son païs & de sa maison, & qu'il sçache bien plus en détail, ce qui est le plus proche de son temps. Je voudrois à proportion que chaque seigneur sçût bien l'histoire de sa famille, & que chaque particulier sçût mieux celle de sa province & de sa ville, que du reste. Le livre de la Genese est un parfait modéle du choix que chacun doit faire dans l'étude de l'histoire. Moïse y a renfermé tous les faits qu'il étoit utile aux Israëlites de savoir; s'étendant principalement sur les plus importans: comme la création, le peché du premier homme, le déluge & l'histoire des patriarches, à qui Dieu avoit fait les promesses, qu'il alloit exécuter. Il ne laisse pas d'y marquer l'origine de toutes les nations, & de s'étendre plus ou moins sur leur histoire, selon qu'el- Gen. x.

les avoient plus ou moins de rapport, au peuple pour qui il écrivoit. Que si l'on veut un abregé qui ne serve qu'à rafraîchir la mémoire, on en a l'exemple dans le premier chapitre des Paralipomenes; où les seuls noms mis de suite, rappellent toute l'histoire de la Genese. Il est toutefois à souhaiter, quoiqu'il ne soit pas nécessaire, que tous ceux qui en ont le loisir, lisent les principaux historiens Grecs & Romains. Il y a à profiter, & pour la morale & pour l'éloquence. Car en y apportant le correctif, que j'ai marqué, les exemples des grandes actions & de la bonne conduite des anciens, peuvent être fort utiles; & la maniere d'écrire des historiens, peut nous servir beaucoup, & pour la méthode & pour le stile, si nous sçavons les imiter. Ainsi il vaudra bien autant s'exercer à la langue latine, en lisant des historiens, que d'autres auteurs : puisqu'on ne la peut apprendre sans lire beaucoup.

XXIX. Histoire naturelle.

APRÈS l'histoire des mœurs & des actions des hommes, l'étude la plus utile, ce me semble, est l'histoire naturelle. Je comprends sous ce nom toutes les connoissances positives & fondées sur l'expérience, qui regardent la construction de l'univers, & de toutes ses parties : autant qu'en a besoin un homme, qui ne doit être ni astronome, ni médecin, ni physicien de profession. Car encore ne faut-il pas ignorer tout-à-fait ce que c'est que ce monde où nous habitons, ces plantes & ces animaux qui nous nourrissent ; ce que nous sommes nous-mêmes. Je sçai bien que la connoissance de nous-mêmes est la plus nécessaire de toutes. Mais c'est la connoissance de l'ame, que je rapporte à la logique & à la morale. Pour le corps ; comme nous le gouvernons bien moins par la connoissance, que par une volonté aveugle, qui est suivie des mouvemens qui dépendent de nous, sans que nous connoissions les ressorts & les machines qui en sont les causes prochaines ; la connois-

fance particuliere de sa structure, ne nous sert de guére, que pour en admirer l'auteur : qui n'est pas moins admirable dans les autres animaux, & dans les autres parties de la nature. Il est vrai que nous devons être plus touchez, de ce que nous trouvons en nous-mêmes. D'ailleurs, la connoissance de notre corps est fort utile, pour entendre les passions, leurs causes & leurs remedes, qui est une grande partie de la morale; & pour discerner ce qui est propre à conserver la santé, de ce qui lui est contraire; qui est une des études que j'ai marquées entre les plus nécessaires.

Cette histoire naturelle, ou physique positive, comprendroit donc la cosmographie & l'anatomie. Par la cosmographie, j'entends le système du monde, la disposition des astres, leurs distances, leurs grandeurs, leurs mouvemens, suivant les dernieres observations des astronomes les plus exacts; s'en rapportant à eux comme à des experts dignes de foi, sans examiner leurs preuves. J'y comprends aussi les météores; non pour en cher-

cher les causes, mais seulement pour connoître les faits : la description de la terre ; non pas tant de sa surface, qui regarde la géographie, & se rapporte à l'histoire morale, que de sa profondeur, & des differens corps qu'elle contient. Il semble d'abord que ces connoissances ne soient que de pure curiosité ; mais elles sont en effet fort utiles, pour élever l'esprit, & lui donner de l'étenduë, fournir des idées justes de la sagesse infinie & de la toute puissance de Dieu, de notre foiblesse & de la petitesse de toutes les choses humaines. Sous le nom d'anatomie, je comprens celle des plantes, aussi-bien que celle des animaux ; & sans se répandre dans la curiosité, qui n'a point de bornes, je voudrois que mon disciple connût bien les animaux de son païs, les plus fameux des païs étrangers & les plantes les plus d'usage : qu'il sçût distinguer les principales parties d'une plante, & d'un animal ; qu'il vît comment tous ces corps vivans se nourrissent & se conservent : mais particulierement qu'il vît la

ſtructure admirable des reſſorts, qui font mouvoir les animaux ; je dis ce que l'on en touche au doigt, c'eſt-à-dire, les os & les muſcles. On pourroit ſuivant ſon loiſir & ſon génie pouſſer cette étude juſques à la connoiſſance des arts, qui employent des machines fort ingénieuſes, ou qui produiſent des changemens conſidérables dans les corps naturels : comme la chimie, la fonte des métaux, la verrerie, la pelleterie, la teinture.

XXX. Géométrie. JE mets encore la géométrie au nombre des études les plus utiles à tout le monde. En effet, elle ne contient pas ſeulement les principes de pluſieurs arts très-utiles, comme les mécaniques, l'arpentage, la trigonométrie, la gnomonique, l'architecture toute entiere, & particulierement la fortification de ſi grand uſage aujourd'hui : mais elle forme l'eſprit en général, & fortifie extrêmement la raiſon. Elle accoutume à ne ſe pas contenter des apparences, à chercher des preuves ſolides, à ne ſe

point arrêter tant que l'on peut douter avec la moindre vrai-ſemblance : & à diſcerner ainſi les raiſons convaincantes & démonſtratives, d'avec les ſimples probabilitez. Elle ſeroit dangereuſe toutefois, ſi elle n'étoit précedée de la logique, telle que je l'ai marquée entre les études neceſſaires. Car c'eſt de cette logique, qu'il faut prendre les grandes regles de l'évidence, de la certitude & de la démonſtration : pour ne pas croire qu'il n'y ait que des choſes ſenſibles & imaginables, comme ſont les objets de la géométrie, que nous connoiſſions clairement : qu'il n'y ait des raiſonnemens certains, que touchant le rapport des angles & des lignes, ou les proportions des nombres ; & qu'il faille chercher en toutes matieres la même eſpece de certitude. Mais quand on aura fondé ces diſtinctions, & ces regles générales, par une bonne logique, la géométrie fournira un grand exercice de définir, de diviſer & de raiſonner.

XXXI. Réthorique. SUR la fin des études, comme depuis l'âge de quatorze ou quinze ans, ou plûtard encore, à proportion de l'eſprit & du loiſir de l'écolier, on pourroit lui faire connoître les regles les plus ſolides de la véritable éloquence. Je ne propoſe pas cette étude comme néceſſaire, parce que l'on peut, ſans être éloquent, être homme de bien, & même être habile juſques à un certain point; & que l'éloquence dépend pour le moins autant du naturel, que de l'étude. Il faut toutefois avoüer, qu'elle eſt d'une grande utilité; & que c'eſt elle qui fait réüſſir pour l'ordinaire, les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Car je n'entends pas ici par éloquence ou réthorique, ce que l'on entend d'ordinaire, abuſant d'un nom que les pédans & les déclamateurs ont décrié. Je n'entends pas, dis-je, ce qui fait faire ces harangues de cérémonies, & ces autres diſcours étudiez, qui chatoüillent l'oreille en paſſant, & ne font le plus ſouvent qu'ennuyer. J'entends l'art de perſuader effectivement, ſoit

que l'on parle en public ou en particulier. J'entends ce qui fait qu'un avocat gagne plus de causes qu'un autre ; qu'un prédicateur, humainement parlant, fait plus de conversions ; qu'un magistrat est le plus fort dans les déliberations de sa compagnie ; qu'un négociateur fait un traité avantageux pour son prince ; qu'un ministre domine dans les conseils. En un mot, ce qui fait qu'un homme se rend maître des esprits par la parole. Je sçai bien que souvent ceux qui réüssissent dans les plus grandes affaires, ont plus de talent naturel & d'expérience, que d'étude, mais je ne doute point qu'elle ne leur fût très-utile. Ils n'en auroient pas moins ce beau naturel & ce grand usage : & ils auroient de plus quelques regles un peu plus sûres, & les exemples des plus grands hommes de l'antiquité. Un prince ou un ministre d'état qui auroit été assez bien élevé pour se familiariser dès sa jeunesse avec Ciceron, Demosthene & Thucidide, auroit un grand plaisir à les relire en âge mûr, & en tireroit un grand profit.

Mais ces auteurs demeurent inutiles & méprisez pour l'ordinaire, faute de lecteurs proportionnez. On les fait lire à des enfans, qui n'entendroient pas même en françois, des discours semblables faute d'expérience des choses de la vie, & d'attention aux affaires sérieuses. Ou si des hommes les lisent, ce sont des savans de profession, des regens, des prêtres, des religieux, éloignez du commerce du monde; & remplis d'idées toutes differentes de celles qui occupoient ces auteurs. Ciceron & Demosthene étoient des hommes nourris dans le monde, & dans les affaires. Ils s'éleverent par leur mérite beaucoup au-dessus de leur naissance, qui toutefois étoit honnête, selon les mœurs de leur nation: & ils arriverent à la plus grande puissance, que l'on pût avoir dans leurs républiques. Ciceron fut consul, c'est-à dire, que pendant une année, il fut à la tête d'un empire aussi grand que douze royaumes, comme ceux que nous voyons en Europe. Il gouverna une province, il commanda des troupes, il étoit égal

en dignité à César & à Pompée, des rois lui faisoient la cour. Cependant, parce qu'on a lû ces auteurs dans les classes, il en reste souvent une idée désagréable; parce que l'on voit qu'ils plaidoient des causes, on les prend pour des avocats, comme les nôtres, & on ne considére pas que César plaidoit aussi, & pouvoit disputer de l'éloquence avec Ciceron. *Suet. in Jul.* 55.
D'ailleurs, on voit quantité de gens qui les étudient toute leur vie, sans en devenir plus propres au monde & aux affaires; & on ne prend pas garde, qu'ils n'y cherchent que le langage ou les figures de réthorique, pour les copier souvent mal à propos; & qu'ils n'y cherchent rien moins que la maniere de traiter les grandes affaires.

Plus l'écolier sçaura de choses, & aura le raisonnement formé; plus il sera capable de cette étude d'éloquence. Car elle ne fait que donner la forme au discours, il faut que le bon sens & l'expérience en fournissent la matiere. J'attendrois donc qu'un jeune homme eût des pensées, & pût

dire quelque chose de lui-même, pour lui montrer la maniere de le dire. Je ne laisserois pas de jetter de loin les fondemens de cet art. Premierement, j'en établirois la morale; & je lui ferois entendre, aussi-tôt qu'il en seroit capable, que l'éloquence est une bonne qualité, n'étant que la perfection de la parole. Que comme la parole nous est donnée pour dire la vérité; l'éloquence nous est donnée pour faire valoir la vérité, & l'empêcher d'être étouffée, par les mauvais artifices de ceux qui la combattent, ou par la mauvaise disposition de ceux qui l'écoutent. Que c'est abuser de l'éloquence, que de la faire servir à ses interêts & à ses passions, quoique Ciceron & la plûpart des orateurs en ayent usé de la sorte. Que son usage légitime, est de persuader aux hommes, ce qui leur est véritablement bon, & principalement ce qui peut les rendre meilleurs; leur peignant vivement l'horreur du vice & la beauté de la vertu; comme ont fait les prophétes, & les peres de l'église. Voilà ce que j'appelle la morale de l'éloquence.

r *V. Plat, Gorg.*

August. Doctr. Christ. lib. 3. c. 2. 5. &c.

L'art consiste à savoir bien parler & bien écrire, en toutes les rencontres de la vie : non-seulement dans les actions publiques, comme ces harangues qui ne se font que pour satisfaire à certaines formalitez ; mais dans les déliberations, dans les affaires ordinaires, dans les simples conversations ; savoir faire une relation, écrire une lettre ; tout cela est matiere d'éloquence, à proportion du sujet. Pour en montrer le secret, je voudrois principalement employer les exemples & l'exercice. Les exemples se prendroient dans Ciceron, ou même dans Demosthene, selon les langues que le disciple sçauroit. S'il ne sçavoit point de latin, on pourroit se servir des traductions de Ciceron, ou de quelque bon livre moderne, comme les lettres du cardinal d'Ossat, qui sont pleines de l'éloquence solide, par où l'on réüssit dans les affaires. Ces exemples serviroient à donner aux préceptes, du corps & de l'agrément. Car des préceptes tous seuls, donnez en général, seront toujours secs & steriles : & 4. Doctr. Christ. c. 3.

comme dit S. Augustin, un beau naturel acquerra plutôt l'éloquence, en lisant ou en écoutant des discours éloquens, qu'en étudiant des préceptes de l'éloquence. On pourra profiter de toutes sortes de lectures, on trouvera par tout des exemples de ce qu'il faut suivre, ou de ce qu'il faut éviter: & cet exercice servira encore pour former le jugement du disciple. Car il faut l'accoutumer à juger de ce qu'il lit, & à rendre raison pourquoi il le trouve bon ou mauvais. Ces raisons sont tout l'art de la réthorique: il n'a été formé que sur les exemples, en observant ce qui persuadoit & ce qui nuisoit à la persuasion, & s'en faisant des regles; afin de ne le pas faire seulement par hazard ou par habitude. Non-seulement la lecture, mais les conversations & les discours les plus communs de la vie, sont de bonnes leçons d'éloquence. Ces exemples vivans & familiers, serviront plus à la rendre solide & effective, que les livres, & tout ce qui sent l'école. Il est donc important d'apprendre à un jeune homme à en

Arist. 1. rethor. init.

profiter:

profiter : & de lui faire étudier sur le naturel tout l'art du discours. Faites-lui remarquer les adresses, que les gens les plus grossiers employent, pour faire valoir leurs interêts : avec quelle force les passions font parler, & quelle variété de figures elles fournissent : enfin comment la voix, le geste, tout l'extérieur, est proportionné au mouvement de celui qui parle. Ces exemples sont plus forts dans les personnes exercées aux affaires, que dans les autres ; à la ville, qu'à la campagne ; à la cour qu'à la ville ; & les figures sont plus vives dans les femmes, que dans les hommes.

L'autre moyen pour apprendre cet art, qui est l'exercice, doit consister non-seulement à écrire, mais à parler. Je voudrois que cet exercice se fist toujours en françois, quelque bien que l'écolier sçût le latin. C'est assez qu'il soit occupé à bien parler, sans l'appliquer encore à une langue qui ne lui est pas naturelle. Il est à craindre qu'il ne force ses pensées, faute de les savoir exprimer assez juste, ou pour ne pas perdre quelque

belle période de Ciceron : s'il traite un sujet antique, il transcrira peut-être, sans les entendre, des phrases des auteurs qu'il aura lûs : & si le sujet est moderne, il sera embarrassé d'en parler en latin. Car étant accoutumé à ne parler qu'à des Grecs ou à des Romains, il sera tout déconcerté, quand il faudra parler à des hommes portant des chapeaux & des perruques ; & traiter des interêts de la France & de l'Allemagne, où il n'y a ni tribune aux harangues, ni comices, ni consuls. Qu'il écrive donc en sa langue, premierement des narrations, des lettres, & d'autres piéces faciles. Qu'il fasse ensuite quelque éloge d'un grand homme, quelque lieu commun de morale, mais solide, sans galimatias, ni pensées fausses ; qu'il exprime sérieusement ses véritables sentimens. Enfin, quand il sera plus avancé, qu'il écrive des discours entiers : comme des déliberations sur les histoires qu'il aura lûës, & sur les sujets qu'il sçaura le mieux ; afin qu'il tire, autant qu'il pourra, toutes ses preuves des circonstances de l'af-

faire, évitant les discours vagues & généraux. Ces compositions écrites, accoutument les jeunes gens à s'appliquer, à fixer leurs pensées, à choisir les meilleures, & les arranger; à faire des périodes, & y observer le tour & la mesure qui contente l'oreille; en un mot, à parler exactement. L'exercice de parler les accoutumera à parler aisément de suite, sans chercher, sans hésiter, ni se reprendre: à être hardis & attentifs. Or, par cet exercice de parler, je n'entends pas tant ce que l'on appelle déclamation, qui n'est d'usage tout au plus que pour ceux qui doivent un jour parler en public; que des discours familiers, suivis & soutenus, comme sont ceux des gens qui parlent bien d'affaires, ou qui content bien une histoire en conversation. Voilà ce que j'appelle réthorique.

QUE si votre disciple a un génie extraordinaire, vous pouvez le pousser jusques à la poësie: qui n'est en effet qu'une éloquence plus sublime. Je ne croi pas que l'on en doive XXXII. Poëtique.

nelle, pour des hommes inſpirez & des prophétes, ſans parler de l'imperfection de leur morale: de ſorte que pour trouver une poëſie pure, établie ſur un fondement ſolide, où l'on puiſſe goûter en ſûreté le plaiſir que peut donner le langage des hommes, il faut remonter juſques aux cantiques de Moïſe, de David, & des autres vrais prophétes. C'eſt-là qu'il faut prendre la véritable idée de la poëſie. Elle conſiſte, ce me ſemble, à rendre agréables & touchantes les véritez les plus néceſſaires pour former la conduite des hommes, & les rendre heureux: & à employer pour une fin ſi noble tout ce que l'eſprit humain a de plus fort, de plus ſublime, de plus brillant, tout ce que la parole a de plus expreſſif & de plus propre, tout ce que le ſon de la voix a de plus harmonieux & de plus paſſionné. Ce n'eſt donc pas un jeu d'enfans; & c'eſt abuſer miſérablement de ces beaux talens, quand Dieu nous les donne, que de ne les employer qu'à des ſujets mauvais ou inutiles. On devroit plutôt travailler à réconcilier le bel

esprit avec le bon sens, & avec la vertu.

Il ne faudroit pas beaucoup de préceptes de poëtique à un homme qui sçauroit ceux de l'éloquence: il n'y auroit guére que des exceptions à donner; en marquant jusques où la poësie s'éleve, & ce qu'elle retranche des discours ordinaires. Le plus nécessaire seroit de montrer les differens caracteres de ces ouvrages. Ce que c'est qu'une ode, qu'une hymne, une élegie, une éclogue, & ainsi des autres, les reglant sur les modéles des anciens, principalement des Grecs, & faisant voir comment nous les pouvons imiter. Pour les regles de la versification, c'est une affaire de peu de leçons; & l'exercice seul en donne la facilité. Je ne parle point ici des vers latins; si l'on en fait, ce sera comme un exercice de grammaire, pour apprendre la quantité, & pour avoir plus de mots à choisir, en composant: & je ne sçai si ce profit vaut la peine, que donnent les vers latins. Mais ceux qui veulent prétendre à la poësie, doivent s'y exercer en leur

langue, & écrire pour leur nation. Au reste, je ne voudrois pas dire que la poëtique fût une connoissance inutile, à tous ceux qui ne sont pas nez poëtes, ou qui ne veulent pas exercer ce talent. Il est bon que la plûpart des honnêtes gens sçachent juger de la poësie, par les véritables principes: & pour cela, qu'ils connoissent les caracteres des ouvrages, & les exemples des anciens. Mais je ne puis me résoudre à mettre cette étude entre les études les plus utiles, dont j'ai parlé jusques ici. Je la mets seulement au rang des curiositez loüables, dont je vai faire le dénombrement.

JE compterai donc pour la premiere de ces curiositez, la poëtique en théorie, & la lecture des poëtes antiques. Ce n'est pas que quand on les entend bien il n'y ait à profiter, particulierement des Grecs; mais pour les lire avec plaisir, il faut savoir si bien leur langue, leur mythologie & leurs mœurs, que l'utilité, ou le plaisir qui en revient, ne me semble pas XXXIII. Etudes curieuses.

digne de ce travail : vû le grand nombre de connoiſſances qui nous ſont plus néceſſaires. A la poëtique, je joins la muſique : je ne dis pas ſeulement l'exercice de chanter, & les regles pour conduire la voix : mais l'art & les principes de ces regles. J'y joints auſſi la peinture, le deſſein, & tous les arts qui en dépendent. Je compte encore pour études curieuſes toutes les mathématiques, qui vont au-delà des élémens d'arithmétique & de géométrie. J'y comprends la perſpective, & l'optique, l'aſtronomie & la théorie des planétes : la chronologie exacte : la recherche des antiquitez ; comme des médailles & des inſcriptions : la lecture des voyages : l'étude des langues : car hors le latin, le reſte ſe peut mettre au rang des curioſitez.

Ce n'eſt pas que le grec ne ſoit fort utile, à tous ceux qui veulent bien ſavoir les humanitez, & principalement aux eccléſiaſtiques. L'italien & l'eſpagnol ont tant de rapport au françois, que pour peu que nous ayons de génie pour les langues, nous ne devons pas les né-

gliger. Pour les autres langues étrangeres, comme l'anglois & l'alleman, il n'y a que l'utilité particuliere qui puisse en récompenser la difficulté. Mais la curiosité la plus dangereuse en ce genre, est celle des langues orientales. Elle flate la vanité, par la singularité & le prodige. Outre qu'elle marque une profonde érudition, parce que l'on n'apprend d'ordinaire ces langues, qu'après celles qui sont plus communes. Mais après tout, l'utilité n'en est pas assez grande pour le temps & la peine qu'il en coûte. Comme les peuples entiers profitent du courage & de la curiosité de quelque peu de voyageurs, qui ont découvert les païs les plus éloignez ; & du travail des marchands qui y trafiquent tous les jours : ainsi il suffit qu'il y ait un petit nombre de curieux, qui par leurs traductions & leurs extraits nous fassent connoître les livres des Arabes, des Persans, & des autres orientaux. La curiosité va plus loin que l'étenduë de la mémoire, ou même de la vie : & entre les curieux mêmes, il est à souhaiter que

chacun se borne à une langue, pour la bien savoir, ou tout au plus à deux ou trois, qui ayent grande liaison ensemble ; plutôt que d'en connoître un grand nombre imparfaitement.

J'excepte la langue hébraïque pour le respect de l'écriture sainte, qu'il est difficile de bien entendre, sans en avoir quelque teinture : & j'estime utile à l'église, qu'il y ait toujours plusieurs ecclésiastiques, qui la sçachent : quand ce ne seroit que pour imposer silence aux hérétiques, qui veulent s'en prévaloir ; & pour travailler à la conversion des Juifs, dans les païs où il y en a. Mais hors la nécessité de cette controverse, je ne voudrois pas m'amuser à lire beaucoup de Rabins. Il y a plus à perdre qu'à gagner à cette étude. Ne nous laissons pas tromper par la vanité de savoir ce que tous les autres ignorent, voyons à quoi il sert effectivement. S'il y avoit quelque chose d'utile dans les Rabins, ce seroit les faits & la tradition des anciennes coutumes de leur nation ; mais ils sont la plûpart si modernes, qu'il est bien

difficile de croire, qu'ils ayent conſervé ces traditions. Il n'y en a guére de plus anciens que de cinq cens ans; ainſi quand il n'y auroit que mille ans que le Talmud ſeroit écrit, il y a toujours plus de cinq cens ans; ou il faut que ces traditions ſe ſoient conſervées ſans écrire, ce qui n'eſt guére vrai-ſemblable. Le temps & le ſtile de leurs livres, ſemble montrer qu'ils n'ont écrit que par émulation des Mahométans. Cependant, ſi quelque particulier avoit aſſez d'inclination à cette ſorte d'étude, pour s'y donner tout entier; je voudrois qu'il s'attachât au Talmud, où l'on trouvera ſans doute leurs traditions les plus anciennes & les plus utiles, pour connoître les mœurs des Juifs, principalement depuis le retour de la captivité, juſques à l'entiere diſperſion ſous les Romains. Mais ce travail eſt trop pénible & trop ingrat pour y exciter beaucoup de gens.

Une autre étude curieuſe, qui peut avoir de grandes utilitez, eſt la théorie des arts & des manufactures differentes. Je mets en ce même rang la

connoiſſance des plantes : non-ſeulement de celles qui ſont d'uſage, mais de tout ce qui en a été dit ; & ainſi des animaux, & de toute l'hiſtoire naturelle, à proportion : les expériences de chymie, ou des autres arts, qui ont fait découvrir de nouveaux ſecrets:les differens ſyſtêmes, que les philoſophes ont inventez pour expliquer les effets de la nature : c'eſt-à-dire, en un mot, toute l'étude de la phyſique. J'appelle tout cela curioſité: il vaut mieux s'y occuper, que de demeurer oiſif, ou s'abandonner au jeu : mais il faut bien ſe garder de ſe livrer tellement aux curioſitez, que l'on quitte les devoirs eſſentiels de la vie, que l'on néglige les affaires & les études plus utiles, quoique moins agréables ; & que l'on ſe prive de l'exercice du corps qui entretient la ſanté, ou du divertiſſement néceſſaire pour relâcher l'eſprit, & le mettre en état de s'appliquer aux choſes utiles. C'eſt cette paſſion de curioſité, qui nuit le plus aux gens de lettres ; quoique d'ailleurs elle ſerve ſouvent, pour mener bien loin certaines connoiſſances. Mais il

ſuffit pour cela, de quelques particuliers qui s'y laiſſent emporter.

JE fais grande difference entre ces curioſitez loüables & bonnes d'elles-mêmes, & les études mauvaiſes ou tout-à-fait inutiles. J'aime mieux que l'on ſe repoſe, que de chercher la pierre philoſophale : j'aime mieux que l'on ne ſçache rien, que de ſavoir le grand ou le petit art de Raimond Lulle, qui ne fait rien ſavoir en effet ; & fait que l'on croit tout ſavoir ; parce que l'on ſçait des alphabets & des tables, où l'on arrange, ſous certains mots & ſous certaines figures, des notions ſi générales, que perſonne ne les ignore, même ſans étude ; mais auſſi qui ne conduiſent à rien. Je mets à peu près en ce rang tout ce qui trompe, ſous le nom de philoſophie : la phyſique qui ne fait point connoître la nature ; & la métaphyſique qui ne ſert point à éclairer l'eſprit, & à fonder les grands principes des ſciences. XXXIV. Etudes inutiles.

L'aſtrologie judiciaire eſt encore plus mépriſable, que la mauvaiſe

philoſophie, puiſqu'elle a moins d'apparence de raiſon : & elle eſt bien plus dangereuſe, puiſqu'elle a pour but de connoître l'avenir, & qu'elle porte ceux qui y croyent à regler leur conduite ſur ſes lumieres trompeuſes : malgré les défenſes expreſſes
Deut. XVIII. 11. de la loi de Dieu, qui condamne en général toute ſorte de divination ; & en particulier la crainte des ſignes du
Jer. x. 2. ciel. Cependant il n'y a que trop de gens, qui s'en laiſſent enchanter ; & peut-être la défenſe y contribuë-t'elle. Car ce ne ſont pas les eſprits les mieux faits, ni les plus gens de bien, qui s'y amuſent. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas criminelle, quand on la réduit à prédire les changemens des ſaiſons, & tout ce qui dépend du mouvement de la matiere ; mais en cela même, elle eſt fauſſe & impertinente ; puiſqu'elle raiſonne ſur des principes établis à fantaiſie, & qui n'ont aucun fondement ſur la raiſon ou ſur l'expérience, ni aucune liaiſon avec les conſéquences que l'on en tire. Telle eſt encore la chiromancie, qui s'arrête aux lignes

du dedans des mains ; & je ne ſçai pourquoi on n'a pas auſſi raiſonné ſur celle des pieds, ſi ce n'eſt parce qu'il n'eſt pas ſi commode d'y regarder.

Ce ſont des reſtes des anciennes ſuperſtitions : car toute la divination des payens étoit de cette nature. Ils obſervoient les divers mouvemens de la flâme allumée ſur un autel, ce qu'ils nommoient pyromantie ; ils regardoient la conformation & l'arrangement des entrailles de leurs victimes : & c'étoit l'art des aruſpices : les augures obſervoient le vol des oiſeaux, leur chant, leur maniere de manger : d'autres devins obſervoient les prodiges : ſoit que la nature en produiſit effectivement, ſoit qu'ils fiſſent valoir ce qui n'étoit pas fort extraordinaire, car la ſuperſtition faiſoit prendre garde à tout. Si l'on avoit rencontré un chien noir, ſi on avoit trouvé un ſerpent, ſi l'on s'étoit chauſſé de travers, & mille autres accidens ſemblables, à quoi nous aurions peine à croire que l'on ſe fût arrêté, ſi les livres des anciens n'en

Soph. Oedip. Tyr.

Theoph. charact. ſuperſt.

Terent. Phorm. act. 4. sc. 4.

faisoient foi, & si nous n'en voyions encore des restes. Il y en avoit qui expliquoient les songes; d'autres qui distinguoient les jours heureux & malheureux. Une infinité de gens vivoient de ce métier de deviner, il y en avoit une infinité de livres : c'étoit une étude très-longue & très-difficile. Car comme elle n'étoit fondée que sur l'opinion des hommes, & sur de prétenduës expériences; elle ne pouvoit avoir rien de certain. Cet art de divination se soutenoit comme le reste de l'idolâtrie, par le respect de l'antiquité, car il étoit très-ancien dans le monde. Les Romains & les Grecs l'avoient appris des Egyptiens, des Chaldéens, & des autres Orientaux : & la religion l'autorisoit. Le Christianisme l'avoit entiérement décrié; mais les Mahométans & les Juifs ont recueilli avec grand soin ce qui en restoit, & dans les livres, & dans la mémoire des hommes: ils y sont fort adonnez encore aujourd'hui, & les Indiens idolâtres encore plus. Entre les nations chrétiennes, celles qui ont le plus de

créance à ces impostures, sont celles qui cultivent le moins les bonnes lettres; car rien n'est plus propre à en désabuser, que l'étude de la physique, & de la vraie astronomie.

Il faut encore compter entre les études pernicieuses, tout ce qui s'appelle magie, même naturelle: & que l'on fait consister dans des sympathies, & des rapports entre certains nombres, certaines figures, & certains corps naturels; entre les astres & les métaux, ou les plantes, ou les parties du corps humain: en un mot, toutes les rêveries de la cabale. Je tiens aussi qu'il est indigne d'un honnête homme, d'apprendre à joüer des gobelets, ou à faire de ces tours d'adresse, qui font admirer les charlatans. Pour les bien faire, il faut y être fort exercé: & le plaisir que l'on en tire, ne peut jamais valoir le temps que l'on y met. J'en dirois volontiers autant de tous les jeux sédentaires, qui demandent une telle application, qu'après y avoir joüé quelque temps, la tête en est fatiguée: car ce sont d'étranges divertissemens, que ceux

après lesquels on a besoin de se divertir. La gloire de bien joüer aux échecs, ne vaut pas, ce me semble, cette application; qui étant bien employée, pourroit nous acquerir des connoissances solides: & si ceux qui ont de l'esprit & du loisir donnoient à quelque espece d'étude, selon leur goût, une partie de ce grand temps qu'il faut donner aux jeux, pour les savoir en perfection, il leur en resteroit plus d'utilité, & peut-être ne laisseroient-ils pas d'avoir du plaisir. Les anciens Grecs, & les anciens Romains ne laissoient pas de vivre agréablement, joüant beaucoup moins, & donnant beaucoup plus à la conversation & à la lecture. Mais la coutume l'emporte; & l'on joue plus par interêt, que par plaisir.

XXXV. Ordre des études selon les âges.

APRE'S avoir parcouru toutes les études, où l'on peut s'appliquer pendant la jeunesse, avant que d'être déterminé à une profession; je croi nécessaire de marquer à quel âge je voudrois les placer, & comment on pourroit ménager tout le tems, depuis

la plus tendre enfance, jusques au tems d'entrer dans le monde, & dans les affaires. Premierement, il doit y avoir toujours plusieurs études, qui regnent en même temps. Je l'ai marqué en divers endroits de ce discours; comme quand j'ai dit, que la morale, la logique, l'histoire, l'œconomique, devoient commencer, si-tôt qu'un enfant est capable d'entendre ce qu'on lui dit : quoiqu'il faille, selon les âges, y garder des méthodes bien differentes. J'ai parlé de même, à proportion, de la grammaire, de l'arithmétique, de la jurisprudence, & de la réthorique; & il faut l'entendre des autres études, & des exercices du corps, qui doivent se faire aussi en même temps. Que si quelqu'un s'en étonne, je le prie de considérer, que les enfans agissent en même temps par l'ame & par le corps, & par les diverses facultez de l'ame, que l'on cultive par ces differentes études. Ils exercent tout ensemble la volonté, la raison, la mémoire, l'imagination. Si on sépare les études, il est à craindre que les mœurs ne se corrompent,

tandis que l'on ne cultivera que la mémoire ; & que pendant que l'on s'occupe au langage, le raiſonnement ne s'égare. Il ſera trop tard d'y revenir, quand les mauvaiſes habitudes ſeront formées. D'ailleurs, la variété plaît, ſur tout en cet âge : les enfans étudient plus volontiers, deux heures durant, quatre matieres differentes, qu'une ſeule pendant une heure ; une étude ſert de divertiſſement à l'autre, & plus elles ſont diverſes, moins il eſt à craindre qu'elles ſe confondent.

Pour venir à la diſtinction des âges, & marquer plus nettement ce que j'ai voulu dire juſques ici, je voudrois que l'on commençât à prendre ſoin d'un enfant, dès qu'il commence à entendre & à parler ; ce que je fixe à trois ans. Juſques à ſix, je le laiſſerois ſe divertir & s'amuſer librement, lui préſentant autant qu'il ſeroit poſſible des objets utiles pour ſon inſtruction ; lui contant des hiſtoires, répondant à ſes queſtions, & parlant devant lui, comme ſans deſſein, de ce qui peut lui être utile ;

mais de sorte qu'il pût l'entendre. Je ne voudrois jusques à cet âge l'obliger à rien dire, ni lui rien faire apprendre par cœur : sinon le *Credo*, le *Pater*, & quelques autres prieres. Un pere & une mere soigneux de leur devoir, aidez par des domestiques sages & affectionnez, peuvent donner ces premieres instructions. A six ans on pourroit leur donner un maître & commencer à exiger doucement, quelque chose de plus reglé. Redire chaque jour quelque histoire, particulierement celles qui regardent la religion; apprendre le catéchisme, pour fixer la doctrine, dont on les entretiendroit plus au long; lire, écrire. Cependant il faudroit continuer avec plus de soin, ce que l'on auroit commencé; leur raconter grand nombre de faits; leur nommer beaucoup de personnes illustres, leur faire voir des portraits & des cartes géographiques, leur expliquer aux occasions ce qui regarde le ménage, l'agriculture, & les arts. C'est pendant ces premieres années, qu'il faut particulierement s'appliquer, à mener les enfans par le

plaisir. Depuis neuf ou dix ans on peut les assujettir davantage, & user de plus de séverité, s'il est besoin. C'est aussi le temps de faire des études plus pénibles; comme la grammaire, & les compositions en françois, les langues, selon la profession, où l'on peut prévoir que l'enfant s'adonnera; le latin, le grec, l'alleman. Il est bon de les commencer dans cet âge, depuis huit ou neuf ans, jusques à douze. C'est aussi le temps d'apprendre les pratiques d'arithmétique & de géometrie les plus simples, d'arranger l'histoire par la chronologie, & par la géographie.

Il seroit temps à douze ans, de travailler à former le jugement, & à conduire la raison par la logique, accoutumant à bien diviser & à bien définir, & à faire des réfléxions sur ses pensées. C'est aussi le temps d'apprendre les démonstrations de la géométrie, & des autres parties de mathématiques, que l'écolier doit savoir. D'ailleurs, il faut le faire beaucoup lire, & l'exercer à juger des auteurs: & il faut commencer alors, ou

plutôt, s'il se peut, à expliquer les termes & les principales maximes de la jurisprudence. A quinze ans, si vous n'êtes pressé, il sera assez tôt d'enseigner la réthorique: quoique vous puissiez dès auparavant éprouver le génie de votre disciple, par diverses petites compositions; en l'exerçant à la grammaire, & lui faisant rédiger les histoires qu'il doit le mieux savoir: elles lui formeront toujours le stile. C'est aussi dans ces dernieres années des études, qu'il doit apprendre plus exactement, ce qu'il n'aura fait encore qu'ébaucher, comme la jurisprudence & la politique, s'il est de condition à s'en servir; & la morale, qu'il lui faut faire approfondir, s'il est possible, jusques aux premiers principes. On peut encore réserver à cette fin des études, celles qui tiennent plus de la curiosité: comme la poësie, la physique, l'astronomie: afin d'y donner plus ou moins selon le loisir & l'inclination. Voilà l'ordre de ménager les études selon les âges, qui me semble le plus commode. Je sçai bien qu'il est impossible d'en

prefcrire un, qui convienne à tous les enfans : & qu'il peut y avoir de très-grandes differences par la diverfité des efprits, qui s'avancent plus ou moins : des conditions, qui donnent plus ou moins de loifir, & demandent plus ou moins d'études ; enfin de la fanté & des rencontres de la vie. Mais j'ai crû qu'il ne feroit pas inutile d'en tracer groffiérement un plan, fur lequel on pût prendre fes mefures à peu près.

XXXVI. Etudes des femmes.

IL eft encore néceffaire de m'expliquer fur les études des filles, dont j'ai touché quelque chofe en divers endroits. Ce fera fans doute un grand paradoxe, qu'elles doivent apprendre autre chofe que leur catéchifme, la coûture & divers petits ouvrages ; chanter, danfer, & s'habiller à la mode, faire bien la révérence, & parler civilement : car voilà en quoi l'on fait confifter, pour l'ordinaire, toute leur éducation. Il eft vrai qu'elles n'ont pas befoin de la plûpart des connoiffances, que l'on comprend aujourd'hui fous le nom d'études,

d'études, ni le latin, ni le grec, ni la réthorique, ou la philoſophie des colleges ne ſont point à leur uſage; & ſi quelques-unes, plus curieuſes que les autres, ont voulu les apprendre, la plûpart n'en ont tiré que de la vanité, qui les a renduës odieuſes aux autres femmes, & mépriſables aux hommes. De-là cependant on a conclu, comme d'une expérience aſſurée, que les femmes n'étoient point capables d'études : comme ſi leurs ames étoient d'une autre eſpece que celles des hommes, comme ſi elles n'avoient pas, auſſi-bien que nous, une raiſon à conduire, une volonté à regler, des paſſions à combattre, une ſanté à conſerver, des bien à gouverner; ou s'il leur étoit plus facile qu'à nous, de ſatisfaire à tous ces devoirs, ſans rien apprendre. Il eſt vrai que les femmes ont pour l'ordinaire moins d'application, moins de patience pour raiſonner de ſuite, moins de courage & de fermeté que les hommes : & que la conſtitution de leur corps y fait quelque choſe, quoique ſans doute la mau-

vaiſe éducation y faſſe plus. Mais en récompenſe elles ont plus de vivacité d'eſprit & de pénétration, plus de douceur & de modeſtie : & ſi elles ne ſont pas deſtinées à de ſi grands emplois que les hommes, elles ont d'ailleurs beaucoup plus de loiſir, qui dégenere en une grande corruption de mœurs, s'il n'eſt aſſaiſonné de quelque étude. Au reſte, nous avons une raiſon particuliere en France, de ſouhaiter que les femmes ſoient éclairées & raiſonnables ; c'eſt le crédit & la conſidération qu'elles ont dans le monde. Ce qui fait que pluſieurs hommes des plus polis raiſonnent peu, & parlent avec peu de ſuite : qu'ils tournent les études en raillerie, & font profeſſion d'ignorance : c'eſt qu'ils ſe ſont formez dans la converſation des femmes, & en conſervent l'eſprit : au contraire, chez les anciens où l'on honoroit les lettres & le raiſonnement, les femmes étoient plus ſavantes, & toutefois moins conſidérées.

Pour voir les études qui peuvent être à l'uſage des femmes, je croi

que le plus sûr est de parcourir toutes celles que j'ai expliquées. Premierement, elles ne doivent ni ignorer la religion, ni y être trop savantes. Comme elles sont pour l'ordinaire portées à la dévotion, si elles ne sont bien instruites, elles deviennent aisément superstitieuses. Il est donc très-important qu'elles connoissent de bonne heure la religion aussi solide, aussi grande, aussi sérieuse qu'elle est. Mais si elles sont savantes, il est à craindre qu'elles ne veüillent dogmatiser, & qu'elles ne donnent dans les nouvelles opinions, s'il s'en trouve de leur temps. Il faut donc se contenter de leur apprendre les dogmes communs, sans entrer dans la théologie, & travailler sur tout à la morale : leur inspirant les vertus qui leur conviennent le plus, comme la douceur & la modestie, la soumission, l'amour de la retraite, l'humilité ; & celles dont leur tempérament les éloigne le plus, comme la force, la fermeté, la patience. Pour l'esprit, il faut les exercer de bonne heure à penser de suite, & à raisonner solidement, sur

les ſujets ordinaires, qui peuvent être à leur uſage; leur apprenant le plus eſſentiel de la logique, ſans les charger de grands mots, qui puiſſent donner matiere à la vanité. Pour le corps, il n'y a guére d'exercices qui leur conviennent, que de marcher: mais tous les préceptes de ſanté, que j'ai marquez, leur conviennent: & ce ſont elles qui en ont le plus de beſoin, puiſqu'elles ſont les plus ſujettes à ſe flater, en cette matiere, & à ſe faire honneur de leurs maladies & de leurs foibleſſes. La ſanté & la vigueur des femmes eſt importante à tout le monde; puiſqu'elles ſont les meres des garçons, auſſi-bien que des filles. Il eſt bon auſſi qu'elles ſçachent les remedes les plus faciles, des maux ordinaires: car elles ſont fort propres à les préparer dans les maiſons, & à prendre ſoin des malades. La grammaire ne conſiſtera, pour elles, qu'à lire & écrire, & compoſer correctement en françois une lettre, un mémoire, ou quelque autre piéce à leur uſage. L'arithmétique pratique leur ſuffit, mais

elle ne leur est pas moins nécessaire qu'aux hommes : & elles ont encore plus besoin de l'œconomique, puisqu'elles sont destinées à s'y appliquer davantage, au moins à entrer plus dans le détail. Aussi a-t'on assez de soin de les instruire du ménage : mais il seroit à souhaiter qu'il y entrât un peu plus de raison & de réfléxion, pour remédier à deux maux très-communs : la petitesse d'esprit & l'avarice, dans les femmes ménageres ; & d'un autre côté la fainéantise & le dédain, dans celles qui prétendent au bel esprit. Il serviroit beaucoup de leur faire comprendre de bonne heure, que la plus digne occupation d'une femme, est le soin de tout le dedans d'une maison ; pourvû qu'elle ne fasse pas trop de cas de ce qui ne va qu'à l'interêt, & qu'elle sçache mettre chaque chose en son rang.

Quoique les affaires du dehors regardent principalement les hommes, il est impossible que les femmes n'y ayent souvent part : & quelquefois elles s'en trouvent entiérement chargées ; comme quand elles sont veuves.

Il eſt donc encore néceſſaire de leur apprendre la juriſprudence, telle que je l'ai marquée, pour tout le monde; c'eſt-à-dire, qu'elles entendent les termes communs des affaires, & qu'elles ſcachent les grandes maximes; en un mot, qu'elles ſoient capables de prendre conſeil. Et cette inſtruction eſt d'autant plus néceſſaire en France, que les femmes ne ſont point en tutelle; & peuvent avoir de grands biens, dont elles ſoient les maîtreſſes abſoluës. Elles ſe peuvent paſſer de tout le reſte des études: du latin, & des autres langues, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la poëſie, & de toutes les autres curioſitez. Elles ne ſont point deſtinées aux emplois qui rendent ces études néceſſaires ou utiles, & pluſieurs en tireroient de la vanité. Il vaudroit mieux toutefois qu'elles y employaſſent les heures de leur loiſir, qu'à lire des romans, à joüer, ou parler de leurs juppes, & de leurs rubans.

JE pense avoir suffisamment expliqué toutes les études que l'on doit faire en jeunesse, & qui conviennent à toutes sortes de personnes, de l'un & de l'autre sexe : maintenant il faut parler de celles qui sont particulieres à ceux de diverses professions; rapportant tout aux trois principales, l'église, l'épée, & la robe. Un ecclésiastique est destiné à instruire les autres de la religion, & à leur persuader la vertu. Il doit donc savoir trois choses ; les mysteres de la foi : la morale ; la maniere de les enseigner. Sa principale étude doit être l'écriture sainte. Qu'il commence à la lire dès l'enfance, & qu'il continuë cette lecture si assiduëment pendant toute sa vie, que tout le texte sacré lui soit extrêmement familier, & qu'il n'y ait aucun endroit qu'il ne reconnoisse aussi-tôt. Quand il l'apprendroit tout par cœur, il ne feroit que ce qui étoit assez commun dans les premiers temps de l'église, même entre les laïques. XXXVII. Études des Ecclésiastiques.

Cette lecture assiduë de l'écriture servira d'un bon commentaire,

pourvû que vous n'y cherchiez d'abord que le ſens littéral, qui s'offrira naturellement à l'eſprit; ſans vous arrêter aux difficultez. Vous y trouverez toujours aſſez de véritez claires, pour votre édification, & pour celle des autres. Après avoir lû attentivement toute la ſainte écriture de ſuite ſans rien paſſer; quand vous viendrez à la relire, une bonne partie de vos difficultez s'évanoüiront. Elles diminueront encore à la troiſiéme lecture; & plus vous la lirez, plus vous y verrez clair: pourvû que vous la liſiez avec reſpect & ſoumiſſion, conſidérant que c'eſt Dieu même qui vous parle. Le catéchiſme hiſtorique pourra faciliter la lecture de l'écriture ſainte, à ceux qui commencent: pour diſcerner les endroits les plus importans, & qui doivent le plus être méditez. Le traité des mœurs des Iſraëlites, eſt comme un commentaire général, qui léve pluſieurs difficultez littérales. Pour les ſens ſpirituels de l'écriture, il faut les rechercher ſobrement: s'arrêtant premierement à ceux qui ſont marquez dans l'écriture

même : & ensuite à ceux que nous apprenons par la tradition, je veux dire par les témoignages des peres les plus uniformes & les plus anciens.

Un ecclésiastique doit éviter les deux extrêmitez ; d'étudier trop, ou trop peu. Il y en a plusieurs qui croyent n'avoir plus rien à faire après l'office & la messe ; si ce n'est qu'ils ayent un bénéfice à charge d'ames : encore s'en croyent-ils quittes, en satisfaisant aux devoirs les plus pressans. Mais nous ne devons point être en repos, tant qu'il y aura des ignorans à instruire, & des pécheurs à convertir. Ceux donc qui n'ont pas de grands talens naturels, ni de grandes commoditez pour étudier ; qui manquent de livres & de maîtres, comme à la campagne & dans les provinces éloignées, doivent s'appliquer à bien savoir les choses essentielles & communes. Faire le catéchisme, qui n'est pas une fonction si facile que plusieurs pensent, & qui est la plus importante de toutes, puisque c'est le fondement de la religion : faire des prônes & des exhortations fa-

milieres, proportionnées à la capacité des auditeurs : oüir des confessions, & donner des avis salutaires. Un prêtre vertueux & zélé, peut s'acquitter de tout cela, sans autre lecture, que de l'écriture sainte, du catéchisme, du concile, des instructions de son rituel, de quelques sermons de S. Augustin, ou de quelque autre livre moral des peres, qui lui tombera entre les mains. Voilà ce que l'on peut appeller le nécessaire, en matieres d'études ecclésiastiques.

Ceux qui ont du loisir, & qui se trouvent au milieu des livres, & des commoditez d'étudier, doivent être en garde contre la curiosité. Le meilleur préservatif, ce me semble, est de considérer de bonne heure toute l'étenduë de notre profession, & toutes les connoissances qu'elle demande. Un ecclésiastique habile, doit être capable de prouver la religion aux libertins & aux infidéles : & par conséquent, il doit savoir très-bien la logique & la métaphysique, telles que je les ai représentées ; afin de montrer par des raisonnemens solides, comment tout

homme de bon ſens doit ſe rendre à l'autorité de l'égliſe. Il doit auſſi pouvoir défendre la religion, contre les hérétiques; & pour cet effet, ſavoir les preuves poſitives de chaque article de notre créance, tirées de l'écriture, des conciles, ou des peres. Il faut qu'il ſçache l'hiſtoire eccléſiaſtique: qu'il ſçache le droit canonique; je ne dis pas ſeulement la pratique bénéficiale, ni ce qu'il y a de curieux dans les anciens canons; mais les véritables regles de la diſcipline eccléſiaſtique; ſur quoi eſt fondé ce qui ſe pratique, & comment ce qui ne ſe pratique plus s'eſt aboli. Qu'il connoiſſe la morale Chrétienne dans toute ſon étenduë: qu'il ne ſe renferme pas à ſavoir les décisions des caſuiſtes modernes, ſur ce qui eſt peché, & ſur ce qui ne l'eſt pas; qu'il voie comment les anciens en ont jugé; & qu'il voie auſſi la méthode qu'ils ont enſeignée, pour avancer dans la vertu, & pour conduire les ames à la perfection. C'eſt ce qu'il trouvera dans Caſſien & dans les regles monaſtiques. On doit faire grand cas de

ces ouvrages, qui ſont le fruit des expériences de tant de ſaints. Enfin, il faut qu'il ſçache les cérémonies de l'office public, & de l'adminiſtration des ſacremens; & la pratique de toutes les fonctions eccléſiaſtiques: mais cette étude conſiſte moins dans la lecture des livres, que dans l'obſervation de la tradition vivante. Quand on a une fois les grands principes, que donne la lecture de l'écriture & des peres; on s'inſtruit beaucoup en voyant travailler les autres, & en travaillant avec eux.

Comme un eccléſiaſtique eſt deſtiné à inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſez qu'il ſçache tout ce que j'ai dit: il doit ſavoir parler & perſuader. Il a donc beſoin de cette ſorte de dialectique, & de cette éloquence ſolide, dont j'ai parlé. Car, il ne faut pas s'y tromper, un homme ſans talent, n'eſt pas propre pour le miniſtere de l'égliſe. Un bon prêtre n'eſt pas ſeulement un homme qui prie Dieu, & mene une vie innocente, ce ſeroit tout au plus un bon moine. Il eſt prêtre pour aſſiſter les autres; & comme on ne nomme bon medecin que celui

qui guérit beaucoup de malades, on ne devroit nommer bon prêtre, que celui qui convertit beaucoup de pécheurs. Je ne dis pas qu'il ne doive point y avoir de prêtres, qui n'ayent l'esprit brillant, la mémoire heureuse, la voix belle, & les autres qualitez qui font ordinairement paroître les prédicateurs : mais je souhaiterois qu'il n'y en eût point, qui n'eût le jugement solide, & le raisonnement droit;& qui ne sçût instruire & exhorter en public & en particulier, avec toute la douceur & toute la force que demande la diversité des sujets, & des personnes : en un mot, qui n'eût quelque rayon de cette éloquence apostolique, dont nous voyons dans S. Paul le parfait modéle. Un ecclésiastique à qui tant de connoissances sont nécessaires, ne doit donc pas perdre le temps à des études prophanes, ou à des curiositez inutiles. Il doit même user d'un grand choix dans les études de sa profession. Qu'il ne donne pas trop de temps à ces grands commentaires sur l'écriture, dont la vûë seule épouvante,

par la grosseur & la multitude des volumes, & fait désesperer de jamais entendre le texte. Qu'il ne s'amuse pas à des spéculations inutiles, & à de vaines chicanes de scolastique. Qu'il ne se laisse pas emporter à la critique des faits, & à la recherche trop curieuse des antiquitez ecclésiastiques: car il a tous ces écueils à éviter, même dans les études qui lui conviennent. Il doit toujours se souvenir que la religion Chrétienne n'est pas un art ou une science humaine, où il soit permis à chacun de chercher & d'inventer. Qu'il ne s'agit que de recueillir & de conserver fidélement la tradition de l'église. Il doit méditer attentivement les regles que S. Paul donne à Timothée & à Tite, contre les questions curieuses; pour éviter les vaines disputes, & pour tout rapporter à la charité. Ainsi il s'attachera aux études les plus nécessaires, & qui vont le plus à la pratique.

1. Tim. 1. 3. VI. 3. 20. 2. Tim. 11. 14. &c. Tit. 1. 9. 10. &c. 111. 9. 10.

Car un ecclésiastique ne doit pas être un savant de profession, qui passe sa vie dans son cabinet, à étudier, ou à composer des livres. Il doit être

homme d'action, & sur tout homme d'oraison. Ce sont les deux parties de la vie apostolique; la priere & le ministere de la parole. Il faut donc employer chaque jour un temps considérable à s'entretenir avec Dieu; pour se purifier des taches que l'on contracte dans l'action & dans le commerce des hommes; pour lui représenter nos besoins & ceux de toute l'église. Il faut donner au prochain tout le secours que nous lui devons, suivant le rang que nous tenons dans l'église, & suivant les occasions particulieres que la charité nous présente. L'étude doit être l'occupation de la jeunesse: & dans le reste de la vie, être seulement notre repos & notre divertissement, pour remplir utilement les intervalles de l'action. Quand vous serez fatigué par des visites de malades ou de pauvres, par l'administration des sacremens, ou l'instruction; lorsque vous sentirez votre voix affoiblie, votre poitrine échauffée; vous trouverez une grande douceur, à lire quelque bel endroit des peres ou de l'histoire ecclésiastique;

Act. VI. 4.

à méditer tranquillement quelque grande vérité de l'écriture, à écouter la converſation d'un ami ſavant & pieux. Voilà les divertiſſemens qui conviennent aux eccléſiaſtiques.

XXXVIII. Etudes des gens d'épée.

VENONS maintenant aux gens d'épée. Ce ſont ceux qui étudient le moins pour l'ordinaire: & toutefois il y a deux raiſons d'étudier, qui leur ſont ſingulieres. Un homme qui eſt naturellement brave, fier & porté aux actions de vigueur; à qui ſa naiſſance ou ſon emploi, hauſſe encore le courage, qui a les armes à la main, & des hommes ſous lui, prêts à lui obéïr aveuglément: cet homme eſt en état d'exécuter toutes ſortes de violences: & s'il eſt méchant, ou ſeulement paſſionné & capricieux, il eſt inſupportable à tous les autres. C'eſt un lion déchaîné, c'eſt un frénétique armé. Il eſt donc bien important que ceux que leur inclination & leur profeſſion, mettent dans un état ſi dangereux, ayent beaucoup de raiſon & de pouvoir ſur eux-mêmes, afin de n'uſer de leur courage & de leurs

Platon. Repub. 2.

forces, que pour l'utilité publique, & contre les ennemis de l'état. Il vaudroit mieux que la maison ne fût point gardée, que d'avoir des chiens qui se jettassent sans distinction sur les domestiques, aussi-tôt que sur les voleurs. L'autre raison est la grande oisiveté, que la vie de la guerre attire pour l'ordinaire. On ne sçait que faire en garnison, en quartier d'hyver, dans un séjour un peu long, pendant que l'on se fait panser d'une blessure. Heureux alors celui qui a un livre, & qui prend plaisir à lire. Au reste, je ne doute pas qu'il n'y eût beaucoup plus de gens d'épée qui aimassent l'étude, s'ils savoient ou s'ils considéroient qu'Alexandre & César étoient fort savans; & que l'ignorance jointe à la valeur, n'a produit que des conquérans brutaux, & des destructeurs du genre humain, comme les Turcs & les Tartares.

Voici les études qui me paroissent les plus propres aux gens d'épée. Entre les langues, le latin, plus encore pour la commodité des voyages, que pour la lecture. C'est pourquoi, je

voudrois qu'ils le ſçuſſent parler, ſinon élégamment, du moins aiſément. Cette ſeule langue peut conduire dans tout le nord, & tient lieu de pluſieurs autres. Il eſt toutefois très-bon qu'ils ſçachent l'alleman, & le plutôt qu'ils l'apprendront ſera le meilleur. Quand ils ſçauront bien le latin, ils apprendront aiſément l'italien & l'eſpagnol. Ainſi en quelque païs qu'ils ſoient nez, ils apprendront les langues voiſines les plus néceſſaires. Ils doivent ſavoir beaucoup d'hiſtoires : l'antique pour voir les exemples des grands capitaines grecs ou romains ; & pour connoître le plus en détail qu'ils pourront cette diſcipline militaire, & cet art de la guerre, qui les avoit mis ſi fort au-deſſus des autres hommes. L'hiſtoire moderne leur fera connoître l'état préſent des affaires, & leur origine ; le droit du prince qu'ils ſervent, & les interêts des autres ſouverains. La géographie leur eſt auſſi fort néceſſaire ; & pour les païs où ils ſont la guerre, ils ne peuvent les connoître trop en détail, ni deſcendre dans une topo-

graphie trop exacte. Quant aux mathématiques, ils ont principalement besoin de l'arithmétique, de la géométrie & de la mécanique : les sçachant bien, ils apprendront aisément la pratique des fortifications, & tout ce que les livres & les maîtres ont accoutumé d'enseigner de l'art de la guerre. Mais il y a une étude, que ne font guére les gens d'épée, & qui toutefois me semble bien nécessaire, du moins à ceux qui ont quelque commandement : c'est la politique & la jurisprudence de la guerre. Je veux dire qu'ils devroient savoir le droit de la guerre dans toute son étenduë. Quelles en sont les causes légitimes, quelles formalitez se doivent garder, pour la commencer, avec quelle mesure se doivent exercer les actes d'hostilité, quels lieux & quelles personnes en sont exemptes; en un mot, tout ce qui regarde cette partie du droit public, dont l'exécution leur est confiée. Qu'ils fussent bien informez des ordonnances de leur prince, & des reglemens particuliers pour la subsistance & la discipline des troupes : &

ſur tout qu'ils ſçuſſent bien les regles de ces jugemens ſi rigoureux, qu'ils doivent exercer contre la déſertion, & les autres crimes militaires.

Le reſte de l'art de la guerre, qui en eſt le plus eſſentiel, ne ſe peut apprendre dans les livres, ou par des leçons: il dépend de l'exercice du corps, de la converſation avec les gens expérimentez dans le mêtier, & du ſervice effectif de celui qui veut s'inſtruire. Mais s'il a été bien élevé, s'il eſt accoutumé de bonne heure à chercher le vrai & le ſolide en toutes choſes, à faire réfléxion ſur tout ce qu'il voit, & queſtionner utilement toutes ſortes de gens; il en ſçaura plus en deux campagnes, que les autres en dix. La guerre eſt un mêtier plus ſérieux, que ne ſe figurent les jeunes gens qui s'y engagent, & qui n'y cherchent bien ſouvent que le libertinage & le plaiſir. Au reſte, plus celui que l'on inſtruit eſt de grande naiſſance, plus ſes connoiſſances doivent être étenduës. Celui qui doit n'être qu'un ſimple officier, ou ne commander que des corps particuliers, doit ſavoir

beaucoup plus du moindre détail, & beaucoup moins des choſes générales, que celui qui doit un jour gouverner des provinces, ou commander des armées. Et cette regle eſt commune à toutes les profeſſions. Plus un homme eſt élevé haut, plus ſa vûë embraſſe d'objets tout à la fois, pour voir leur ordre en général; mais il eſt moins en état de connoître chaque objet exactement, qu'un autre homme qui en eſt proche, & qui n'en voit qu'un à la fois.

XXXIX. Etudes des gens de robe.

LEs gens de robe ont véritablement beſoin de plus de lettres, que les gens d'épée: mais ils ne doivent pas s'en trop charger. Ils ſont deſtinez aux affaires, & ne doivent étudier que pour s'en rendre capables. Ils doivent donc éviter cet eſprit d'étude oppoſé à l'eſprit d'affaires, qui ne cherche que le plaiſir de ſavoir, ou la gloire d'en avoir la réputation. Ils doivent chercher le milieu entre le ſavoir ſcolaſtique des docteurs de loix, & l'ignorance groſſiere des purs praticiens. Car ce ſont, pour ainſi

dire deux nations toutes differentes. Les docteurs pour l'ordinaire, se piquent de savoir fournir des antinomies & des solutions pour la réception d'un officier, ou pour quelque autre dispute : d'entendre les loix du code & du digeste, les plus fameuses pour leur difficulté, ou d'en donner une nouvelle explication : de restituer un passage : d'expliquer un mot difficile, de découvrir dans un auteur d'humanitez, quelque antiquité du droit: d'avoir réduit le droit en ordre par de nouvelles divisions, d'avoir trouvé quelque méthode singuliere. Cependant ils ne s'appliquent pas assez à ce qui est d'usage en France : on a remarqué que Cujas lui-même étoit fort ignorant des affaires. D'un autre côté, les praticiens ne sçavent que le détail de ce qui se pratique : sans remonter plus haut que les vingt ou trente ans que chacun d'eux a passez dans les affaires; & sans regarder plus loin, que la jurisdiction où il travaille : sans savoir ni l'origine, ni la raison de rien. Ils disent seulement, cela se fait, & cela ne se fait

point; ne reconnoiſſant plus ce qui a changé de nom. Ils ne ſçavent ni aſſembler, ni diviſer, ni arranger. En un mot, ils travaillent comme les artiſans, qui n'ont poür art que l'exemple de leur maître. C'eſt de cette ignorance des praticiens, qu'eſt venu le ſtile des procedures des contrats, des lettres royaux, des ordonnances mêmes & des coutumes, qui ſont la plûpart rédigées avec ſi peu de méthode & de clarté. Mais le plus grand mal qui en vient, eſt la chicane & la confuſion dans les affaires. Il faut donc que l'étude des gens de robe ait pour but de leur donner les grands principes des affaires les plus ordinaires; & de leur éclairer l'eſprit, pour traiter avec ordre & avec netteté ces affaires ſi embarraſſées naturellement, & ſi obſcures.

Ainſi les gens de robe ont grand beſoin de logique, pour ſavoir bien diviſer & bien définir: non pas dans l'exactitude des mathématiciens, mais autant que l'utilité des affaires le demande. Ils ont beſoin d'arithmétique, d'œconomique, & d'une grande con-

noissance du détail de la vie, du ménage de la campagne, du commerce, de la banque, & de toutes les manieres de subsister & de s'enrichir. Car la plûpart des affaires se décident plus par le fait que par le droit. C'est pourquoi il faut les accoutumer de bonne heure à être appliquez, patiens & laborieux. Ils doivent sur tout savoir la jurisprudence. Elle renferme & les principes généraux de l'équité naturelle, qu'il faut principalement chercher dans les livres du droit romain; & les regles positives de notre droit particulier, qu'ils trouveront dans les ordonnances & dans les coutumes. Il y a toutefois un grand nombre de maximes, qu'ils n'apprendront que par l'usage. Qu'ils s'attachent surtout à la lecture des textes, soit du droit romain, soit de notre droit françois, puisqu'il n'y a que les textes qui soient des preuves solides, dans les questions de droit: mais qu'ils ne négligent pas la lecture des commentaires, dans les questions qu'ils auront le loisir d'approfondir: ils y trouveront souvent de bonnes ouvertures, pour-

vû qu'ils ſçachent en uſer avec jugement. Comme la juriſprudence eſt l'étude la plus propre à leur profeſſion, ils n'en doivent négliger aucune partie ; juſques à n'ignorer, s'il eſt poſſible, aucun détail de procedure. Il eſt bon qu'ils ſçachent auſſi l'hiſtoire, par rapport à la juriſprudence. C'eſt-à-dire, qu'ils obſervent les loix & les maximes diverſes qui ont regné dans leur païs, en divers temps. Ils doivent encore aller plus loin, s'ils ſont juges & élevez aux grandes places. Il leur ſied bien de remonter aux ſources des loix, & d'en examiner les raiſons, par les principes de la véritable morale, & de la véritable politique. En un mot, quoiqu'ils ne ſoient chargez que de l'exécution des loix, il eſt bon qu'ils ſoient capables d'être légiſlateurs. Enfin l'éloquence eſt fort utile, non ſeulement aux avocats, mais aux juges, & à tous ceux qui doivent parler d'affaires. J'entends cette éloquence ſolide, que j'ai déja marquée tant de fois. Voilà les études

que j'estime les plus nécessaires & les plus utiles, à tous les hommes en général, & à ceux de chaque profession en particulier.

FIN.



PLATON.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON DE BASVILLE.

MONSIEUR,

La réputation de Platon a quelque chose de bigearre. On lui donne des titres magnifiques, on le nomme, tout payen qu'il étoit, le divin Platon, on le traite de profond génie, d'esprit sublime, d'homme universel en toutes les sciences: on vante son éloquence & la beauté de son stile, & on rapporte avec plaisir les éloges que les anciens lui ont donnez. Cependant, quand on en parle plus simplement, & pour marquer la véritable opinion que l'on en a, on en témoigne peu d'estime; de sorte, que je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu

de gens qui le lisent. Car en même temps que l'on dit que c'est un génie élevé, on l'accuse de n'être point reglé, de voler si haut, qu'on ne le peut suivre, d'être presque toujours dans les allégories & dans les mysteres. On dit qu'il est plein de belles choses, mais qu'elles ne sont point arrangées; qu'il n'instruit point avec méthode, qu'il n'en reste rien après l'avoir lû; qu'il est agréable à la vérité, mais qu'il n'est pas solide. En un mot, on en parle comme d'un auteur de très-peu d'utilité. Au reste, on ne manque jamais de dire, qu'il a crû des idées, que l'on conçoit comme de pures chimeres: qu'il a bâti en l'air une république, où il vouloit que les femmes fussent communes, & que le prince fût philosophe; & dont il a pris grand soin de bannir les poëtes. Si l'on en cite quelque chose, c'est quelque raisonnement fondé sur les mysteres des nombres; quelque observation sur l'ordre des intelligences, & sur la musique des globes célestes. Sur ces échantillons, il ne faut pas s'étonner qu'il passe

pour un viſionnaire, & pour un auteur, dont les ouvrages ne peuvent ſervir, tout au plus, que pour orner des harangues. Je le croyois tel moi-même avant que je l'euſſe lû, & je vous avouë que je fus bien étonné de le trouver au contraire très-ſolide, approfondiſſant extrêmement les ſujets qu'il traite, allant toujours à prouver quelque vérité, ou à détruire quelque erreur, établiſſant ou inſinuant en tous ſes ouvrages une morale merveilleuſe, & fourniſſant une infinité de réfléxions capables de déſabuſer les hommes les plus prévenus, & d'arrêter les plus emportez. Peut-être me ſuis-je trompé, mais il me paroît tel: jugez-en vous-même, Monſieur, & ne vous laiſſez pas prévenir en ſa faveur, comme je l'étois à ſon déſavantage.

Penſant depuis aux cauſes qui avoient pû donner une idée de cet auteur, ſi differente de celle qu'il m'a donnée de lui-même, j'en ai imaginé quelques-unes. Le nom de philoſophe effarouche beaucoup de gens. Ils ſe figurent un profeſſeur qui enſeigne un cours en deux années; ou

bien un particulier fantasque attaché à des opinions singulieres, & qui fuit le commerce des autres hommes. Dès le temps de Platon & de Socrate, le peuple tenoit les philosophes pour des cerveaux creux, & des hommes inutiles : & vous sçavez comment ils furent traitez par les poëtes comiques. Ceux qui ont passé depuis pour philosophes, ont donné encore plus de sujet à ces fausses idées ; & il est arrivé au nom de philosophie, comme à ceux de réthorique, de poësie, de grammaire, d'architecture, à qui dans le langage ordinaire, on ne fait plus signifier rien de solide, & à qui l'on n'attribuë que la superficie des ouvrages, & les petits ornemens. Une autre raison qui peut avoir décrié Platon, est qu'il y a, comme j'ai dit, peu de personnes qui le lisent : & ceux qui le lisent, se servent ordinairement des traductions, & lisent les argumens & les notes des interprêtes. Or les interprêtes l'ont pris selon leur sens, & non pas toujours selon le sien. Car généralement la plûpart des commentaires sont plus propres à faire connoître

les pensées & le génie du commentateur, que de l'auteur commenté. Chacun y prend ce qui est de sa portée & de son goût. Les grammairiens semblent n'avoir étudié Ciceron, que pour les mots latins : d'autres ont été plus curieux des choses dont il parle. Frigius a observé les noms de tous ses argumens, & de toutes ses figures : il y en aura peut-être quelque jour, qui connoîtront son artifice & le fonds de son éloquence, mieux que l'on ne connoît à présent.

Je n'ai point lû Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, ni les autres anciens Platoniciens : mais je connois les deux modernes, qui sont Marsile Ficin & Jean de Serres. Car j'ai appris, Monsieur, non sans quelque surprise, que ce *Joannes Serranus*, dont le Platon est si estimé, soit à cause de Henry Etienne qui l'a imprimé, soit par quelque autre raison, est le même Jean de Serres qui a écrit l'histoire de France, sous le titre d'inventaire. Je ne connois point d'auteur à qui il ait mieux réüssi de déguiser son nom. Nous avons l'obligation à Marsile Ficin, de nous

avoir fait connoître Platon dans ces derniers temps, & il l'a traduit avec assez de fidélité. C'étoit un homme d'un grand travail & d'une grande étude, mais autant que je puis juger, solitaire, abstrait, spéculatif; & j'ajouterois peu poli, si je ne savois qu'il a passé sa vie à Florence, dans la famille des Medicis, & dans le temps où cette ville a le plus cultivé les belles lettres & les beaux arts. Quoiqu'il en soit, il paroît avoir fait grand cas de la prétenduë théologie de Platon, & de sa doctrine des intelligences & des idées : il cherche par tout des mysteres, & explique par des allégories ce qui, pris à la lettre, ne convient pas à ses principes, quoique peut-être il convînt à ceux de Platon. Et c'est par-là qu'il sauve ce qu'il y a de plus condamnable dans cet auteur : car il est étrangement prévenu en sa faveur. On doit pardonner cette préoccupation à un homme qui en avoit fait son étude capitale pendant toute sa vie.

La traduction de Jean de Serres est plus latine, mais elle n'est pas si fidéle.

Il abandonne la plûpart des allégories & des myſteres de Marſile;en retenant ſeulement quelques-unes au beſoin, pour expliquer ce qu'il n'entend pas: comme dans la Timée, quand il veut concilier avec la forme ſubſtantielle d'Ariſtote, les figures des petites parties, auſquelles Platon attribuë la diſtinction des élemens. Mais en quoi j'eſtime de Serres plus dangereux,c'eſt dans ſa méthode. Car ayant crû que Platon manquoit d'ordre,ou du moins que ſon ordre n'étoit pas aſſez intelligible aux lecteurs, il a tout réduit en méthode ſcolaſtique, c'eſt-à-dire, qu'il a deshabillé & décharné ſa doctrine, pour la montrer en l'état où Platon n'avoit pas voulu la faire paroître, & pour découvrir ce qu'il avoit caché avec tant de ſoin, afin de rendre ſes ouvrages plus naturels & plus agréables. Toutefois ce travail de Jean de Serres a quelque utilité, pour marquer au lecteur les endroits où il peut ſe repoſer, & lui faire repaſſer en peu de temps ce qu'il a lû. Mais un attentat que je ne lui puis pardonner, c'eſt d'avoir oſé changer

n'est pas toujours rapporté de la même maniere, & que le Phedre, qui est ici intitulé de l'amour, est ordinairement intitulé de la beauté. Cependant c'est au second titre que de Serres s'est uniquement arrêté : & il a entiérement négligé le troisiéme, quoique ce fût celui par lequel les anciens, qui l'entendoient sans doute aussi-bien que lui, avoient voulu marquer à quel genre, & à quel ordre chaque dialogue devoit être rapporté. Ainsi il a rangé entre les traitez de morale le Menon, parce qu'il est intitulé, de la vertu ; quoiqu'il soit marqué, non comme moral, mais comme un essai de la maniere dont on pouvoit prouver l'opinion de la reminiscence : ce qui appartient plutôt à la logique. Il a mis entre les traitez de politique, le Politique : quoiqu'il soit marqué logique, comme il l'est en effet, n'étant plein que de divisions & de définitions. Il fait passer le Gorgias pour un traité de réthorique : quoique ce dialogue, comme les anciens ont fort bien marqué, ne soit pas fait pour enseigner, mais pour dé-

truire, & n'ait autre but que de montrer le mauvais principe de la conduite des orateurs, qui gouvernoient alors toutes les villes de Grece; de ſorte, qu'il doit être rapporté à la morale. C'eſt ainſi qu'il met pour traité de poëtique l'Ion, qui n'eſt qu'une raillerie des rapſodes; & qu'il conte entre les traitez de morale, Laches & Lyſis, parce que l'un eſt intitulé de la valeur, & l'autre de l'amitié : quoiqu'il n'y ait dans l'un & dans l'autre que de la logique. Je ſerois trop long, ſi je voulois marquer toutes les fautes qu'il a faites dans cet ordre; il ſuffit qu'il l'a entiérement inventé, & qu'il a ôté le moyen de le corriger à ceux qui n'ont vû que ſon édition; n'y ayant point mis la vie de Platon tirée de Diogene, où l'on voit les differentes claſſes ſous leſquelles les anciens rangeoient ſes traitez, & les diverſes manieres dont ils les plaçoient. Car ils n'ont la plûpart aucune connexion entre eux. Cependant ceux qui ſe fient à de Serres, comme je faiſois d'abord, cherchent dans un dialogue ce que

l'ordre & le titre leur promettent, & que Platon n'y a pas mis, faute d'avoir prévû la penſée de ſes interprétes : & enſuite ils l'accuſent de s'écarter de ſon ſujet ; & ne ſe donnent pas la patience de l'entendre. Mais ſans m'arrêter davantage à chercher les cauſes qui ont pû faire mal juger de Platon, il faut vous dire ce que j'en penſe moi-même ; & pour obſerver quelque ordre, paler ſéparément de ſa perſonne, de ſa doctrine, & de ſes écrits.

Je ne vous ferai point, Monſieur, la vie de Platon, Marſile l'a faite, & avant lui Diogene, il eſt aiſé de les lire ; j'en ferai ſeulement un petit portrait. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & avoit la phiſionomie heureuſe, il y a encore quelque buſte de marbre à Rome, qui le fait voir. Il vêcut longtemps, & mourut après quatre-vingt ans, ſans maladie ; ſon eſprit outre les qualitez que l'on lui accorde d'ordinaire, d'avoir eu l'imagination belle, l'invention, le tour délicat, l'élevation, la grandeur de génie, avoit encore la ſolidité, le jugement, le bon

sens, & il me paroît avoir plus excellé en ces dernieres qualitez. Ses mœurs étoient nobles, honnêtes, douces, modestes ; & on peut dire, qu'il approchoit de l'humilité. E'lien en rapporte un exemple considérable. Platon étant allé à l'assemblée des jeux olympiques, se trouva avec des étrangers, dont il gagna l'amitié, vivant avec eux d'une maniere fort honnête, mais si simple & si commune, qu'encore qu'il leur eût dit son nom, ils ne se figurerent point que cet homme, dont les entretiens étoient de matieres si ordinaires, fût ce grand philosophe, dont ils avoient oüi parler. De sorte, qu'étant venus avec lui à Athenes, ils le prierent de leur faire connoître l'illustre Platon, disciple de Socrate : & furent extrêmement surpris, quand il leur dit que c'étoit lui-même. Son beau naturel avoit été cultivé par une excellente éducation. Il nâquit à Athenes d'une maison très-noble : son pere descendoit du roi Codrus, & sa mere de Solon. Il vint dans le meilleur temps de la Grece : la mémoire d'Aristide, de Miltiade, de

Æl. var. hist. lib. 4. c. 8.

Themiſtocle & de Pericles, étoit récente : c'étoit alors que la poëſie, la peinture, & tous les beaux arts étoient dans leur plus grand luſtre : & s'il eſt vrai qu'Athenes ait été la ville du monde la plus polie ; ç'a été principalement dans ce ſiécle.

Il eut de plus l'avantage d'être inſtruit par Socrate même, le plus grand homme que je connoiſſe ; hors la véritable religion. Platon vêcut toujours dans le grand monde : il fut cheri des princes, particulierement des rois de Syracuſe : & il y eut quelque république qui le pria de lui donner des loix, & à qui il en donna. Il ſe retira par ſageſſe des affaires publiques de ſon païs, où il eût pû avoir très-grande part ; voyant qu'il ne pouvoit pas faire le bien qu'il ſouhaitoit. Voyez, je vous prie, la ſeptiéme de ſes lettres, adreſſée aux amis de Dion : où il rend conte de ſa conduite, & parle en homme fort déſabuſé des penſées qu'il avoit euës étant jeune, de pouvoir réformer le monde. Il avoit appris tous les exercices du corps, dont les Grecs fai-

soient tant de cas : & y avoit si bien réüssi, qu'il auroit pû être un athléte fameux, s'il ne s'étoit rendu plus recommandable d'ailleurs. Il savoit chanter & joüer de la lire, il avoit bien lû les poëtes : il avoit lui-même composé des poësies, & tenté le poëme héroïque & la tragédie. Non content des études de son païs, il avoit voyagé en Egypte & en Italie, pour apprendre la théologie des payens dans sa source, l'histoire étrangere, les mathématiques, & la philosophie de Pythagore. Mais ce qui l'avoit le plus instruit, étoient les conversations de Socrate, & l'usage du monde ; l'observation continuelle des mœurs, des passions, & des inclinations des hommes : en quoi il faut avoüer que lui & les autres Grecs de son temps ont particulierement excellé. Voilà l'idée que j'ai de sa personne : vous trouverez, peut-être, que j'en dis beaucoup ; mais je n'ai rien dit, dont je ne puisse donner des preuves.

Ælian. lib. 2. c. 9.

Je rapporterai toute sa doctrine aux quatre partics que l'on fait ordinai-

rement de la philosophie, logique, morale, physique, métaphysique. Je croi qu'il a bien mieux traité les deux premieres, que les deux autres. Vous savez ce que dit Ciceron*, que Socrate fut le premier qui tira la philosophie du ciel, & des secrets de la nature, & l'amena dans le commerce des hommes, pour leur enseigner la maniere de bien conduire leur raison dans la recherche de la vérité, & dans la conduite de leur vie. Il le reconnoît, en effet, pour l'auteur de la logique & de la morale. C'est pourquoi ce que Platon en a écrit me paroît fort précieux; car comme il fait toujours parler Socrate, il nous fait voir l'un & l'autre dans sa source.

Acad. quaest. lib. 1. n. 4.

On y voit donc ce que c'est proprement que logique, on y apprend les préceptes de cet art les plus nécessaires; & ce qui est de plus important, on en voit l'usage & la pratique réelle. Avant que d'avoir lû Platon, je n'avois jamais bien compris pourquoi on l'appelloit dialectique; mais j'y ai vû que c'étoit l'art de chercher la vérité par la conversation &

le discours familier : different de l'art des harangues, & des discours publics, où l'on ne travaille pas seulement à convaincre l'esprit, mais encore à émouvoir ou appaiser les passions. Vous le pouvez voir, Monsieur, dans le commencement du Gorgias, où Porus ayant répondu par de grandes phrases à une petite question que Cherephon lui avoit faite, Socrate dit que Porus lui paroît plus exercé à la réthorique qu'à la dialectique ; c'est-à-dire en françois, qu'il est plus accoutumé à haranguer, qu'à parler en conversation. On voit donc par là l'opposition & la difference du rhéteur ou harangueur, & du dialecticien ; & on entend aisément ce que veulent dire les premieres paroles de la réthorique d'Aristote, que la réthorique est l'art qui répond à la dialectique dans le même genre, & touchant les mêmes sujets.

Edit. Henr. Steph. to. 1. p. 448. E.

Ce que j'ai remarqué dans Platon de l'art de la logique, est qu'il apprend à parler juste, & à répondre précisément à ce que l'on demande : pour poser nettement l'état

d'une question, & conduire droit le raisonnement. Il montre à faire des divisions toutes exactes & de deux membres ; à bien définir & bien examiner des définitions. Son plus grand traité de logique est le Theetete, avec le Sophiste & le Politique : car ces trois dialogues ne sont qu'une même suite de plusieurs conversations entre Socrate, Theodore de Cyréne grand géométre, le jeune Theetete, & quelques autres. Et il semble, que ce n'est pas sans dessein que Platon fait parler des géométres dans ce traité, car ils ont toujours fait profession de raisonner plus exactement que les autres hommes. Dans le premier de ces dialogues, Socrate examine & réfute plusieurs définitions de la science : dans le second, on établit plusieurs définitions du sophiste ; qui servent à montrer l'art de diviser & de définir, & en même temps à tourner les sophistes en ridicule : & dans le troisiéme, on définit l'homme politique, c'est-à-dire suivant le langage de Platon, l'homme d'état, ou l'homme propre à traiter des affaires publi-

ques. Toutefois, Marsile & de Serres se sont tellement arrêtez à ce titre de politique, qu'ils l'ont séparé d'avec les deux précedens, avec lesquels il est évident que Platon l'avoit joint, & l'ont rejetté bien loin, après les traitez de morale. Le Cratyle appartient aussi à la logique, puisque l'on y examine la nature des paroles & des mots simples. Il y a encore plusieurs autres traitez, qui ne sont que de logique : comme ceux où il se jouë des sophistes; sçavoir, l'Euthydeme, le Protagore, & les deux Hippies : & ceux où il cherche quelque vérité, sans rien établir que la maniere de chercher, comme le Menon,& comme le Charmide,le Lachez, & le Lysis, si je ne me trompe. Au reste, sa logique n'est pas tellement renfermée en certains traitez, qu'il n'y en ait beaucoup en plusieurs autres; comme dans le premier Alcibiade, & dans le Philebe, où il y a des remarques excellentes touchant la division : & généralement dans chaque traité, il met tout ce qui est nécessaire à son sujet.

Il m'a souvent paru qu'il s'étendoit trop dans les matieres de logique, & qu'il s'arrêtoit à des discussions, & à des explications de termes assez inutiles. Depuis j'ai fait réfléxion, que Socrate, ou Platon même, selon d'autres, ayant inventé la logique, plusieurs termes étoient alors nouveaux, & sujets à explication, qui nous sont aujourd'hui familiers ; parce que le monde s'y est accoutumé pendant vingt siécles, & que l'on nous les a expliquez dès la jeunesse. Il est vrai qu'il badine souvent avec les sophistes, pour leur donner lieu de dire des impertinences ; & enfin il peut être, qu'il s'est trop arrêté à des choses de peu d'usage. Mais je ne sçai si ceux qui l'ont suivi ont mieux fait ; & si toutes ces belles démonstrations qu'Aristote a trouvées, touchant la valeur des propositions, & les figures des syllogismes, ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir savans & raisonnables, qu'ils n'en avoient auparavant. Ces spéculations sont aussi vraies, que des théorémes de géo-

métrie ; mais la plûpart ne nous aident pas plus à raisonner juste, que les loix de la mécanique ne nous apprennent à marcher. La logique de Platon me paroît plus effective & plus naturelle ; il l'enseigne plus par exemples, que par préceptes, il prend toujours des sujets familiers, & souvent utiles pour les mœurs. Mais comme je veux loüer Platon, car vous le voyez bien, quand même je voudrois le dissimuler, je passe vîte à sa morale.

C'est à mon sens la partie de la philosophie en laquelle il a excellé ; aussi étoit-ce l'unique, que son maître eût cultivée : ou s'il s'étoit appliqué aux autres, ce n'étoit qu'autant qu'il les avoit crû nécessaires pour celle-ci. La morale de Platon me paroît également élevée & solide. Rien de plus pur, quant à ce qui regarde le désinterressement, le mépris des richesses, l'amour des autres hommes, & du bien public. Rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, & de l'opinion des hommes ; & à l'amour du véritable plaisir, & de la

ſouveraine beauté. J'ai vû un homme très-ſavant, & de très-bon ſens, être tranſporté après avoir lû le Philebe; & ſe plaindre ſeulement, que ce qu'il avoit vû étoit au-deſſus de la portée des hommes. Cependant cette même morale eſt très-ſolide. Il n'y a point de jeune homme ſi prévenu de ſon mérite, que le premier Alcibiade ne faſſe rentrer en lui-même: ni de poëte, qui après avoir lû le traité de la république, ne ſe trouve fort au-deſſous du héros; ni d'auteur, qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phedre. Platon bat en ruine, dans ſa république, dans ſes loix, dans le Gorgias, & dans pluſieurs autres traitez, les principes de la mauvaiſe morale, & de la mauvaiſe politique; après les avoir fait poſer dans toute leur force, Il revient toujours au bon ſens, à ce qui eſt utile & effectif; il prêche par tout la frugalité, la vie ſimple & reglée; & joint la ſéverité des mœurs à une politeſſe extrême, & un enjouëment continuel de converſation, Il inſpire la patience, la douceur, la modeſtie; & je dirois l'humilité, ſi

Socrate ne parloit point tant de lui-même. Mais il dit trop de mal de lui, & trop de bien des autres, pour avoir été véritablement humble: ceux qui le sont ne parlent point d'eux, s'il n'est extrêmement nécessaire; & sur tout ils ne raillent point les autres; comme Socrate fait continuellement. Aussi, Monsieur, quelque prévenu que je sois, en faveur de Platon, j'avouë que ni lui, ni son maître ne connoissoient point cette vertu, quoiqu'ils semblent l'avoir entrevûë : elle étoit réservée aux Chrétiens ; & il faudroit n'être ni chrétien, ni raisonnable, pour ne pas voir que cette morale toute élevée, & toute solide qu'elle est, est infiniment au-dessous de celle que l'évangile nous enseigne si simplement. Car il faut encore avoüer, à la honte de la raison humaine, que ces philosophes connoissoient moins la chasteté, que l'humilité. Ils ont parlé avec si peu de scrupule des amours les plus infâmes, & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement, que Dieu, comme dit S. Paul, les

Rom. 1. 24.

les avoit livrez au sens réprouvé, & abandonnez à l'impureté, pour les punir de n'avoir pas publié toutes les véritez qu'ils connoissoient, & de ne lui avoir pas rendu tout l'honneur qu'ils sçavoient lui être dû. En effet, quoique Socrate & ses disciples ayent été les plus pieux de tous les philosophes, qui ayent le plus parlé de Dieu, & le plus témoigné de respect pour la religion, ils n'ont osé toutefois se déclarer contre l'idolâtrie : & l'un des chefs d'accusation contre Socrate ayant été, qu'il ne croyoit pas aux dieux que le peuple d'Athenes adoroit, Xenophon a travaillé à l'en purger, comme d'une calomnie : alléguant qu'il sacrifioit en public & en particulier, & qu'il croyoit à la divination, comme les autres. Les philosophes manquant donc de ce grand principe, & laissant aller leur imagination, sans avoir rien qui les retînt, il ne faut pas s'étonner s'ils ont soutenu quelques propositions paradoxes : comme cette communauté de femmes, qui toutefois ne consistoit, qu'à permettre à certaines per-

Memorab. 1. commenc.

sonnes choisies de se marier tous les ans, & tous les ans faire divorce, après avoir habité peu de jours avec leurs femmes. Les autres pensées de morale & de politique, qui nous paroissent hors d'usage, se trouveront fondées la plûpart, si on l'examine bien, sur les mœurs des Lacédemoniens, ou de quelques autres peuples: & quoiqu'il en soit, Platon a eu l'adresse de rendre plausibles toutes ces propositions. Ses traitez de morale, sont les dix livres de la république, les douze livres des loix, le Philebe, l'apologie de Socrate, le Criton, le Phedon, les deux Alcibiades, le Gorgias, le Banquet, & quelques autres; mais j'ai peine à me rendre à l'autorité des anciens, qui marquent pour moraux le Menexene & le Phedre. Le Menexene n'est, à mon avis, qu'une raillerie des oraisons funébres: & toutefois il est bien plus solide, que la plûpart des discours sérieux d'aujourd'hui. Le Phedre me paroît un traité de réthorique, où Platon veut enseigner en quoi consiste la véritable éloquence, & la

beauté d'un discours écrit ou prononcé : & je ne croi pas en pouvoir donner une plus grande idée, qu'en le mettant au-dessus de la réthorique d'Aristote. Il me semble qu'il va plus au fond de l'art. Mais j'aimerois encore mieux placer le Phedre dans la morale, avec les anciens, que dans la métaphysique, avec de Serres. Il faut se souvenir, que la morale est répanduë dans tous les ouvrages de Platon, & qu'il n'a rien traité, qu'il ne semble y avoir voulu rapporter.

C'est ce qui paroît évidemment dans sa physique. Le seul traité que nous en ayons, est le Timée : ce dialogue est la suite de la grande conversation, qui fait les dix livres de la république, & y est ajouté, pour appuyer les principes de la morale, par la connoissance de la nature : comme le Critias, qui est encore une suite du même dessein, sert à fortifier ces mêmes principes, par la connoissance de l'ancienne histoire. Aussi, quoique dans le Timée, il explique les principes de toute la nature, il s'arrête principalement à ce qui nous

regarde en particulier : c'est-à-dire, aux sensations & à la structure du corps humain. Ce dessein étoit sans doute excellent ; mais il a été mal exécuté, & de toute la philosophie de Platon, la partie que je croi moins soutenable, est sa physique. Aussi ne l'avoit-il point apprise de son maître. On sçait que Socrate l'avoit négligée, comme inutile ; & Platon qui vouloit embrasser toutes les sciences, pensa qu'il remedieroit à ce défaut par la philosophie de Pythagore, qu'il apprit avec soin des philosophes italiens, & qu'il joignit à celle de Socrate. Mais ce mêlange ne lui a pas réüssi : parce qu'étant accoutumé à raisonner moralement en morale, il a raisonné de même en physique, & a voulu expliquer toute la nature par des convenances. Ce défaut venoit de Socrate même : car il dit dans le Phedon, qu'il ne se contentoit pas de la physique ordinaire, parce qu'elle s'arrêtoit à considérer les raisons mécaniques, qui se tirent du mouvement & de la suite des corps ; pour lui, il vouloit connoître la premie-

se cause, & sçavoir les desseins de l'esprit souverain, qui gouverne la nature. Ainsi méprisant ce qui est proportionné à l'esprit humain, & cherchant ce qui est au-dessus de sa portée, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont rien trouvé de solide. C'est ce qui donne prise à ceux qui veulent décrier la physique d'Aristote, car il a suivi le même chemin, donnant encore plus dans les raisonnemens de morale & de métaphysique, pour expliquer les choses naturelles: au moins voyons-nous dans le Timée, que Platon attribuë la distinction des élemens aux differentes figures des petites parties qui les composent, & les sensations à l'effet de ces figures. Un autre inconvénient de la physique de Platon, est qu'il erroit dans le fait, & croyoit la nature de plusieurs choses, autre qu'elle n'est, faute d'expériences. Il parle dans le Phedon, comme s'il *Vers la fin.* ignoroit l'étenduë & la figure de la terre; s'imaginant que les hommes n'en habitoient qu'une petite partie, & qu'il y en avoit beaucoup plus au-dessus de l'air & des nuées; & il est

évident par le Timée, qu'il ne sçavoit point l'anatomie. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il a mal raisonné en physique, s'appuyant sur de mauvais fondemens, & employant des principes qui ne convenoient point à la matiere; mais au défaut de connoissance certaine, il a fait suppléer l'esprit & l'invention, qui ne lui manquoient pas au besoin.

Cependant, admirez, Monsieur, le caprice des hommes. Ce qu'ils ont le plus vanté dans Platon, est cette physique; & ceux que l'on appelloit Platoniciens, au moins dans les derniers temps, faisoient profession de croire ses opinions, touchant les mysteres des nombres, la structure de l'univers, l'ordre des intelligences célestes & terrestres, l'éternité des ames, la réminiscence, l'état de la vie future, la métempsycose, & les autres rêveries semblables, qu'il avoit débitées, sans les prouver. Je dis qu'ils faisoient profession de les croire, car ils en avoient fait une espece de religion. Il peut y avoir eu deux raisons de ce mauvais choix. La belle

morale de Platon lui ayant donné du commencement un grand nom, on a crû, comme l'on va toujours aux extrémitez, qu'il n'avoit pû se tromper en rien. D'ailleurs, il est plus facile de ceder à l'autorité, que d'examiner des raisonnemens, & la plûpart de ceux qui étudient ont de la mémoire; ainsi ils se sont attachez au positif de sa doctrine, sans se mettre assez en peine, s'il avoit bien prouvé son systême. Il est encore bien plus aisé de proposer des faits, & de disputer sur des matieres de pure spéculation, que de pratiquer une morale solide, qui oblige à combattre ses passions, & à mépriser ce que la plûpart des hommes recherchent. Or on sçait combien la philosophie dégenéra dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans les premiers siécles du Christianisme ; & combien il y avoit alors de charlatans qui se disoient Platoniciens & Socratiques ; quoiqu'ils fussent plus impertinens & plus vicieux, que les anciens sophistes, dont Socrate se mocquoit. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils prenoient pour le meilleur

de Platon, ce qui en étoit le plus foible.

Je ne dirai qu'un mot de sa métaphysique. Les anciens ne l'ont point distinguée de la logique, & en effet, il y en a beaucoup dans les dialogues, que j'ai attribuez à la logique. Le principal traité de métaphysique est le Parmenide : il est intitulé des idées : & toutefois je n'y ai point trouvé, ni en aucun autre, cette doctrine des idées séparées de Dieu, que l'on attribuë à Platon. Mais j'ai vû en plusieurs endroits de ses écrits, que l'objet de la véritable science, est, non pas la chose singuliere & périssable que nous voyons; comme un homme, une maison, un triangle : mais l'original immatériel & éternel, sur lequel chaque chose a été faite : ce qui n'est, en effet, que la connoissance divine, premiere cause des créatures. Au reste, l'opinion des idées séparées de Dieu, semble avoir été la source de ce que les Platoniciens ont dit des intelligences. J'avouë que je n'ai pas tiré grande utilité du Parmenide de Platon, ni de ses autres trai-

tez de métaphyſique : ſoit qu'en ef-fet ils ne ſoient pas fort utiles, ſoit que je ne les aye pas bien entendus, comme il eſt aſſez vrai-ſemblable. Je n'en dirai donc pas davantage de ſa doctrine, & je paſſerai à ſa maniere d'écrire. Je ne connois point d'auteur qui ait été plus loin en ce genre : ſes diſcours ſont du même caractere que les plus beaux bâtimens, les plus belles ſtatuës, & les plus belles poëſies qui nous reſtent de l'antiquité : & pour me ſervir d'une comparaiſon plus proportionnée, il a fait en matiere d'études & de réfléxions, ce que Demoſthene a fait en matiere d'affaires ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt arrivé, à mon ſens, au dernier degré de l'éloquence. Je ne prétends pas expliquer tout ſon art, plus je le lis, plus j'y en trouve ; & il faudroit être auſſi habile que lui, pour le connoître entiérement.

On peut conſidérer dans un écrit, la méthode & le ſtile. La méthode eſt de deux ſortes : il y en a une ſimple & découverte, comme celle des géométres, qui ne conſiſte qu'à propoſer

les véritez dans l'ordre qui est de lui-même le plus naturel. Il suffit donc pour cette méthode de n'employer aucun terme qui ne soit défini, ni aucun axiome qui ne soit accordé, & ne raisonner qu'en forme concluante; & pour la conduite générale de l'ouvrage, il faut seulement diviser exactement, & distinguer soigneusement les differentes matieres, marquant le commencement par une proposition, & la fin par une conclusion. Cette méthode, qui est celle d'Aristote, de tous les philosophes Arabes, & de la plûpart des Chrétiens modernes, est sans doute très-bonne & très-solide, étant observée exactement; mais comme elle n'a rien d'agréable, & ne consiste que dans un simple calcul de propositions; elle n'est propre que pour des esprits dégagez de toute préoccupation, & de toute passion, studieux, patiens, attentifs & parfaitement raisonnables. Par malheur, la plûpart des hommes ne sont pas tels: ainsi cette méthode, qui est en soi la meilleure, n'est pas toujours la plus utile: car les méthodes ne sont faites

que pour les hommes. L'autre, eſt celle des orateurs, qui eſt cachée : & qui ſous une apparence naturelle & négligée, couvre un artifice bien plus grand. Elle ſuppoſe la premiere méthode, & ne doit jamais en être ſéparée, puiſque l'une & l'autre a le même but de perſuader ; mais il y a cette difference, que la premiere n'employe que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour cette fin, & ſans quoi l'on ne peut convaincre l'homme même le plus raiſonnable : au lieu que l'autre y ajoute ce qui peut faire effet ſur la plûpart des eſprits, qui ne ſont pas dans une diſpoſition ſi parfaite. Son utilité eſt de lever les préjugez, ou d'appaiſer les paſſions : ce qui ſe fait en propoſant les raiſons avec des tours & des figures : rediſant en diverſes façons ce qui doit être le plus retenu, propoſant quelquefois le premier, ce qui ſera le plus goûté, quoiqu'il dût être le dernier, ſuivant la méthode géométrique : interrompant la ſuite du raiſonnement pour délaſſer les eſprits : en un mot, cherchant tous les moyens d'être véritablement

agréable, & de se faire écouter. Quoique j'attribuë cette méthode aux orateurs, parce qu'ils n'en ont point d'autre, elle leur est toutefois commune avec les philosophes.

La difference est, que ceux qui plaident ou qui haranguent, n'ayant pour but que de persuader à quelque prix que ce soit, tous ceux à qui ils parlent, raisonnables, ou non; & ayant ordinairement un temps prescrit, sont obligez de s'éloigner beaucoup plus de la méthode des géométres : de n'employer que des raisonnemens de sens commun & proportionnez à toutes sortes d'esprits; d'employer des raisonnemens foibles, mais conformes aux préjugez, qu'ils ne peuvent ôter; & d'exciter les passions pour fortifier la conviction, ou pour y suppléer à l'égard de ceux, qui ne sont pas capables de raisonnement. Au contraire, les philosophes discourant tout à loisir avec des personnes choisies, qui aiment à raisonner, doivent, non pas émouvoir leurs passions, ou se prévaloir de leurs préjugez, mais les en délivrer; ils doivent prouver exacte-

ment ce qu'ils enſeignent : commençant dès les premiers principes, conduiſant l'eſprit pas à pas, lui faiſant faire tout le chemin qui eſt néceſſaire pour arriver à la vérité, & ne le quittant point, qu'il ne ſoit entiérement ſatisfait. Or, pour pratiquer utilement cette méthode, il ne ſuffit pas que celui qui enſeigne parle, il faut que le diſciple s'explique auſſi, afin que l'on puiſſe connoître, s'il eſt paſſionné ou préoccupé, & que l'on puiſſe voir quel effet le raiſonnement fait ſur lui : & c'étoit, comme j'ai dit, cet art de converſation & de diſpute familiere, que Socrate appelloit dialectique.

Il croyoit au reſte, que l'écriture étoit peu néceſſaire à l'éloquence & à la philoſophie, & que comme les orateurs étoient ceux qui parloient en public, & non pas ceux qui écrivoient pour le public; ainſi la véritable maniere d'enſeigner les ſciences, étoit de perſuader un homme de telle ſorte, qu'il fût capable d'en perſuader un autre : car il tenoit, que ſavoir une vérité, c'étoit être toujours en état de la perſuader ſur le champ à

Dans le Phedre à la fin.

une personne raisonnablement disposée. Ce fut par ces motifs, que Socrate n'écrivit rien : & quoique Platon ne fût pas en cela tout-à-fait de son avis, il s'en est toutefois éloigné le moins qu'il a été possible. Il a écrit de telle maniere, que l'on croit plutôt entendre une conversation, que lire un livre : c'est Socrate qui parle encore aujourd'hui, qui instruit Theetete ou Alcibiade, & qui défend la vérité contre Gorgias ou contre Protagore : tout ce que Platon a fait, a été d'empêcher que ces conversations ne périssent, & de faire que ce qui avoit été dit à quelques particuliers, pût profiter à tous les hommes de tous les siécles. Encore ne sçavons-nous que par tradition, que ce travail soit de lui, car il ne paroît nulle part dans ses ouvrages, sinon en un endroit ou deux, où il se fait nommer en passant, mais jamais ce n'est lui qui parle. Ses dialogues ne sont donc pas de pures fictions, comme l'on se pourroit imaginer ; ce sont des peintures faites après nature : tout le fonds en est vrai, & s'il

s'est donné quelque liberté, ç'a été sans sortir de la vrai-semblance. Xenophon en est un bon témoin, car il n'a pas affecté de servir Platon ; au contraire, on croit qu'il y avoit quelque émulation entre eux : & néanmoins, quoique ce qu'il a écrit de Socrate, ne soient que des mémoires, rédigez d'une maniere beaucoup plus simple, le dialogue y regne par tout, & c'est toujours Socrate qui parle avec Aristippe, avec Ischomaque, avec Alcibiade, ou quelque autre de ceux que Platon a fait parler. Les autres Socratiques avoient écrit de la même maniere ; particulierement, s'il m'en souvient, ce cordonnier d'Athenes, que Diogene met entre les philosophes ; qui avoit rédigé & mis en plusieurs dialogues, les conversations que Socrate avoit faites dans sa boutique.

Voilà, si je ne me trompe, les raisons qui ont obligé Platon à préferer la méthode des orateurs à celle des géométres, & à n'écrire que des dialogues. Après cela, Monsieur, vous ne vous étonnerez pas, qu'il ne com-

mence pas toujours par ce qu'il a dessein de prouver, ni qu'il fasse souvent des digressions. Mais je vous supplie, si jamais ces préambules ou ces digressions vous choquent, de voir si elles ne servent point à établir quelque vérité, dont il ait besoin dans la suite, où si elles ne tendent point à prouver le sujet principal de la dispute, par une autre voie que par le raisonnement, comme par l'autorité, ou par les exemples. Enfin, quand elles vous paroîtront entiérement étrangeres au sujet; considérez s'il n'étoit point nécessaire de délasser le lecteur, après une longue contestation : si ces digressions ne sont pas agréables en elles-mêmes : si elles ne sont pas fort utiles & pleines de grandes & importantes véritez. Car je vous avouë, que ce qui me fait le plus admirer cet auteur, & ceux de son siécle, c'est que j'y trouve partout quelque chose, je n'y voi ni paroles superfluës, ni pensées fausses ou communes : ils n'ont rien écrit, ce me semble, qui ne méritât de l'être.

Au reste, il faut n'avoir pas lû Platon, pour ne pas voir qu'il avoit parfaitement la méthode des géométres, & que c'est à dessein qu'il ne l'a pas employée toute seule & à découvert. On ne peut proposer plus nettement qu'il fait, l'état d'une question, diviser plus exactement un sujet, & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choses qu'il s'est proposé de traiter ; il revient toujours à son sujet, quelque digression qu'il fasse ; il marque soigneusement par des propositions & par des conclusions, le commencement & la fin de chaque partie, & de chaque digression, & il use souvent de récapitulations : de sorte, que son discours a tout ensemble la liberté de la conversation la moins suivie, la netteté du traité le plus méthodique.

Voilà ce qui regarde sa méthode en général ; la conduite particuliere de chaque ouvrage est toujours differente, suivant les sujets & les occasions, mais toujours très grande. Chacun à part est un ouvrage bien dessigné, bien

conduit & bien achevé. Je dis, Monsieur, chacun de ses ouvrages ; car ils sont la plûpart indépendans les uns des autres : & il ne faut pas prétendre en composer un cours complet de philosophie à notre mode, comme de Serres a voulu faire. Le plus grand traité, est celui de la justice ou de la république, qui contient douze dialogues, les dix de la république, le Timée & le Critias. La connexion est manifeste au commencement du Timée, & je m'étonne que les anciens interprétes les ayent séparez. Ce traité comprend en même temps les principaux fondemens de la morale, & de la politique : l'on y voit une comparaison continuelle de la vertu ou des vices d'un particulier, avec le bon ou le mauvais gouvernement d'un état, du bonheur, ou du malheur de l'un & de l'autre. Je le mets le premier, comme le traité de morale le plus accompli. Les douze livres des loix, & l'Epinomis, que l'on a raison de compter pour le treiziéme, sont d'un dessein tout different, & sont plus de politique, que de mora-

le. Dans la république, Socrate propose l'idée qu'il avoit d'un état parfait; simplement comme une idée, d'une chose possible, mais trop difficile; qui n'a peut-être jamais été, & ne sera peut-être jamais; & qu'il n'examine, que pour trouver les fondemens de la morale. Dans les loix, ce sont trois citoyens, des trois républiques de Grece, dont les loix étoient les plus estimées; qui essayent de faire des loix conformes aux mœurs des peuples, & à ce que l'on peut effectivement pratiquer. Il y a encore un grand traité de logique, comme j'ai déja observé, qui comprend le Theetete, le sophiste, & le politique; mais il semble que ce traité ne soit pas entier, & qu'il dût y avoir un quatriéme dialogue, où l'on donnât la définition du philosophe, après avoir donné celles du sophiste, & de l'homme d'état. Hors ces trois traitez, je ne voi aucun des ouvrages de Platon que l'on doive joindre avec un autre: aussi Diogene remarque, que les anciens les rangeoient differemment. Mais, quoique l'ordre en soit arbi-

traire, il seroit très-utile de les distinguer en plusieurs classes, non pas tant par les matieres, que par la maniere de les traiter; ce que les anciens faisoient ainsi, au rapport de Diogene.

Chaque discours de Platon est composé, ou pour instruire, ou pour chercher la vérité: celui qui instruit, a pour but, ou la spéculation, & se divise en physique & en logique; ou l'action, & il est moral ou politique. Celui où il cherche seulement, sans rien établir, sert à exercer, ou à combattre. Il exerce, ou en faisant produire à celui avec qui il raisonne tout ce qu'il peut trouver de lui-même: ce que Socrate appelloit faire accoucher les esprits; raillant sur le métier de sa mere, qui étoit sage-femme, & se qualifiant accoucheur de jeunes hommes: ou bien il exerce en donnant des ouvertures au disciple, qui ne fait que le suivre; ce que les interprétes ont nommé tenter ou essayer. Je vous avouë toutefois, que je ne voi pas grande difference entre ces deux sortes de discours; si ce

λόγος μαιευτικός.

V. Theætet.

λ. πειραστικός

n'eſt que le premier approche plus de l'inſtruction, comme on peut voir par les Alcibiades & le Théages, & l'autre eſt ſouvent malicieux, comme l'Euthyphron & l'Ion. Le diſcours qui ne ſert qu'à combattre, eſt encore de deux ſortes; le démonſtratif, qui ἐνδεικτικός, n'eſt fait que pour donner du plaiſir au lecteur, en lui faiſant voir les défauts de certaines gens; & le deſtructif ἀνατρεπτικός. qui tend principalement à renverſer quelque erreur. Il n'y a que le Protagore, que l'on ait qualifié démonſtratif; & en effet, les ſophiſtes y ſont bien mis en leur jour; mais ils ne ſont pas plus épargnez dans l'Euthydeme. Voilà quelle eſt cette diviſion, d'où ſont venus les troiſiémes titres des dialogues de Platon, & quoique je ne la tienne pas infaillible, je la croi plus ſûre que celles des modernes: elle eſt de grande autorité, & de grand ſecours pour connoître la méthode particuliere de chaque ouvrage.

Je ne voi rien à remarquer touchant le ſtile de Platon; ce n'eſt pas qu'il ne ſoit admirable; mais c'eſt

qu'il n'y a personne qui n'en convienne. En effet, il a tout ensemble, la clarté & l'élegance d'Isocrate, la force de Demosthene, & l'agrément des poëtes, qu'il imite en plusieurs endroits, & une certaine douceur, qui semble lui être particuliere. Il peint admirablement les differens caracteres des hommes : il ajuste l'expression, non-seulement à la pensée, mais autour de la pensée; il dit ce qu'il veut, & comme il veut : enfin je ne croi pas qu'il y ait de stile plus accompli entre les auteurs Grecs; & qu'y a-t'il en ce genre au-dessus des Grecs?

Avant que de finir, je croi devoir répondre un mot à ce que les peres de l'église ont dit contre Platon; car il me semble avoir répondu aux autres objections, que l'on fait d'ordinaire contre lui.

S. Chrysostome, par exemple, le traite fort mal, dans la préface de ses commentaires sur S. Mathieu. Il le nomme extravagant; il dit que le démon lui a inspiré ses écrits; & qui plus est, il le combat par des raisons très-solides. Elles se réduisent à faire

voir que la philosophie ne peut rendre les hommes heureux, & qu'elle ne contient que des rêveries & des jeux d'enfant, en comparaison du christianisme. Nous ne contesterons pas sans doute cette vérité à S. Chrysostome ; au contraire, nous nous servirions des preuves qu'il en donne, si nous voulions convaincre de l'excellence de notre religion un homme qui n'y croiroit pas. Mais qu'y a-t'il là contre ce que j'ai dit de Platon ? Ce raisonnement attaque la philosophie en général, & non-seulement la philosophie, mais la science, l'éloquence, & tout ce qui n'est l'effet que des forces naturelles de l'esprit humain. Platon y est nommé comme celui qui a été le plus loin en ce genre : on s'attache à le combattre, comme un chef, dont la défaite attire nécessairement la perte de tous les ennemis. En effet, si l'on rejette Platon, il n'y aura pas un auteur prophane qui mérite d'être conservé. Ce ne sera pas Aristote son disciple, qui a suivi une morale plus humaine, qui a traité plus au long la physique, sur

d'aussi mauvais principes, & a beaucoup moins donné à Dieu. On ne dira donc pas qu'Aristote soit plus digne du christianisme : & en effet, ceux d'entre les anciens Chrétiens & les peres de l'église, qui n'ont pas dédaigné de faire quelque étude de philosophie, ont laissé Aristote, & ont étudié Platon. Si l'on rejette Platon, il faut aussi rejetter les orateurs, qu'il condamne lui-même dans le Gorgias, faisant voir leur mauvaise morale, & leur conduite interressée ; & cela, par des principes de justice & d'humanité dignes du christianisme. On ne lui préférera pas non plus Homere, ou les autres poëtes, puisqu'il en fait voir la vanité, & bat en ruine leurs maximes. Car je ne croi pas, que nous estimions digne du christianisme, ce qu'il a jugé indigne de sa morale, par des principes, dont nous convenons avec lui : & que méprisant son philosophe, comme fort au-dessous de ce que nous devons être; nous estimions un orateur ou un poëte, que nous voyons clairement avoir été bien au-dessous de son philosophe. Il faut

faut donc, si l'on prend à la rigueur les paroles des peres de l'église, condamner avec Platon tous les auteurs prophanes, qui ont travaillé à cultiver la raison. Cependant les peres eux-mêmes ne l'ont pas fait: ils ont étudié les livres des payens, particulierement ceux de Platon: On ne peut lire S. Justin, S. Clement Alexandrin, ni aucun des peres grecs, sans voir combien ils étoient instruits de sa doctrine; & S. Augustin en parle dans sa cité de Dieu, comme du philosophe, qui a le plus approché de la vérité. *VIII. civit. c. 4. 5.*

Mais si l'on considére l'état des temps où les peres ont écrit, je veux dire du troisiéme & du quatriéme siécle, on n'aura pas de peine à entrer dans leurs sentimens. La philosophie, particulierement celle de Platon, étoit cultivée & estimée avec trop d'excès: & on peut dire qu'elle tenoit lieu de religion aux payens, qui avoient l'esprit & qui raisonnoient. Il y avoit longtems qu'ils avoient reconnu l'impertinence du culte des faux dieux, l'absurdité des fables, & les impostu-

res des devins : & il ne restoit guére que le petit peuple & les gens de la campagne, qui fussent véritablement idolâtres. Les plus polis d'entre les gentils faisoient la plûpart profession de philosophie, & prenoient pour principes de religion le positif de la doctrine des Platoniciens, qui étoit, comme j'ai observé, ce que l'on en étudioit le plus alors. Ainsi ils croyoient la subordination des intelligences, qui animoient les astres, les corps célestes, & toute la nature : l'éternité des ames, leur purgation après la mort, la métempsycose, la réminiscence, & les autres rêveries semblables : & trouvoient quelques raisons mysterieuses, pour sauver les apparences de l'idolâtrie, & entretenir la superstition.

Cet esprit de philosophie commença à s'introduire dans l'empire Romain, sous l'empereur Adrien, & les Antonins, & ce fut une des causes des persécutions. Car les philosophes étant forcez de reconnoître la sainteté des mœurs du christianisme, attaquoient la foi, ou par les difficultez

que la raiſon fait trouver dans les myſteres, ou en général par la fermeté de la croyance, qu'ils condamnoient d'opiniâtreté & d'injuſtice : ils vouloient ſe conſerver la liberté de douter de tout, ou de croire ce qu'il leur plairoit, à la charge de laiſſer chacun dans ſon erreur. Ainſi raiſonnent encore aujourd'hui ces Indiens, qui approuvent toutes les religions:& peut-être n'avons-nous que trop en Europe de ces eſprits doux & commodes.

Les peres de l'égliſe étoient donc obligez à combattre cette philoſophie ſi ſuperbe, & à la rendre mépriſable : & par conſéquent ils avoient raiſon d'en attaquer le chef, qui étoit Platon: de l'attaquer par ſon foible, de relever ſes opinions paradoxes, les égaremens de ſa raiſon, l'imperfection de ſa morale, la longueur & l'obſcurité de ſes diſcours de métaphyſique. Je ne croi pas avoir défendu aucun de ces défauts : il eſt vrai que j'ai relevé ſes avantages, ce que les peres de l'égliſe n'ont pas toujours fait, parce que ce n'étoit pas l'interêt de la cau-

se qu'ils soutenoient, & qu'il n'étoit que trop exalté par leurs adversaires. Platon pourroit donc être reconnu pour le premier de tous les auteurs prophanes, & pour celui qui auroit poussé le plus loin le raisonnement naturel, & l'art de la persuasion, sans que la religion y fût interressée; au contraire, on connoîtra mieux l'excellence de la religion chrétienne, lorsque l'on considérera combien elle est au-dessus de ces connoissances, qui paroissent si élevées, & de cette morale qui paroît si grande & si noble. Au reste, il me semble que ce que les peres ont prouvé le plus fortement contre la philosophie, c'est qu'elle ne peut faire le véritable bonheur des hommes; si peu de gens en sont capables, & elle est si difficile à acquerir, qu'il n'y auroit qu'un très-petit nombre d'hommes qui pussent être heureux. Mais encore que Platon ne doive pas être notre tout, je ne laisse pas de croire qu'il peut être utile à quelque chose, & c'est, Monsieur, ce qui me reste à vous expliquer.

Ce que j'y trouve de meilleur com-

me j'ai dit, est la dialectique & la morale: & je comprends sous le nom de dialectique, non-seulement la logique; mais l'éloquence, & tout ce qui regarde la persuasion. Premierement donc, j'estime que l'on y peut puiser une infinité d'excellentes maximes, pour regler les études en général. On y peut apprendre à faire le discernement des sciences, à voir les connoissances qui sont nécessaires, & celles qui sont dignes d'un honnête homme. On y peut voir la fin pour laquelle on doit étudier, la maniere de le faire solidement, & de se servir de ses études. Il est plein de préceptes & d'exemples de cette nature: & c'est ce qui occupe la plûpart de ces digressions, qui ennuyent les impatiens. On y peut apprendre la véritable logique; c'est-à-dire, l'art de bien démêler ses pensées, de les exprimer précisément, de bien définir, de bien diviser, d'user de méthode: & on en voit l'application & l'usage effectif.

On trouvera dans le Phedre les préceptes d'éloquence les plus essentiels, & on en verra des exemples

dans tous les ouvrages de Platon, sans en excepter un seul; mais particuliérement dans l'apologie de Socrate: & quand il n'y auroit que ce fruit à tirer de Platon, il nous devroit être extrêmement précieux.

Si l'on veut savoir le fonds de l'art poëtique, & discerner la bonne poësie de la mauvaise, c'est-à-dire, de celle qui est dangereuse pour les mœurs, on peut lire le commencement du troisiéme livre de la république,& le dixiéme,dont la moitié est du même sujet, & c'est le lieu où il le traite le plus à fonds. Il en parle aussi dans le deuxiéme livre des loix, où il traite des divertissemens, & dans le septiéme, qui est de l'éducation de la jeunesse: & l'on trouvera dans le Philebe beaucoup de choses qui s'y rapportent. Voilà ce qui regarde l'art du raisonnement & du discours.

Platon peut être fort utile pour la morale, c'est-à-dire, pour désabuser des erreurs vulgaires, & des préjugez de l'enfance: pour ramener au bon sens & à la conduite solide, & inspirer des sentimens nobles. Il est plein de

cette politique, qui tend, non pas à rendre ceux qui gouvernent puiſſans, mais les particuliers heureux : & de cette juriſprudence, qui ne cherche pas tant à juger des differens, qu'à les prévenir, & qui s'attache plus aux mœurs des citoyens, qu'à leur interêt pécuniaire. Il me ſemble même y voir les fondemens du droit Romain ; & en effet, du temps que Platon écrivoit, il n'y avoit que ſoixante ou quatre-vingt ans que les Romains étoient venus à Athenes chercher des loix, pour compoſer les douze tables.

Je ne voi pas que l'on puiſſe tirer grand fruit de tout le reſte de ce que Platon a enſeigné. J'eſtime en général, qu'il ne faut chercher rien d'exact dans les anciens touchant la phyſique & l'aſtronomie, après tant de nouvelles découvertes que l'on a faites depuis. Tout ce que l'on en pourroit donc retenir, eſt la connoiſſance hiſtorique des opinions de Platon ſur ces matieres ; mais je ne ſçai ſi elles valent la peine d'être connuës, ſi ce n'eſt pour entendre pluſieurs auteurs, même les peres de l'égliſe, & pour connoître la

source de plusieurs erreurs, qui durent encore aujourd'hui.

Il y a d'autres connoissances historiques à tirer de Platon, que je croi plus utiles, & qui sont du moins plus agréables. On y voit des vestiges considérables, des antiquitez grecques : particulierement pour ce qui regarde la religion, les loix, & l'éducation de la jeunesse. On y voit la théologie des payens, & c'est peut-être ce qu'il contient de plus curieux. Car il rapporte un grand nombre de fables des Egyptiens, & des autres orientaux, où l'on reconnoît des traces de la véritable religion : comme la créance de la création du monde, de la providence, de l'immortalité de l'ame, du jugement des hommes après la mort, des récompenses & des peines de la vie future. Ces fables étoient les anciennes traditions de ces peuples, qui les avoient reçûës originairement, ou du peuple de Dieu, ou des enfans de Noé & des anciens patriarches ; & il ne faut pas s'étonner qu'elles eussent été altérées par des idolâtres, dans la suite de

plusieurs siécles, & que l'on y eût mêlé plusieurs erreurs. Telle est la fable de Protagore, touchant la création de l'homme, & l'invention des arts. Telle est aussi la description de l'état de la vie future, qui est à la fin du Phedon, celle du jugement qui est à la fin du Gorgias, & celle qui termine le traité de la république. Il y en a qui ont plus d'apparence d'histoires véritables, comme l'histoire de l'invention de l'écriture, qui est vers la fin du Phedre, & la description des isles Atlantiques, qui fait tout le Critias : & que l'on voit bien avoir eu un fondement réel, à présent que l'on connoît l'Amérique.

Enfin Platon peut être utile, pour nous faire connoître les beautez extérieures de l'écriture sainte. Ce n'est pas que tous les auteurs prophanes, qui nous restent de cette grande antiquité, comme Homere, Hesiode, les autres poëtes, Herodote & Xenophon, ne puissent beaucoup servir pour l'intelligence littérale des livres sacrez : parce qu'ils ont conservé la mémoire des coutumes, & des manie-

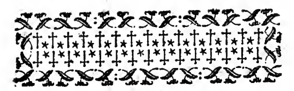
res de parler des temps où les histoires saintes sont arrivées : mais il me semble que Platon, plus qu'aucun autre, fait voir sans y penser la grandeur du peuple de Dieu. Il faudroit, Monsieur, quelques conversations pour vous dire tout ce que je pense là-dessus ; ce que je vous en puis marquer ici, afin que cette lettre ne devienne pas un livre, est que la vérité passe les idées de notre philosophe : que Moïse a été un plus grand homme, que ce sage à qui il vouloit donner la conduite d'un état, & qu'il craignoit de ne pouvoir trouver dans le monde : que la vie des patriarches & des anciens Hebreux, est celle qu'il souhaite à ses citoyens : & que la seule espece de poësie, qu'il a voulu conserver, qui est la poësie lyrique, pour chanter les loüanges de Dieu & des grands hommes, & exciter à la vertu, est la seule que les Hebreux ayent pratiquée ; car encore qu'ils fassent quelquefois parler divers personnages, on voit que leur dessein n'a pas été de représenter des actions, mais d'exprimer des sentimens.

Voilà, Monſieur, ce que vous m'avez oüi dire de Platon,& quelque choſe de plus. Ce ne ſont que mes penſées,jugez de Platon par vous-même, à meſure que vous aurez le temps de le lire. Mais ne vous y embarquez pas quand vous aurez autre choſe à faire, car il eſt fort engageant. Je n'en conſeillerois pas la lecture à toutes ſortes de perſonnes. Il faut avoir l'eſprit droit, & être affermi dans les bons principes, pour n'être pas ſcandaliſé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent. Il faut entendre raillerie,pour s'accommoder des ironies de Socrate. Il faut de la maturité d'eſprit, & ſurtout beaucoup de patience & de retenuë. Tout ce que je crains qui vous manque, c'eſt le loiſir. Ciceron toutefois, & les autres grands hommes de ſon temps,qui ne manquoient pas d'affaires, avoient donné beaucoup de temps à le lire, avec des philoſophes, qu'ils tenoient auprès d'eux pour cet uſage. Je voudrois que nous euſſions encore de ces commentaires vivans : car je ne puis vous conſeiller de lire les autres : Platon s'eſt parfai-

tement bien expliqué de tout ce qu'il a voulu dire : & si vous y trouvez quelque chose d'obscur, ce seront des coutumes de son temps, ou des dogmes des Philosophes plus anciens; mais c'est ce que les interprétes modernes ne nous ont guére expliqué. Je suis, &c.

Le 2. de Juin 1670.





COMPARAISON D'UN PHILOSOPHE ET D'UN HOMME DU MONDE,

Tirée du Theetete de Platon.

Edit. Henr. Steph. 1578. to. 1. p. 172.

SOCRATE. THEODORE.

SOCRATE.

MAis je m'apperçois, Theodore, que nous nous engageons insensiblement, dans un discours plus grand, que celui que nous avons commencé.

THEODORE.

Eh bien, Socrate, n'en avons-nous pas le loisir?

SOCRATE.

Il me le semble : & je reconnois maintenant mieux que jamais, avec combien de raison ceux qui ont passé beaucoup de temps à philosopher, paroissent de ridicules orateurs, quand ils viennent dans les tribunaux.

THEODORE.

Comment cela?

SOCRATE.

Ceux qui dès la jeunesse fréquentent les tribunaux, & les autres lieux semblables, étant comparez à ceux qui sont nourris dans la philosophie, & les exercices d'esprit, pourroient bien être comme des esclaves à l'égard des personnes libres.

THEODORE.

Comment donc?

SOCRATE.

C'eſt que les uns ont toujours ce que vous venez de dire, beaucoup de loiſir : & diſcourent en paix, & à leur commodité. Comme nous, qui avons déja entrepris trois diſcours l'un après l'autre, parce que ce qui eſt ſurvenu nous a plû davantage, que ce que nous nous étions propoſez ; & ils ne ſe ſoucient point que leur diſcours ſoit long ou court, pourvû qu'ils rencontrent la vérité. Les autres ſont toujours contraints, quand ils parlent : l'horloge les preſſe, & ne leur permet pas de parler de ce qui leur plaît. Ils ont, au reſte, un adverſaire qui leur impoſe une dure néceſſité : faiſant lire la formule ; dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Ils ne parlent que pour des eſclaves comme eux, devant un maître qui les écoute aſſis, & qui tient

leurs droits entre ses mains. Ils combattent toujours pour un interêt pressant ; souvent même pour la vie. Tout cela les rend vifs & ardens. Ils savent gagner leur maître par des paroles flateuses, & par des services effectifs : mais ils n'ont ni droiture ni grandeur d'ame. Car la servitude où ils s'engagent dès la jeunesse, les empêche de croître, d'avoir ni élévation, ni noblesse : les forçant de suivre des voies obliques, & abattant leurs ames, encore tendres, par de grands périls & de grandes craintes. Comme ils n'ont pas la force d'y résister par la justice & la vérité, ils s'abandonnent d'abord au mensonge & aux injustices réciproques, ils se plient & se rompent en mille façons : de sorte, que quand ils deviennent hommes, ils ont l'esprit entiérement corrompu, & croyent toutefois être devenus fort habiles. Voila, Theodore, quels sont ces gens-là. Quant aux gens de notre sorte, voulez-vous les examiner, ou les laisser, pour retourner à notre sujet ; & ne pas trop abuser, comme nous venons de dire,

de la liberté que nous avons de changer de discours.

THEODORE.

Point du tout, Socrate, il faut les examiner; car vous l'avez fort bien dit; nous autres, nous ne sommes pas esclaves de nos discours, ce sont nos discours qui sont comme nos esclaves: chacun d'eux attend d'être achevé quand il nous plaira: & nous ne dépendons ni d'un juge, ni d'un spectateur, comme les poëtes, qui puisse nous reprendre ou nous commander.

SOCRATE.

Parlons donc, puisque vous le voulez, des philosophes du premier ordre: car à quoi bon parler de ceux qui deshonorent la profession? Dès leur jeunesse, ils ignorent le chemin de la place, les lieux où l'on rend la justice, où l'on tient conseil, où l'on s'assemble pour les affaires publiques. Ils ne lisent & n'écoutent ni loix, ni ordonnances écrites ou prononcées.

Former des cabales pour arriver aux charges, chercher les assemblées, les festins, la musique, les femmes: c'est ce qui ne leur est jamais venu dans l'esprit, même en dormant. S'il se fait dans la ville quelque chose bien ou mal, s'il est arrivé autrefois quelque malheur dans une famille, les avantures des hommes ou des femmes : tout cela lui est aussi inconnu que ce qui se passe dans l'autre monde : & il ne sçait pas même qu'il ne sçait pas tout cela : car il n'affecte pas de s'en éloigner, pour s'en faire honneur; mais en effet, il n'y a que son corps qui soit présent dans la ville où il demeure ; & son ame estimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien, se promene de tous côtez, & mesure, pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre dessus & dessous : elle vole au-delà des cieux, elle étudie la nature de l'univers dans toutes ses parties : & ne s'abaisse pas à ce qui est auprès d'elle.

THEODORE.

Comment l'entendez-vous, Socrate ?

SOCRATE.

On dit que Thalés regardant en haut pour ſpeculer les aſtres, ſe laiſſa tomber dans un puits, & qu'une Thracienne qui le ſervoit avec affection, le railla de ce qu'il étoit curieux de connoître le ciel, & ne ſavoit pas ce qui étoit à ſes pieds. Il n'y a point de philoſophe dont on ne puiſſe faire la même raillerie. En effet, il ne ſçait pas ce que fait ſon voiſin le plus proche, à peine ſçait-il ſi c'eſt un homme, ou un animal de quelque autre eſpece. Mais de ſavoir ce que c'eſt que l'homme, quelle action, quelle propriété diſtingue la nature humaine de toutes les autres ; c'eſt à quoi il s'applique, & de quoi il fait ſon affaire. M'entendez-vous, Theodore, ou non ?

THEODORE.

Oüi, & ce que vous dites eſt vrai.

SOCRATE.

En effet, quand notre philoſophe ſe trouve avec quelqu'un en particulier ou en public, ſoit devant des juges, ſoit ailleurs, comme je diſois d'abord, & qu'il eſt obligé à parler de ce qui eſt à ſes pieds & devant ſes yeux, il donne à rire, non-ſeulement aux ſervantes, mais à tout le peuple: tombant dans des puits, & dans des embarras infinis, faute d'expérience. Il s'en tire de ſi mauvaiſe grace, qu'il paroît imbécille. S'il faut quereller quelqu'un, il ne trouve rien de particulier à lui reprocher, ne ſçachant aucun mal de perſonne, faute de s'y être appliqué; on rit de voir qu'il ne ſçait par où s'y prendre. Si on loüe quelqu'un, ou ſi quelqu'un ſe vante, il s'en mocque ſi ſérieuſement, que l'on croit qu'il radote. Quand on fait le panégirique d'un prince ou d'un roi,

il lui ſemble que c'eſt un berger ou un bouvier que l'on félicite, de ce qu'il tire beaucoup de lait de ſon troupeau. Il eſtime que les animaux, dont les princes ont le ſoin, & dont ils tirent leur ſubſiſtance, ſont plus difficiles à gouverner, & plus dangereux. Il croit impoſſible que les princes ſe poliſſent, ou s'inſtruiſent, non plus que les paſtres faute de loiſir; enfermez dans leurs murailles, comme dans un parc, ſur une montagne. Lorſqu'il entend parler de dix mille arpens de terre, comme d'une richeſſe conſidérable, il trouve que c'eſt fort peu de choſe, étant accoutumé à regarder toute la terre. Quant à ceux qui vantent la nobleſſe, & qui croyent noble celui qui peut compter ſept ayeuls puiſſans, il croit que pour loüer ainſi quelqu'un, il faut avoir la vûë bien courte: & être aſſez ignorant, pour ne pas regarder tous les tems, ni faire réfléxion que chacun de nous a eu des milliers innombrables d'ayeuls & d'ancêtres, entre leſquels il y a eu une infinité de pauvres & de riches, de rois & d'eſcla-

ves, de barbares & de Grecs. Il s'étonne comme on peut avoir l'esprit si petit, que de s'en faire accroire, parce que l'on compte vingt-cinq degrez de généalogie, & qu'on la fait monter jusques à Hercules. Il rit, quand il pense que celui qui étoit le vingt-cinquiéme au-dessus d'Hercule, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantiéme tout de même: & il admire qu'on ne puisse faire ces réfléxions, & se défaire de la vanité & de la sotise. En tout cela, notre philosophe paroît ridicule à la plûpart des hommes: d'un côté il se met au-dessus de tout, de l'autre il ignore les choses les plus communes, & tout l'embarrasse.

THEODORE.

Vous dites la chose tout comme elle est.

SOCRATE.

Mais s'il peut tirer quelqu'un en haut, & le faire sortir du cas particulier: Quel tort te fais-je, ou quel

tort me fais-tu, pour examiner ce que c'eſt que le tort & le droit, en quoi ils different l'un de l'autre, & de toutes les autres choſes : ou s'il le tire de la queſtion ſi un roi eſt heureux, à cauſe des grands tréſors qu'il poſſede, pour conſidérer la royauté, & en général la félicité & la miſere humaine, en quoi l'un & l'autre conſiſte, & quelle regle on peut donner aux hommes, pour chercher l'un, & fuïr l'autre. Quand nous ferons raiſonner ſur ces matieres ce petit eſprit qui a tant de feu, cet habile plaideur, nous aurons bien notre revanche. La tête lui tourne, il eſt comme ſuſpendu en l'air ; & n'étant pas accoutumé à regarder de ſi haut, il eſt tout éperdu, il ne ſçait où il en eſt, il héſite, il bégaïe; & donne à rire, non pas aux ſervantes ni aux autres ignorans, ils ne s'en apperçoivent pas, mais à tous ceux qui ſont mieux élevez que des eſclaves. Voilà, Theodore, comme ils ſont faits l'un & l'autre. L'un, que vous appellez philoſophe, ſent, en effet, ſon homme de qualité nourri dans un beau loiſir, & on ne doit pas trouver

mauvais qu'il paroiſſe un innocent, & ne ſoit bon à rien, quand on le réduit à des fonctions ſerviles : qu'il ne ſçache pas tendre un lit, ou aſſaiſonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre ſçait rendre tous ces ſervices promtement & adroitement : mais il ne ſçait pas s'habiller en honnête homme, ni porter ſon manteau de bonne grace ; il ne ſçait pas le ton qu'il faut prendre pour loüer dignement la véritable félicité des dieux & des hommes.

THEODORE.

Ah ! Socrate, ſi vous pouviez perſuader ce que vous dites, à tout le monde, comme à moi, il y auroit plus de paix, & moins de maux parmi les hommes.

SOCRATE.

Il n'eſt pas poſſible, Theodore, d'abolir le mal ; puiſqu'il eſt néceſſaire qu'il y ait toujours quelque choſe contraire au bien. Mais il ne faut pas, auſſi

aussi placer le mal chez les dieux. Il roule par nécessité autour de ces lieux, & de la nature mortelle. C'est pourquoi il faut nous efforcer de fuir au plutôt là haut. Fuïr ainsi, c'est nous rendre semblables à Dieu, autant qu'il est possible, & cette ressemblance consiste dans la justice & la sainteté accompagnée de prudence. Mais il est bien difficile, mon cher ami, de persuader aux hommes, qu'ils ne doivent pas fuïr les vices, & embrasser la vertu par les motifs ordinaires, pour éviter la réputation d'être méchant, & acquerir celle d'homme de bien. Car, selon ma pensée, ce sont des bagatelles d'enfans, & dans le vrai, voici ce qu'il faut dire. Dieu ne peut être injuste en quelque maniere que ce soit; au contraire, il est infiniment juste, & rien ne lui ressemblera jamais tant, que celui de nous, qui sera aussi juste qu'il est possible. C'est-là que se rapporte la vraie habileté d'un homme, ou sa pauvreté & son incapacité. Connoître cela, c'est la sagesse & la véritable vertu: ne le pas connoître, c'est l'i-

gnorance & la méchanceté manifeste. Tout le reste de ce qui passe pour habileté ou pour sagesse, s'il se rencontre dans les puissances qui gouvernent, il est insupportable; si dans les arts, il est sordide. Pour un homme injuste & impie dans ses discours ou dans ses actions, le meilleur pour lui, seroit de l'empêcher d'acquerir ni finesse, ni habileté : car ils triomphent de leur infamie, & croyent mériter, que l'on dise qu'ils ne sont pas des hommes de bagatelles, mais précieux à l'état ; quoiqu'ils soient à charge à la terre. Mais pour dire le vrai, ils sont ce qu'ils ne croyent pas être, d'autant plus qu'ils ne le croyent pas; puisqu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer, quelle est la peine de l'injustice. Ce n'est ni la mort, ni les supplices, comme ils pensent, on peut les faire souffrir à des innocens; c'est une peine qu'il est impossible d'éviter.

THEODORE.

Quelle est-elle donc?

SOCRATE.

Mon ami, il y a deux modéles dans la nature, l'un de ce qui eſt divin & très-heureux, l'autre de ce qui eſt ſans Dieu, & très-miſérable. Ils ne le voyent pas: & ſont ſi aveugles & ſi inſenſez, que ſans s'en appercevoir ils ſe rendent ſemblables au dernier par leurs injuſtices, & diſſemblables à Dieu. Ils en ſont bien punis, menant une vie conforme à celui à qui ils reſſemblent. Et ſi nous diſions, que s'ils ne renoncent à leur habileté, ils ne ſeront point reçûs après leur mort, dans ce lieu où les maux n'ont point de place; mais qu'ils ſeront toujours ici bas, dans un état conforme à leur conduite, méchans & environnez de maux: ſans doute qu'étant éclairez & habiles, comme ils ſont, ils prendroient ces menaces pour des rêveries.

THEODORE.

Aſſurément.

SOCRATE.

Je le ſçai bien, mon ami. Mais après

tout, ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raison en particulier des choses qu'ils blâment, ou souffrir qu'on en raisonne; & qu'ils ayent le courage de soutenir longtems la dispute, & ne pas fuïr comme des lâches; ils en sortent désagréablement, & mal satisfaits eux-mêmes de ce qu'ils disent. Vous diriez que leur réthorique tarit en ces occasions, & vous les prendriez pour des enfans. Mais finissons ce discours, puisqu'aussi bien il est hors de notre sujet: autrement nous pourrions faire tant de digressions, qu'à la fin elles nous feroient perdre de vûë ce dont nous parlions d'abord. Continuons donc, si vous le trouvez bon.

THEODORE.

Je vous assure, Socrate, que j'aime bien autant ces sortes de discours: car il m'est plus aisé à mon âge de vous y suivre. Toutefois, si vous le voulez, retournons à notre premier sujet.

FIN.

Hæc de eodem argumento ludebam.

HENRICO-LUDOVICO HABERTO MONTMORIO.

Cl. Florus.

INgenuas artes vulgo ſordere queruntur,
Montmori, & ſpretas fortunæ cedere muſas.
Hæc tibi pannoſi cecinerunt ſæpe poëtæ:
Te ſolum ingeniis pretium, te ponere libris,
Et doctum, & doctos opibus tectoque juvantem.
Vera equidem de te: ſed vulgum jure reprendant
An ſecus, hic quæſo liceat diſquirere paucis.
Morborum qui ſigna oculo luſtrare ſagaci,
Et facili novit medicamine pellere morbos,
Certatim hunc rapiunt, hunc aureus irrigat imber.
Illum ſuſcipiunt homines, qui pectora dictis
In quamcumque velit ducit mortalia partem:
Seu medio tonat ille foro, templive cathedra
Sublimis. Cuncti legum morumque peritum
Conveniunt, doniſque, ut priſca oracula, placant,
Sortes noſſe ſuas avidi: qui ſcilicet hujus
Neglexit reſponſa, dolet damnatus, egetque.
Ædificare domum, colere hortum, texere veſtem

Qui reliquis melius novit: qui denique quidvis
Utile; non hic laude caret, non esurit unquam.
Quin oculos & qui pictura pascit inani,
Signave muta potest rigidis educere saxis,
Aut vacuas aures cantu mulcere fugaci,
Inveniet magna se qui mercede parabit.
Quæ Bruni fortuna, Itali quæ gloria cernis
Bernini, quæ sit Baptistæ gratia. Quinam
Esuriunt igitur, quinam frigentque jacentque?
Grammatici tristes, importunique sophistæ,
Eloquio docti græco doctique latino,
Infantes patrio: docti omnes denique linguas,
Præter eas quibus est nunc usus: quidquid ubique
Terrarum gestum est ante annos mille tenentes:
Ignari qui nunc mores, quid in urbe geratur.
Exponunt alii virtutum nomina: quærunt
A vitiis pariter quævis utrimque recedat;
Ars sit quæ mores regit an prudentia: morum
Securi interea propriorum, discipuli dum
Mercedem referant solidam, veniantque frequentes.
Esuriunt etiam vani tenuesque poetæ,
Qui tantum numeros, & acumina frigida callent,
Quos fugit humanas moveant quæ carmina mentes.
Scilicet hos vulgus doctos appellat, eo quod
Verba latina crepant & grandia: tum, quod ineptos
Esse videt siccos, jejunos & malè tonsos;

Doctrinas falso deceptus nomine damnat.
At si quis per se res æstimet, is puto doctos
Dicet, qui certa ratione quid utile norunt
Efficere, aut verè jucundum (ut doctus Homerus,
Qui doctos ligni fabros ærisque vocabat)
Quamvis materno tantum sermone loquantur,
Quamvis nec legere indociles, nec scribere possint.
Doctrinis igitur nec honos nec præmia desunt:
Nomina sed desunt. Quam vellem ignarus haberi
Dum bonus, officiisque humanis aptus haberer!

Ambolia, IV. *Id. Novemb.* clↄlↄcLXV.



ANDREÆ FABRO ORMESSONIO.

Cl. Florus.

DOctrinâ prius eſſe nihil potiuſque parentes
Inculcant pueris, hac aurum, hac cuncta parari
Quæ bona non ſanis mortalibus eſſe putantur.
Ergo juvat rigidum ſeptem tolerare per annos
Doctorem: neque enim cunctis Coſſartius alter
Obtigit: ut verbis vernacula verba latinis
Reddere, & auctores poſſit malè vertere priſcos,
Et græcè tandem balbutiat. Inde magiſter
Mitior accedit, ferula virgiſque remotis,
Qui pueros binis ſapientes exhibet annis;
Qui juſtos forteſque facit dictando, docetque
Anguſto incluſus ludo, quæ forma tenenda
Imperii, reges melius populive gubernent.
Legitimum emenſus ſtadium, multiſque libellis
Ditior, ignorare tamen ſe multa fatetur:
Inque dies minus ipſe placet ſibi. Concipit ergo

Mente nova studia, & laxis indulget habenis.
Grammaticis primum tricis animum implicat: ullam
Ignorare pudet vocem græcamvè, latinamve;
Inde fames crescit linguarum: haud Persia cursum
Terminat: Æthiopum juvat Indorumque libellos
Eruere, ignotisque oculos hebetare figuris.
Tum subit historiæ studium: antiquissima summè
Quæque placent. Græcos fastidit nempe recentes:
Sanchoniatonem desiderat & Berosum.
Certius his aliquid divina mathemata monstrant:
Arripit Eucliden, & schemata mente volutans,
Nil præter quadros jam somniat atque triquetras.
Nec minus interea solem abnormesque planetas
Observat; quo quisque loco, quo tempore surgat
Sollicitus, torvo an placido se lumine spectent.
His postquam ætatem studiis contrivit, iniquam
Accusat patriam senior desertus inopsque:
Accusat stolidi sero jam vota parentis,
Qui steriles colere & damnosas jusserit artes.
Anne igitur nil scire bonum est? hominesque ferarum
Vivere more decet; nec quidquam quærere pastum
Præter, & unde queat placari tetra libido?
Est epulas inter quiddam & jejunia pura:

Nec, quia vina nocent enormiter hausta, necesse est
Æstivam tolerare sitim. Sic multa juvabit
Discere, si selecta, suo si tempore discas.

Ormessone VIII. *Kal. Novemb.*
CIƆIƆCCLXV.



TABLE DES CHAPITRES.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé Pierre Emery, pere, Doyen des Syndics des Libraires & Imprimeurs de Paris, Nous ayant très-humblement fait remontrer, que dans les Lettres de Privilege que Nous lui avons accordées le deuxiéme de Février dernier, pour trente années, pour l'impression de tous les Ouvrages du Sieur Abbé Fleury, notre Confesseur, il n'y est fait mention que de son Histoire Ecclesiastique, qui ne fait qu'une partie de ses Ouvrages; ayant encore composé ceux intitulez: *le Catéchisme Historique & son Abregé, les Mœurs des Israëlites, les Mœurs des Chrétiens, Institution au Droit Ecclesiastique, le Traité du Choix & de la Méthode des Etudes & le Devoir des Maîtres & des Domestiques*; & que comme notre intention avoit été de lui accorder nos Lettres de Privilege pour tous les Ouvrages dudit sieur Abbé Fleury, il se trouvoit néanmoins privé de cette grace par la seule omission des titres desdits Livres dans nosdites Lettres du deuxiéme Février dernier, ce qu'il ne peut faire, faus que nous lui accordions de nouvelles Lettres de Privilege, qu'il nous a très humblement fait supplier de lui vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Emery pere, & le récompenser de son application à nous avoir donné depuis quarante ans l'impression de plus de soixante Volumes, tant *in folio*, qu'*inquarto*, dont quelques-uns n'ont pas eû tout le succès qu'il avoit esperé: Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer tous les Ouvrages dudit sieur Abbé Fleury, intitulez: *Histoire Ecclesiastique de M. l'Abbé Fleury*; son Catechisme Historique avec son Abregé & en toutes langues, les Mœurs des Israëlites & des Chrétiens, l'Institution au Droit Ecclesiastique, le Traité du Choix & de

la Methode des Etudes, & son Traité du devoir des Maîtres & des Domestiques. Commentaire Litteral sur tous les Livres de l'Ecriture Sainte, avec des Dissertations ou Prolegomenes, par le pere Calmet, avec son Histoire de l'ancien & du nouveau Testament, & le Dictionnaire Historique, Geographique, Chronologique, Critique & Litteral de la Bible du même Auteur; en tels Volumes, forme, marge, caractere, en tout ou en partie, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume, pendant le tems de trente années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à peine de trente livres pour chaque volume desdits Ouvrages contrefaits. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire aucun desdits Ouvrages ci-dessus expliquez, en general ou en particulier, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, que nous entendons être saisis en quelque lieu qu'ils soient trouvez, sans le consentement exprès & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Voyer de Paulmy, Marquis

d'Argenson; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit exposant ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dix-huitiéme jour du mois de May, l'an de grace mil sept cens dix-neuf, & de notre Regne le quatriéme. Signé, Par le Roi en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE.

J'ai fait part à Monsieur Mariette de la moitié du present Privilege, pour ce qui regarde les Ouvrages de Monsieur l'Abbé Fleury seulement. Et de l'autre moitié desdits Ouvrages, comme aussi de la totalité du present Privilege, pour ce qui regarde les Ouvrages du R. P. D. Calmet, à Emery mon fils, Saugrain & Martin, mes gendres, pour en joüir en mon lieu & place, suivant l'accord fait entre nous, à Paris le 20. May 1719. *Signé*, P. EMERY.

Regiftré sur le present Privilege, ensemble les cessions ci-dessus sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 489. N°. 525. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1709. A Paris, le seiziéme Juin 1719.
Signé, DELAULNE, *Syndic*.

Nous soussignez, reconnoissons avoir cedé à Messieurs G. MARTIN, COIGNARD, MARIETTE & GUERIN nos droits au présent privilege, pour en jouir par lesdits Sieurs en notre lieu & place, suivant l'accord fait entre nous. A Paris le 2. Aoust 1736. P. F. EMERY & SAUGRAIN.

Registré la présente Cession sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 292. conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à l'Arrest du Conseil du 1. Aoust 1703. A Paris le 12. Aoust 1736. G. MARTIN, *Syndic.*









